LE SÉJOUR
DE
LAMARTINE
A BELLEY

SOUVENIRS DE SON ÉDUCATION CLASSIQUE D'APRÈS SES OUVRAGES & DES DOCUMENTS INÉDITS. — NOTES SUR SES RAPPORTS AVEC NOTRE PAYS. — MANIFESTATIONS EN SON HONNEUR.

Par UN BELLEYSAN

> Croyez... à mes vœux bien affectueux pour des condisciples dont aucun nom ne s'est effacé de mon cœur, et *pour une ville qui fut ma patrie classique.*
>
> (LAMARTINE)

VOLUME ORNÉ DE DEUX GRAVURES

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

DÉPÔT GÉNÉRAL

AU COLLÈGE DE BELLEY

1892

PQ
2323
.B3
1892
SMCS

LE SÉJOUR

DE

LAMARTINE A BELLEY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesejourdelamart00dj

PORTRAIT DE LAMARTINE

A VINGT ANS

D'après un original de la Collection J. PROTAT, de Mâcon

LE SÉJOUR
DE
LAMARTINE
A BELLEY

SOUVENIRS DE SON ÉDUCATION CLASSIQUE D'APRÈS SES OUVRAGES & DES DOCUMENTS INÉDITS. — NOTES SUR SES RAPPORTS AVEC NOTRE PAYS. — MANIFESTATIONS EN SON HONNEUR.

Par UN BELLEYSAN

> Croyez... à mes vœux bien affectueux pour des condisciples dont aucun nom ne s'est effacé de mon cœur, et *pour une ville qui fut ma patrie classique.*
>
> (LAMARTINE.)

VOLUME ORNÉ DE DEUX GRAVURES

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

DÉPÔT GÉNÉRAL

AU COLLÈGE DE BELLEY

1892

Bourg, imprimerie Villefranche. — 99-92.

QUELQUES MOTS

D'AVERTISSEMENT

LAMARTINE disait du peuple : « Il est plus poète par l'âme que nous, car il est plus près de la nature ». Et il rêvait de donner au peuple une poésie spéciale, exprimant, « dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété dans son cœur. »

De cruelles nécessités ne lui permirent pas de réaliser son désir de poésie populaire.

Mais il n'en est que plus utile de populariser ses pensées et de faire connaître le genre d'éducation qui les lui inspira.

C'est pour le peuple, auquel songeait Lamartine, qu'a été composé ce modeste volume. C'est pour la ville qui réchauffa dans son sein l'enfant prédestiné, c'est pour les élèves et anciens élèves de son collège, qu'un habitant de Belley a fait appel aux souvenirs de tous et notamment à ceux du poète. C'est enfin pour rendre honneur à Lamartine lui-même qu'ont été recueillies, dans les pages qui suivent, ses premières pensées poétiques et littéraires.

Lamartine se souvenait, avec autant de constance que de prédilection, des contrées qui soulevèrent ses premiers enthousiasmes. Il est juste que nous lui gardions la même fidélité. Puissent, ce petit volume en main, nos jeunes compatriotes être tous en état de dire : « Voici sa place dans le haut dortoir où il composa une ode au rossignol !... Voici

le pilier de l'église à l'ombre duquel il allait se recueillir dans la solitude et le silence !... Voici les bosquets de charmilles qu'il aimait tant !... Ce torrent, c'est celui qu'il a chanté !... Ces sentiers sont ceux qu'il a parcourus et nos pieds touchent la terre sur les vestiges mêmes des siens !... Ces cascades, ces forêts, ces montagnes sont celles dont son âme était ravie !... »

Il serait désirable, en outre, que l'éducation classique de Lamartine servît d'exemple et fît naître, dans l'esprit de tous ceux qui raisonnent, de salutaires réflexions. C'est pourquoi nous avons laissé Lamartine en décrire lui-même les différents caractères. Toute autre plume n'aurait pu que décolorer et amoindrir le récit de ces délicieuses impressions d'enfant. Tel qu'il est présenté, ce récit conservera tout au moins le mérite d'un document lumineux, bien propre à mettre en relief les principes nécessaires à la formation morale et intellectuelle des hommes.

Où donc Lamartine avait-il pris cette vue supérieure qui lui permettait de tout illuminer d'un mot, au grand étonnement des sceptiques, de prévoir avec une exactitude merveilleuse les grands faits de l'avenir ? Où donc avait-il puisé ce dévouement inaltérable à la chose publique, cette générosité d'âme qui le faisait aimer de tous et nous contraint à l'admirer encore ? Où donc avait-il trouvé cette force d'expansion et de cohésion avec laquelle il pouvait s'étendre à tout pour tout rapprocher, cette puissance magique à réaliser dans une trève sublime, l'union de tout un peuple, et, après cela, l'union de tous les peuples ?

« Nous étions tous suspendus à ses lèvres, s'écriait M. Jules Simon, dans son éloquent panégyrique[1]. Chacun disait d'un bout de la France à l'autre : « Il nous reste Lamartine ! » On disait comme autrefois : « C'est un poète. » Mais la poésie apparaissait à tous dans son rôle pacifique et sauveur.....

[1] Mâcon, fêtes du Centenaire, 19 octobre 1890.

« On apprit, le 4 mars, qu'il venait, comme ministre des affaires étrangères, de parler à la diplomatie européenne un langage qu'elle n'avait jamais entendu... Une coalition se préparait contre nous. On reconnut la nation française dans les paroles de Lamartine. On nous tint compte de l'ascendant qu'il exerçait. Nous lui dûmes la paix du monde, comme nous lui devions la sécurité de la rue et de nos demeures. »

Quelle était la cause de cette influence inouïe ? Les lecteurs répondront. Peut-être penseront-ils que, si l'on avait fait le vide dans son âme et fermé pour elle les vastes horizons, Lamartine n'eut été ni le grand poète des *Méditations* et des *Harmonies*, ni le citoyen à l'esprit large et au cœur vaillant qu'on a connu ? Peut-être se demanderont-ils s'il ne serait pas sage de laisser s'épandre en toute liberté sur le peuple les bienfaits d'un enseignement capable de lui donner de tels hommes, de tels tribuns ? Peut-être quelques

braves gens, qui l'ignoraient, comprendront-ils que l'idée spiritualiste et chrétienne, source de poésie, de civilisation durable, de progrès social, est la sauvegarde d'une grande nation comme la nôtre, son centre de ralliement, sa vie ?

Ce serait une douce récompense pour l'humble artisan de cette mosaïque, faite pour la plus grande part avec les souvenirs et les notes mêmes de Lamartine : la seule qu'il ambitionne, avec celle de montrer que cet admirable poète appartient à Belley, à la fois par son cœur et par son éducation.

M. D.

Belley, 29 janvier 1892.

LAMARTINE A BELLEY

SOUVENIRS

DE SON

ÉDUCATION CLASSIQUE, D'APRÈS SES OUVRAGES ET DES NOTES INÉDITES

SES RAPPORTS AVEC NOTRE PAYS. — MANIFESTATIONS EN SON HONNEUR

I

Première enfance du Poète ; Il est envoyé au Collège de Belley

Marie-Louis-Alphonse de Prat de Lamartine (né à Mâcon, le 21 octobre 1790, mort à Saint-Point, le 27 février 1869), eut, pour premier maître, la plus admirable des mères. Mme de Lamartine, Fran-

çoise-Alexis dite Alix des Roys [1], était fille de la sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans. Elle-même avait été à bonne école [2], car Mme des Roys, femme de grand mérite, possédait toutes les qualités nécessaires pour la former aux vertus de l'épouse et de la mère accomplie. D'une rare distinction de manières et de physionomie, esprit délicat, cœur débordant de tendresse et de sollicitude pour les siens, Mme de Lamartine [3] était plus apte que personne à implanter, dans l'âme de son fils, les germes des grands sentiments et des nobles pensées.

Elle lui apprit à lire sur la Bible de famille (Bible de Royaumont). Elle l'initia de bonne heure, avec une sage réserve, à la belle littérature. Puis le vieux curé de Bussières,

[1] La famille des Roys possédait dans le Bugey, dès le commencement du XVIIe siècle, le fief de Neyrieu, paroisse de Saint-Benoit. (Nobiliaire du département de l'Ain, par J. Baux. — Cité par Félix Reyssié, *Jeunesse de Lamartine.*)

[2] Elle fut élevée dans le palais et les jardins de Saint-Cloud avec les enfants du duc d'Orléans et notamment le roi Louis-Philippe.

[3] Son contrat de mariage avec le chevalier Pierre de Lamartine fut signé à Lyon, le 4 janvier 1790, devant Me Fromental jeune, et le mariage célébré le 7 à l'église d'Ainay.

secondé par l'abbé Dumont, son vicaire, lui enseigna les premiers éléments du latin. Le village de Bussières est situé à un ou deux kilomètres de Milly. Lamartine s'y rendait chaque matin, avec quelques camarades, emportant sur son dos, dans un sac, un morceau de pain et quelques fruits pour son déjeûner. Il portait en outre, sous son bras, comme ses condisciples, un petit fagot de bois ou de ceps de vigne pour alimenter le feu du pauvre prêtre.

En dehors de ces heures de leçons passées à la cure de Bussières, il grandissait dans l'indépendance de la vie des champs, ou sous le regard bienveillant de son père et de sa mère.

Le père de Lamartine n'était pas moins distingué que sa femme. Ancien capitaine de cavalerie, c'était l'honneur fait homme. Lamartine nous le montre assis en face d'une panoplie suspendue à la muraille et où apparaissent ses pistolets d'ordonnance, son casque et les plaques dorées des brides de son cheval ; il nous dépeint sa taille élevée, ses membres robustes, son front ou-

vert, son œil bleu, son sourire ferme et gracieux qui laisse apercevoir des dents éclatantes, son air digne et bon.

Dans cette même chambre de Milly, « sur un canapé de paille tressée », il aime surtout à nous faire contempler sa mère, « une femme qui paraît encore très jeune, bien qu'elle touche déjà à trente-cinq ans. Sa taille, élevée aussi, a toute la souplesse et l'élégance d'une jeune fille. Ses traits sont délicats, ses yeux noirs ont un regard si candide et si pénétrant ; sa peau transparente laisse tellement apercevoir, sous son tissu un peu pâle, le bleu des veines et la mobile rougeur de ses moindres émotions ; ses cheveux très noirs, mais très fins, tombent, avec tant d'ondoiement et des courbes si soyeuses le long de ses joues, jusque sur ses épaules, qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ans ou trente ans. Personne ne voudrait effacer de son âge une de ses années qui ne servent qu'à mûrir sa physionomie et à accomplir sa beauté. »

Voilà dans quel cadre et dans quel intérieur de famille s'écoulèrent les premières années de Lamartine. Dans ce foyer régnait l'affection réciproque et tendre. Tout y était harmonieux :

la beauté physique s'alliait à la grandeur des âmes.

« J'avais déjà dix ans, écrit-il, que je ne savais pas encore ce que c'était qu'une amertume de cœur, une gêne d'esprit, une sévérité de visage humain... Je n'étais pourtant ni énervé par les complaisances de ceux à qui je devais obéir, ni abandonné sans frein aux capricieuses exigences de mes imaginations ou de mes volontés d'enfant. Je vivais seulement dans un milieu sain et prospère, de la plénitude de la vie... Plante de pleine terre et de montagne, on se gardait bien de m'abriter. On me laissait croître et me fortifier en luttant, l'hiver et l'été, contre les éléments. Ce régime me réussissait à merveille... »

Mais, parvenu à sa onzième année, ses parents, ses oncles, ses tantes s'inquiétèrent de lui choisir un établissement où il pût poursuivre ses études sous des maîtres et une direction convenables. On se décida pour la pension Pupier ou pension de la Caille, tenue, à la Croix-Rousse, à Lyon, par un certain M. Philippe aidé de sa femme, de sa sœur et d'un personnel mercenaire formé à ses procédés barbares et à sa discipline brutale.

« Représentez-vous un oiseau doux, mais libre et sauvage, en possession du nid, des forêts, du ciel, en rapport avec toutes les voluptés de la nature, de l'espace et de la liberté, pris tout à coup au piège de fer de l'oiseleur, et forcé de replier ses ailes et de déchirer ses pattes dans les barreaux de la cage étroite où on vient de l'enfermer avec d'autres oiseaux de races différentes, et dont le plumage et les cris discordants lui sont inconnus, vous aurez une idée imparfaite encore de ce que j'éprouvai pendant les premiers mois de ma captivité.

« L'éducation maternelle m'avait fait une âme toute d'expansion, de sincérité et d'amour. Je ne savais qu'aimer. Je ne connaissais que la douce et naturelle persuasion qui découlait pour moi des lèvres, des yeux, des moindres gestes de ma mère. Elle n'était pas mon maître, elle était plus ; elle était ma volonté. Ce régime sain de la maison paternelle, où la seule loi était de s'aimer, où la seule crainte était de se déplaire, où la seule punition était un front attristé, avait fait de moi un enfant très développé pour tout ce qui était sentiment, très impressionnable aux moindres

rudesses, aux moindres froissements de cœur. Je tombais de ce nid rembourré de duvet et tout chaud de la tendresse d'une incomparable famille, sur la terre froide et dure d'une école tumultueuse, peuplée de deux cents enfants inconnus, railleurs, méchants, vicieux, gouvernés par des maîtres brusques, violents et intéressés, dont le langage mielleux, mais fade, ne déguisa pas un seul jour à mes yeux l'indifférence.

« Je les pris en horreur... »

Ce sont là les propres paroles de Lamartine. Une telle situation devait particulièrement impressionner sa mère. Cette mère, dont l'âme si bonne avait été formée avec tant de soin, devait pressentir, mieux que tout autre, les dangers courus par son fils. La forte éducation religieuse qu'elle avait reçue, les souffrances qu'elle avait endurées sous la Révolution, avaient fait, de Mme de Lamartine, une éducatrice douée d'un sens profond et d'une perspicacité très sûre en ce qui concerne les choses de l'âme.

L'émotion qui l'agitait à la pensée de la froide demeure où, sous ses yeux, l'on avait enfermé son enfant, on la retrouve dans ces

quelques lignes empruntées à son journal *(Manuscrit de ma mère)* [1].

« 11 juin 1801 (Milly).

« .... Je pense aussi que, si une fois mes enfants lisent ce journal, il ne sera pas sans intérêt pour eux seuls...

« J'en ai déjà cinq actuellement, après en avoir perdu un, quatre filles et un garçon qui s'appelle Alphonse. Il est loin de moi à présent, pour commencer son éducation classique à Lyon. C'est un bon et aimable enfant : Dieu le rende pieux, sage, chrétien, c'est ce que je désire pour lui avec le plus d'ardeur !... »

« 9 novembre 1801 (Lyon).

« ... Aujourd'hui je suis à Lyon, où je ramène Alphonse dans sa maison d'éducation. Le cœur m'en saigne. J'ai été ce matin assister à la messe dans cette maison. Je ne cherchais que ses beaux cheveux blonds au milieu de toutes ces petites têtes. Mon Dieu ! que

[1] Le journal de Mme de Lamartine a été publié, après la mort du poète, sous ce titre : *Le Manuscrit de ma Mère*, avec commentaires, prologue et épilogue, par A. de Lamartine. Deux cahiers de ce journal sont pieusement conservés à Saint-Point.

c'est affreux de déraciner ainsi cette jeune plante du cœur où elle a poussé, pour la jeter dans ces maisons mercenaires ! J'avais l'âme malade en sortant. Ni la vue des belles montagnes de la Saône, de l'Ile Barbe et de Fourvières, inondées du dernier soleil, ni le bruit de la ville en descendant du plateau de la Croix-Rousse à Lyon, n'ont pu me distraire. J'étais comme Abraham quand il se retournait pour contempler Agar et son fils abandonnés aux hasards du désert. Et encore le désert est moins dangereux que la foule où la société force les mères d'abandonner leurs fils innocents ! J'ai passé la journée avec Mme de Vaux, ma sœur, qui habite maintenant Lyon. Nous nous sommes consolées en mêlant nos larmes ; car elle a bien des chagrins et des revers de fortune aussi !

« Je passe huit jours à Lyon, chez ma sœur, pour revoir plusieurs fois mon pauvre Alphonse, qui ne peut s'accoutumer à sa prison, et pour m'accoutumer un peu moi-même à cette déchirante séparation... »

« 7 janvier 1802 (Mâcon).

« .... M. de Pierreclos, qui vient d'être rayé

de la liste des émigrés, est venu nous voir. Il arrive de Lyon, il a été savoir des nouvelles d'Alphonse qui a été voir la revue passée par Bonaparte sur la place Bellecour à Lyon. Ses maîtres l'y ont conduit pour récompenser sa bonne conduite, avec douze de leurs meilleurs écoliers. J'ai été bien contente de cette petite distinction : c'est bon signe. »

« 28 octobre.

« J'ai ramené tristement mon fils à Lyon...
..... »

« 17 décembre 1802.

« Alphonse vient de s'échapper de son collège avec deux de ses camarades qu'il y avait entraînés, MM. de Veydel (de Mâcon). On les a rattrapés à six lieues de Lyon. La réclusion du collège lui était depuis quelque temps insupportable. Je suis bien attristée de cet évènement. Son caractère d'indépendance m'effraie. Je crains de l'avoir gâté. On a eu de la peine à lui faire écrire une lettre d'excuse et de repentir à son père.

« Je lis toujours les *Confessions de saint Augustin*, c'est bien à propos. Je veux imiter,

autant qu'il sera en moi, sa mère, sainte Monique, et, à son exemple, prier et prier sans cesse pour mes enfants. »

Une scène de pugilat entre le chef de la pension, M. Philippe, et un élève, scène à laquelle prirent part plusieurs marmitons armés de broches, de grils de fer, et qui se termina par des blessures, fit naître en Lamartine son projet d'évasion. Il se dit : « Je ne resterai pas plus longtemps dans cette boucherie sinistre, plus semblable à un abattoir qu'à une école ; je reverrai ma mère, je retrouverai le chemin de Milly ; j'aimerais mieux être le compagnon de niche de Turc (c'était le dogue qui gardait la porte de la cour de son père), que le favori de ce brutal mentor. »

Après la tentative d'évasion de son fils, Mme de Lamartine alla à Lyon s'informer par elle-même des motifs qui l'avaient engagé à quitter le collège. Elle compatit vivement à ses ennuis et à ses répugnances. Cette tendre et pieuse mère se rendait compte intimément de ce qui manquait à son cher Alphonse. Elle prit la résolution d'employer toute son influence sur la famille pour obtenir qu'on lui

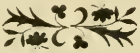
fit achever ses études dans une maison plus religieuse et plus paternelle.

L'époque des vacances approchant, Mme de Lamartine retourna à Lyon et l'emmena. Alphonse revit Milly et redevint doux comme avant son départ. Il fallut songer à une autre maison d'éducation. Celle que les Jésuites possédaient à Belley, sous le nom de Pères de la Foi, avait les préférences de la mère. Ce collège de Jésuites que l'oncle de Bonaparte, le cardinal Fesch, protégeait dans cette petite ville du Bugey, avait une réputation qui s'étendait au loin. Mme de Lamartine désirait ardemment que la famille se décidât à choisir ce collège ; la plupart des grandes familles du Piémont et de la Lombardie, de Turin, d'Alexandrie, de Milan, y conduisaient leurs fils. Elle finit par gagner sa cause auprès de ses beaux-frères et belles-sœurs, et son mari céda, comme en témoigne la lettre suivante :

« Belley, 23 octobre 1803.

« J'ai obtenu avec peine, de mon mari et de ses frères, de retirer Alphonse de la maison d'éducation de Lyon, et de le placer au collège tenu par les Jésuites à Belley, sur les frontiè-

res de Savoie. Je l'y ai conduit moi-même. Hier, en le confiant à ces ecclésiastiques, j'étais trop en larmes pour pouvoir écrire. J'ai passé la moitié de la nuit à pleurer. »



II

De Mâcon à Belley ; pittoresque et intéressant voyage ; arrivée à Belley

Vers la fin d'octobre 1803 — on vient de le voir — Mme de Lamartine conduisit son fils au collège que son amour maternel lui avait fait choisir. Alphonse était gai, comme s'il se fût agi pour lui de « marcher à une délivrance. »

« La route de Mâcon à Belley, frontière de la Savoie, est la première chose grandiose et pittoresque qui ait frappé mes yeux. Ma mère, imagination vive et impressionnable, en jouissait autant que moi. Nous employâmes trois jours et demi à la parcourir. Nous commençâmes par traverser la Bresse pastorale, délicieuse et verte plaine dont les immenses prairies, les têtes de saules ébranchées, les blés noirs on-

doyants de leurs tapis de fleurs blanches, les maïs qui tapissaient les murs extérieurs des chaumières de leurs candélabres d'or, formaient à nos pieds une mosaïque diaprée. Ce paysage ouvert, gai, nous mena jusqu'à la rivière d'Ain, dont le nom, qui veut dire eau, vient de l'Arabe. On la passait en bac dans ce temps-là. MM. de Cordon, parents, camarades et amis de mon père, habitaient un beau château au bas du fleuve. Mon père les avait prévenus. Nous les trouvâmes à la descente du bac; ils nous accueillirent avec une grâce sévère de vieux gentilshommes, dont le souvenir m'est toujours demeuré. Le lendemain, nous parcourûmes une partie du Dauphiné jusqu'à Ambérieu [1], où les premières montagnes portaient cinq ou six châteaux, parcs, pièces d'eau et jardins magnifiques, dont les propriétaires, entre autres M. de Montchalin, sont devenus plus tard mes amis..... »

D'après les descriptions que Lamartine fait, dans plusieurs de ses ouvrages, de notre

[1] Lamartine veut dire sans doute qu'ils quittèrent la route de Mâcon à Ambérieu avant d'atteindre cette dernière ville et qu'ils n'y parvinrent qu'après avoir fait une excursion dans le Dauphiné.

pittoresque pays, on se rend compte du ravissement que ce premier voyage à travers le Bugey dut lui causer ainsi qu'à sa mère. Il reconnaît combien un tel voyage et les circonstances qui l'ont amené à l'entreprendre, seul en compagnie de sa mère, furent utiles à sa formation poétique. Les sites furent pour lui « comme pour toutes les natures impressionnables, la moitié des choses. Les lieux nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations, et ces sensations deviennent des caractères », des images indestructibles.

De la rivière d'Ain à Belley, ce ne fut pour ces deux âmes qu'un merveilleux enchantement ! « Cette rivière qui participe du fleuve et du torrent par sa largeur, par sa limpidité et par sa course effarée à travers les rochers, coule sur un lit de cailloux de toutes couleurs. Quoique son eau soit aussi bleue que si les laveuses de ses bords l'avaient teinte de leur azur, sa prodigieuse transparence laisse voir jusqu'au fond les veines blanchâtres ou rosées de la mosaïque de pierres roulées qu'elle lave et qu'elle polit sans fin. On y voit même glisser, comme des ombres indécises et fuyantes, les

innombrables truites qui remontent le courant et qui frissonnent sous le rayon du soleil au bruit du filet du pêcheur. Tantôt cette rivière s'épand en circulant gracieusement dans les larges bassins du Dauphiné ; tantôt elle se resserre et se contracte entre les rochers gris du Jura où elle prend sa source.

« Après l'avoir traversée dans un bac, on roule rapidement dans une plaine aride et rocailleuse, sous les côteaux chargés de vignobles et de maisons blanches du beau village d'Ambérieu ; puis la plaine s'étrangle et s'assombrit entre deux hautes chaines de montagnes et l'on pénètre avec une secrète terreur dans les gorges célèbres de Saint-Rambert. C'est la frontière [1] de la petite province du Bugey, dont Belley était la capitale.

« Là, tout prend un caractère sauvage, âpre et presque sinistre. Les deux chaînes de montagnes se rapprochent, comme si elles voulaient se confondre et fermer hermétiquement la route aux voyageurs. Leurs ombres noires et

[1] Lamartine commet une petite erreur en plaçant Saint-Rambert à la frontière de la province du Bugey. Entre cette frontière et le canton de Saint-Rambert il y a les cantons de Lhuis, Lagnieu et Ambérieu ; le Bugey va du Rhône à l'Ain.

humides, assombries encore par le reflet des sapins qui les couvrent, impriment une imposante mélancolie à l'âme. Ces montagnes ne sont bientôt plus séparées que par un petit torrent étroit, encaissé entre les murailles du rocher. Cette rivière s'appelle l'Albarine, elle écumait déjà ainsi du temps des Romains qui lui ont donné ce nom emprunté à la blancheur de cette écume. Elle remplit la gorge d'un bruit tantôt caverneux, tantôt gai comme le gazouillement des milliers d'oiseaux invisibles qui empêchent le voyageur de s'entendre.

« Elle s'enfonce et disparaît en petites cascades dans les cavités invisibles de son lit, puis elle reparaît en nappe scintillante où tremblent les rayons brisés du soleil à travers les larges feuilles des aunes. Elle semble jouer avec le passant, causer avec lui et l'égayer par mille caprices, comme pour l'empêcher de sentir la longueur du chemin... »

« Des rochers énormes pendent du haut des montagnes comme s'ils allaient nous écraser par leur chute; quelques vignes grimpent contre leurs aspérités; quelques chaumières fument à travers ces feuilles de vignes.

« Nous ne pouvions nous lasser de regarder

ces phénomènes sauvages, menaçants et caressants tour à tour. Peu à peu le défilé s'élargit, le ruisseau grossit, les maisons aussi pittoresques, mais plus nombreuses, se rapprochent sur les deux rives et forment le faubourg d'une petite ville appelée Saint-Rambert. Il n'y a point de rue; la rue, c'est l'Albarine couverte d'une multitude de ponts. Une petite auberge, dont les filets tapissent le mur, puise les écrevisses et les truites sous ses fenêtres et sous son escalier. On soupe et on couche là au bruit et à la fraîcheur du petit fleuve. Quelques usines y joignent le bruit du marteau, quelques moulins le tic-tac des roues. C'est un des lieux les plus pittoresques du monde. Après l'avoir traversé, on voit le lendemain le défilé s'élargir tout à coup. On mesure, par l'élargissement du ciel sur nos têtes, l'élargissement de la vallée. De beaux arbres, humides de la rosée de l'Albarine qui les baigne, apparaissent en longs rideaux aux pieds des caps de montagnes et l'on rentre en pleine vue dans la vallée du Bugey..... »

« En remontant toujours le cours de la même rivière, les rochers s'écartent un peu pour faire place aux ruines d'un vieux château-fort

où fut retenu longtemps prisonnier l'infortuné sultan Djenn [1], frère du sultan Bajazet. Cette sinistre ruine est pleine encore des souvenirs, des malheurs et des amours de ce prince ottoman avec la belle fille de son geôlier..... »

Ailleurs « une route plane, naturellement sablée, s'ouvre entre des monticules à pente douce et mène jusqu'au château gothique de Châtillon, qui n'est plus qu'une ruine jaune et silencieuse. Les oiseaux de proie regardent le voyageur du haut des créneaux. Puis on che-

[1] Le prince Djem, Djim ou Zizim fut transféré au mois de janvier 1483 à Exilles, puis à Rumilly où il reçut la visite de Charles Ier, duc de Savoie. Plus tard il fut dirigé sur Bourganeuf (aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement de la Creuse), logeant de château en château sur sa route. Dans ses voyages, il aurait fait une étape assez longue dans deux manoirs de notre région. Un prévôt de justice l'accompagnait.

Quels sont ces manoirs ? Très probablement la station a eu lieu à Virieu-le-Grand où demeurait un des prévôts de Savoie, ou à Montferrand près Torcieu où il y en avait un autre; d'autres disent à Rossillon. Vers 1485, on le confina dans le château de Rochechinard, près de Saint-Jean-en-Royans (Drôme), et dans ses courses au château de la Bâtie, il s'éprit de Philippe-Hélène, fille du baron de Sassenage.

Lamartine n'a fait que rééditer, croyons-nous, la légende générale en l'appliquant au château-fort dont il omet de nous donner le nom, mais qui a dû lui apparaître à une faible distance de Saint-Rambert. D'après les auteurs, l'aventure amoureuse du prince Djem eut lieu en Dauphiné où il fit un long séjour, entouré des égards dus à son rang.

mine à travers des marais que les laiches, paille naturelle, rendent précieux aux agriculteurs du pays. On aperçoit enfin, à droite au fond de la plaine, un rideau de noires forêts dans les montagnes. On monte une colline rapide, dont le château de M. d'Angeville, ancien officier supérieur au service d'Espagne, occupe le sommet. C'est le père de M. d'Angeville, député distingué du Bugey depuis 1830, et de Mlle d'Angeville[1] qui osa, la première entre les femmes, tenter et accomplir l'ascension du Mont-Blanc et donner son nom à l'héroïsme de son sexe. De là, la vue est superbe.

« La route ensuite se poursuit à travers le Bugey montagneux, pays très aride et très pittoresque qui rappelle les paysages de Calabre peints par Salvator Rosa..... »

« La ville de Belley élève à vos pieds ses clochers majestueux. A une ou deux lieues de distance, le château-fort de Pierre-Châtel, grisaille sur un cap du Rhône. Le Rhône lui-

[1] Mlle Henriette d'Angeville fit son ascention célèbre au Mont-Blanc, par les Grands Mulets, en septembre 1838. C'était la tante du colonel de mobiles d'Angeville qui commanda, pendant la guerre 1870-1871, le premier bataillon de l'Ain ou bataillon de Belley.

même bleuit dans la plaine et écume dans les plaines du Dauphiné.

« Nous rencontrâmes M. d'Angeville le père sortant à cheval de son château [1], caracolant vers la ville. Il nous salua et nous adressa la parole, car il avait reconnu à ma figure d'enfant, au visage charmant de ma jeune mère et au bagage qui chargeait la voiture, que c'était une pieuse mère de famille conduisant son fils au collège, alors fameux, de Belley. Ayant su son nom, ma mère lui remit une lettre qu'elle avait de M. de Cordon pour lui. Il la lut, et, lui ayant conseillé l'hôtel Chevalier [2], il mit son joli cheval andalou au galop et partit pour nous annoncer..... »

« Du sommet d'une dernière colline on aperçoit à ses pieds la ville de Belley ; elle répand confusément ses maisons bâties de pierres grises dans une plaine ondulée aboutissant au

[1] Le château de Lompnes, près Hauteville. Lamartine a écrit « sortant à cheval » pour « sorti à cheval », car il dut rencontrer M. d'Angeville assez loin du château de Lompnes, tout au moins près de Tenay.

[2] Hôtel Chevalier ou de l'Union, ancienne maison Guillet, possédée aujourd'hui par M. Martin (d'Andert), tournée au Midi sur la place des Terreaux.

Rhône. Un faubourg à toits de chaume ou d'ardoises ébréchées ; une place irrégulière où sont les halles et les auberges ; une large rue presque toujours déserte, un lourd et noir clocher de cathédrale, à l'extrémité de la rue une porte gothique ouvrant sur la campagne ; à gauche de la place, une plate-forme entourée d'un parapet, plantée de tilleuls séculaires et servant de promenoir aux oisifs et aux enfants, complète la capitale de province. On n'y entend d'autre bruit que le marteau du forgeron matinal et le pas de la mule ferrée sur le pavé ; le paysan aux longs cheveux et au large chapeau sans forme du Bugey, la chasse devant lui, chargée de sacs de farine de son moulin ou du charbon de sa forêt..... »

« Nous descendîmes lentement la colline et nous ne tardâmes pas à entrer dans le faubourg de Belley. Le premier grand édifice à droite était le collège des Jésuites ou Pères de la Foi. Une grande cour, pleine de bruits joyeux, le séparait de la grande route. « Voici tes futurs « amis, me dit ma mère, demain je te présen- « terai à eux. »

« A l'angle de cette cour, s'élevait la façade

architecturale d'une belle église. La porte s'ouvrait sur la rue qui montait de la ville. On voyait que c'était une église à deux destinations, divisée par une cloison en planches, le haut pour les élèves, le bas pour la ville. Ma mère me fit mettre à genoux à côté d'elle et pria avec componction. Quelques larmes mouillèrent ses beaux yeux pendant sa prière que je n'entendis pas, mais on voyait qu'elle remerciait Dieu de l'avoir conduite à cet asile de salut pour son fils. Elle me fit aussi balbutier quelques prières dont je ne compris pas le sens; puis nous remontâmes en voiture et nous allâmes descendre sur la place de la ville à l'auberge choisie où M. d'Angeville nous avait annoncés et nous installa dans un bel appartement. Mme de Champdor, sa cousine, vint après le dîner rendre visite à ma mère et l'inviter, ainsi que moi, de la part de sa mère, à dîner pour le lendemain..... »

Ainsi se trouvent racontés par Lamartine lui-même son arrivée au collège de Belley et ce voyage pendant lequel eut lieu son premier tressaillement de poète, le premier important colloque de son âme avec l'Infini. Nous ne

connaissons pas de plus touchant spectacle que celui de cette mère et de ce fils se dirigeant à petites journées, à travers des sites superbes qui les enchantent, vers la modeste petite ville où ils espèrent trouver la science et la vertu.

III

Physionomie de Lamartine enfant ; historique du Collège de Belley ; les premiers jours dans cette Maison.

Si nous en jugeons d'après le récit de Lamartine et un dessin au crayon de Mme Carra de Vaux, née des Roys, sa tante maternelle, qui le représente enfant, c'était, lorsqu'il vint à Belley, un bon et gros garçon, aux joues pleines, aux cheveux épais, en broussailles, à l'œil éveillé quoique méditatif.

« J'étais alors, dit-il, un des plus beaux enfants qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes..... Des yeux d'un bleu noir comme ceux de ma mère, des traits accentués, mais adoucis par une expression un peu pensive comme l'était la sienne, un éblouissant rayon de joie éclairait tout ce

visage, des cheveux très souples et très fins, d'un brun doré comme l'écorce mûre de la châtaigne. »

Le collège où cet enfant entra le 22 octobre 1803, avait été fondé par un legs de Mgr du Dousset, évêque de Belley, mort en 1745 (legs de 60.000 fr.), et un autre legs postérieur de M. Favier, curé de Flaxieu (paroisse voisine). Mgr de Tinseau, successeur de Mgr du Dousset, s'empressa de le confier à la Congrégation des chanoines réguliers de Saint-Antoine. Des lettres patentes, enregistrées le 10 février 1753 au Parlement de Dijon, confirmèrent son établissement.

La construction de l'édifice fut adjugée le 1er octobre 1756, sous Mgr Cortois de Quincey. Les plans, non entièrement exécutés, sont de M. de Saint-André, ingénieur du roi. Les travaux étaient terminés en 1764.

En octobre 1770, les Antonins, n'ayant pu tenir leurs engagements et fournir le nombre de professeurs nécessaires, furent remplacés par les Joséphistes. A l'époque de la Révolution le collège était très florissant, comme en fait foi le livre des dépenses conservé aux Archives départementales de l'Ain. Les choses

allèrent bien jusqu'en l'année 1792, où une partie des Joséphistes se retira pour ne pas prêter serment à la Constitution civile du clergé. Quelques-uns cherchèrent un refuge en Suisse et l'on en retrouve peu de temps après, à Saint-Maurice, dans le Valais. Le collège disparut pendant la tourmente révolutionnaire.

Les Pères de la Foi y vinrent en 1803, sous le Consulat, conduits par le Père Desbrosses, supérieur. Quand Lamartine y fut amené par sa mère, le collège de Belley était complétement réorganisé et devait, dès le principe, lui ménager d'agréables surprises. L'accueil gracieux, avenant, des maîtres et des élèves, l'aspect grandiose de la maison, ses belles dépendances, le régime qu'on y suivait, exercèrent un effet assez considérable sur cet enfant de 13 ans, sensible et épris de liberté, pour qu'il acceptât, sans trop de peine, d'être de nouveau séparé de sa mère et éloigné du foyer paternel.

Laissons le poète-écrivain continuer, dans ses *Mémoires* et ses *Souvenirs et Portraits*, le récit de son installation à Belley. Dans ses récits, Lamartine met, avant tout, une note

personnelle, une expression d'âme qui en augmentent l'intérêt. Un membre de l'Académie française, M. Eugène-Melchior de Vogué, le constatait récemment dans la *Revue des Deux-Mondes :* « Je retrouvais partout, dit-il, le genre d'exactitude qui lui est propre : une interprétation fidèle sans vérité photographique; nul souci de la précision extérieure du détail, le don de tirer au dehors la beauté particulière enfermée dans chaque chose. »

Aussi nous empressons-nous de lui rendre la parole :

« Le Père Génisseau, informé de notre arrivée, vint le soir rendre une première visite à ma mère. Il fut très aimable et très gai. Il était père temporel de l'établissement des Pères de la Foi. Ses fonctions consistaient à nouer et à entretenir tous les rapports extérieurs du collège avec les parents des élèves. Il était aussi le père économe de la maison; il achetait le pain, le vin, la viande, les légumes, choisissait et renvoyait les domestiques et les ouvriers. Pour une maison dont le personnel montait au moins à trois ou quatre cents personnes, le travail était immense. Il était toujours en route, sur un cheval qui le portait dans tous les pays, vêtu

moitié en religieux, moitié en mondain : une redingote noire, des bottes molles, une cravache, un chapeau rond. Son caractère et sa figure répondaient à ses fonctions ; poli, jovial, serviable, prévenant, rieur même, il était un intermédiaire agréable entre le monde et le couvent. Semblable à ces curés à deux faces, également bien dans la société et dans l'Eglise, il donnait le désir d'être sous ses lois. Il paraissait comprendre et aimer les enfants. Ma mère fut touchée de son accueil. Il fut convenu que je serais admis le lendemain chez le supérieur du collège qui était le Père Debrosse.

« Ma mère m'y conduisit, en effet, le lendemain. Le Père Debrosse était un bel homme, de bonne compagnie, mais de peu d'esprit, qui gouvernait par le bon sens sa maison. Il était très vertueux, très pieux, mais très modeste. Il reçut ma mère avec beaucoup d'égards et s'informa de moi avec assez d'indifférence. On voyait qu'il ne s'inquiétait pas beaucoup de mes antécédents et même qu'il s'en rapportait au milieu dans lequel j'allais être immergé, à la règle, aux excellents professeurs qu'il me donnerait, pour me ramener au bien, si j'en avais été éloigné. La conversation fut longue,

mais point sévère. Il nous confia ensuite au Père Génisseau pour nous faire visiter en détail la maison et les jardins. Tout était d'un ordre parfait. On entendait sortir des portes le murmure sourd que surmontait la voix du professeur et qui annonçait l'emploi studieux du temps. Les dortoirs étaient bien aérés, les salles à manger propres et sans luxe, les cours sablées, les jardins réservés aux Pères ombragés et bien tenus. Un manège, une salle d'armes complétaient les moyens d'instruction. Rien ne paraissait coûter trop cher; le gain n'était évidemment pas l'objet de l'établissement, c'était l'homme lui-même : on ne s'informait pas de ce qu'il rendait, mais de ce qu'il devenait. C'était un collège des âmes. Ce caractère frappait à première vue ; il prédisposait à l'estime, il était écrit sur le visage calme et réglé des professeurs et des frères servants qu'on rencontrait dans toute la maison. Cette maison n'avait rien de commun avec la maison commerciale de Lyon ou de Paris. J'en sortis, après cette première visite, fier de mon éducation future.

« Je revins à l'hôtel Chevalier avec ma mère et nous allâmes dîner avec M. d'Angeville chez

Mme de Champdor. Je ne sais comment, mais un mot dont je ne connaissais pas le sens me frappa dans la conversation de ces dames et me fit comprendre que j'avais été précédé d'une certaine renommée à laquelle je n'avais pas encore pensé. « Oh ! dit Mme de Champdor à ma mère, pendant le dîner, les Pères sont enchantés du cadeau que vous leur faites en leur confiant l'éducation de votre fils, car on dit que c'est un *matador*. » Ce mot espagnol, qui signifie l'abatteur du monstre dans les combats de taureaux, me fit relever la tête. On me regarde donc comme quelque chose, me dis-je à moi-même quand on m'eût expliqué le sens de ce mot après le dîner.

« Ma mère demeura quelques jours à l'hôtel pour m'accoutumer à la distance qui allait nous séparer et pour me recommander aux personnes de bonne compagnie de la ville. Je visitais avec elle le château-fort de Pierre-Châtel, prison d'Etat qui me fit une impression sinistre et les beaux sites des environs, remarquables par le caractère mixte d'âpreté et de pittoresque qui marque ces paysages presque castillans : vallées, collines, rochers, précipices, pentes douces, bruyères, cascades écu-

mantes, fontaines, ruisseaux, fleuves imposants comme le Rhône, châteaux gothiques, montagnes alpestres telles que le mont Colombier, horizon sauvage ou majestueux se perdant dans les neiges énernelles de la Savoie, tout cela imprimait au ciel et à la terre une physionomie qui ouvrait l'âme du spectateur et qui préparait un renouvellement de l'intelligence. Aussi, en peu de jours, on se sentait un autre homme... »

« Je sortais d'une autre maison d'éducation toute vénale, dans un sombre et sordide faubourg de Lyon. Les maîtres y étaient froids comme des geôliers, les enfants aigris et méchants comme des captifs. Tout y était contrainte ou terreur, violence ou révolte. J'y ai pris l'horreur de ces bercails d'enfants. Le mal du pays ou plutôt le mal du foyer natal me dévorait. Je m'attendais, hélas ! à retrouver les mêmes chaînes et les mêmes supplices au collège de Belley. Je fus agréablement surpris d'y trouver dans les maîtres et dans les disciples une physionomie toute différente. Les maîtres me reçurent des mains de ma mère avec une bonté indulgente qui me prédisposa moi-même au respect. Les écoliers,

au lieu d'abuser de leur nombre et de leur supériorité contre les nouveaux venus, m'accueillirent avec toute la prévenance et toute la délicatesse qu'on doit à un hôte étranger et triste de son isolement parmi eux : ils m'abordèrent timidement et cordialement, ils m'initièrent doucement aux règles, aux habitudes, aux plaisirs de la maison; ils semblèrent partager, pour les adoucir, les regrets et les larmes que me coûtait la séparation d'avec ma mère. En peu de jours j'eus le choix des consolateurs et des amis. A cet accueil des maitres et des élèves, mon cœur aigri ne résista pas; je sentis ma fibre irritée se détendre et s'assouplir avec une heureuse émulation. La discipline volontaire et toute paternelle de la maison, un autre régime firent de moi un autre enfant. Je ne puis pas dire que j'aimai jamais cette captivité du collège ; né et élevé dans la sauvage liberté des champs, les murs me furent toujours odieux; ils pèsent sur mon âme encore aujourd'hui ; je vis dans l'horizon plus que dans moi-même... »

Lamartine revient ailleurs sur ces premières impressions :

« On n'éprouvait point, en entrant dans ce vaste rassemblement de jeunesse, cette espèce de refroidissement qu'on éprouve dans les collèges ou dans les régiments, où chacun, fier de ce qu'il a souffert en quittant sa famille, veut se venger en en faisant souffrir autant au nouveau venu. Au contraire, on ne voyait que des visages bienveillants et des physionomies gracieuses... Il me sembla que j'entrais dans une autre famille. Mes larmes mêmes ne furent pas sans un mélange de douceur. Cela me rendit bon dès le premier jour. Quelques Pères attendris par la grâce de ma mère, en retrouvant ses traits dans mes traits, me parlèrent avec bonté et augurèrent bien d'une physionomie si sensible. Cela me disposa à les aimer aussi. Quand ma mère partit, j'étais déjà apprivoisé. Ce moment fut dur, mais ne fut pas sans espoir. Je vois d'ici sa voiture monter lentement la route[1] qui allait la ramener à Mâcon par les gorges de Saint-Rambert ; j'aperçois le mouchoir blanc qu'elle agitait par

[1] La grande route de Belley à Ambérieu et à Mâcon longeait autrefois la face extérieure de la chapelle ainsi que la porte d'entrée du collège. Elle traversait ensuite le plateau qui domine la ville au couchant.

la portière pour me dire un dernier adieu. Tout le jour, je fus triste ; mais mes camarades ne se moquèrent pas de ma tristesse... »

Mme de Lamartine signale sur son journal son départ de Belley. Lamartine ne s'approcha pas de la porte pour voir passer sa mère ; il n'aperçut sa voiture que lorsqu'elle eût dépassé le collège et commencé l'ascension du coteau de Brailles.

« 27 octobre.

« Je suis allée ce matin contempler, à travers les guichets de la cour du collège des Jésuites, mon pauvre enfant. Je l'ai vu ensuite au milieu de tous les élèves à la messe. Il m'a dit qu'il était content de sa réception par ses maîtres et par ses camarades. Je suis allée dans la journée faire une visite à l'abbé de Montuzet, ancien prieur de mon chapitre de chanoinesses de Salles (Beaujolais). Le soir je suis repartie pour Mâcon. En passant devant la cour du collège des Jésuites, j'ai vu du fond de ma voiture les élèves qui jouaient et j'ai entendu leurs cris de joie. Heureusement Alphonse ne s'est pas approché des grilles pour voir passer ma voiture ; il aurait trop pleuré

et moi aussi. Il vaut mieux ne pas amollir ces pauvres enfants destinés à devenir des hommes. J'ai pleuré toute seule au fond de ma voiture, sous mon voile, une partie du jour. »

IV

La Nature et la Religion, sources de la Poésie

LAMARTINE se plait à dépeindre la beauté de la nature bugiste, la pittoresque situation du collège de Belley, les douces et religieuses émotions ressenties dans ses murs. Pour que, dans les dernières années de sa vie, ces premières impressions d'enfance se soient conservées si vivaces, il faut qu'elles aient été bien profondes.

Les souvenirs du jeune âge, il est vrai, sont inoubliables ; leur permanence tient à la fraîcheur de l'âme, à sa sensibilité exquise, au caractère même de la mémoire qui retient d'autant mieux les choses qu'elles l'émeuvent et l'intéressent davantage, à la tranquillité de l'enfant qui ne connaît encore ni les troubles, ni les nombreuses distractions du monde, enfin à l'ardeur avec laquelle son esprit, pour qui

tout est nouveau, s'attache à tout ce qui fixe son attention. Mais ce phénomène se présente chez Lamartine avec une intensité vraiment exceptionnelle. Pour qu'il y revienne, comme il le fait dans quatre ou cinq de ses ouvrages, il faut qu'il ait pris et laissé une partie de lui-même sur ce sol et dans ce collège aimés. Entre notre pays et lui se sont formés des liens mystérieux qui n'ont jamais pu se rompre. Les extraits des *Mémoires* et des *Souvenirs et Portraits*, que nous allons citer en les coordonnant, montrent assez quelles furent les sources, où il puisa les principes générateurs de la poésie.

« Bien que le collège soit adhérent à la ville, il n'a ni la tristesse morne, ni l'enceinte obscure d'un édifice borné par d'autres édifices ou par des rues. Bâti sur la pente de la colline qui conduit à Belley, il est la première maison du faubourg. Grâce à cette situation suburbaine il participe de tous côtés à la vue, à l'air libre, à la solitude de la campagne. De toutes ses fenêtres le regard tombe, ou sur des jardins plantés de bouquets de charmilles, ou sur un coteau où les vignes hautes d'Italie sont entrecoupées de larges sillons de cultures et

d'arbres fruitiers, amandiers, pêchers, aux fleurs précoces, aux feuilles sans ombre, ou sur de vertes prairies fuyantes à l'horizon, dans lesquelles paissent de blanches génisses.

« Les longs corridors, les hauts dortoirs, la vaste église attenante à l'édifice, les portiques et les cours espacées sur lesquelles s'ouvrent les salles d'étude donnent à tout l'ensemble de ce bâtiment l'aspect d'une magnifique abbaye de cénobites épris des champs, plutôt que la physionomie murale d'une prison d'enfants, physionomie trop habituelle à ces monuments d'étude.

« A l'exception des heures où nous étions penchés, le livre ou la plume à la main, sur nos tables, nous pouvions plonger librement nos regards et nos pensées sur le ciel, sur la campagne, sur les spectacles agrestes et délicieux à l'enfance. Nous pouvions nous croire dans la liberté des champs et des demeures paternelles. Les Jésuites qui gouvernaient cette maison d'éducation (sous le nom de Pères de la Foi) n'épargnaient rien, il faut le reconnaître, pour donner, à leur enseignement et à leur discipline, l'agrément et même la grâce du foyer tant regretté où l'enfant avait laissé

sa mère, ses sœurs, ses vergers, ses horizons du premier âge. »

« En traversant, par un large vestibule, ce gros bâtiment, on arrivait à un magnifique perron, dominant de beaux jardins. Les jardins longeaient d'abord les bâtiments ; les fenêtres de l'édifice ouvraient toutes sur ces allées d'arbres fruitiers et sur ces carrés de légumes et de fleurs. Le silence et les odeurs suaves montaient dans les chambres des ecclésiastiques. Au-dessus, c'était un vaste dortoir, où deux rangs de rideaux séparaient nos lits. Le mien était à l'angle du dortoir ; une fenêtre me séparait, de l'autre côté, des lits de mes camarades. En écartant un coin du rideau, je plongeais librement mes regards dans les jardins, puis sur la vallée ou prairie qui leur faisait suite. Le hasard de cette place me parut un don de Dieu. Je l'en remerciai comme d'une faveur ; il m'était si doux de contempler en silence, la nuit, la lune mélancolique flottant sur la cime des hauts peupliers ; le jour, les premières lueurs du matin. Je me croyais à Milly.

« Après le jardin potager, on aperçoit l'entrée d'un long bocage de charmilles réservé pour

la promenade solitaire des Pères et des professeurs. On en voyait toujours un ou deux, en redingote noire, un livre à la main, lire leur office s'ils étaient prêtres, ou leurs livres classiques s'ils nous préparaient les leçons. On eût dit des ombres errantes dans les champs Elyséens. Cette vue inspirait le recueillement et l'étude ; on y sentait aussi la piété...

« L'aile de l'édifice qui tournait à gauche, pour envelopper la cour du côté de la ville, était consacrée à d'immenses salles pour l'étude en commun, avant ou après les classes. L'église était à côté ; on y descendait par un escalier dérobé pour y assister aux cérémonies pieuses. Elles étaient célébrées avec beaucoup de dignité et beaucoup de pompe. La musique, exécutée par les plus habiles d'entre nous, les costumes, les chants, les attitudes, le silence, les parfums d'encens, les figures recueillies des prêtres et des enfants de chœur nous y communiquaient à tous une espèce de contagion sacrée. Je n'y vis jamais un scandale ou même une inconvenance. Un ange gardait la maison de Dieu. Le grand ressort des Pères de la Foi était là. La conscience de leurs élèves y avait son sanctuaire. C'était le saint des

saints de l'édifice. Les dimanches surtout et les jours de fête, on y respirait un air surhumain. Tout le monde y changeait de visage ; on en sortait béatifié... »

« Après la nature ce fut la religion qui me fit un peu poète. »

J'en retrouve les traces dans ce passage des *Confidences* qui peint vaguement ces premières sensations de l'Infini dans un cœur d'enfant.

« Ces sensations de la nature se mêlaient de « jour en jour davantage dans mon âme avec « les pensées et les visions du ciel. Depuis que « l'adolescence, en troublant mes sens, avait « inquiété, attendri et attristé mon imagina- « tion, une mélancolie un peu sauvage avait « jeté comme un voile sur ma gaieté naturelle « et donné un accent plus grave à mes pen- « sées comme au son de ma voix. Mes impres- « sions étaient devenues si fortes, qu'elles en « étaient douloureuses. Cette tristesse vague « que les choses de la terre me faisaient « éprouver, m'avaient tourné vers l'Infini. « L'éducation éminemment religieuse qu'on « nous donnait chez les Jésuites, les prières « fréquentes, les méditations, les sacrements, « les cérémonies pieuses répétées... exerçaient

« sur des imaginations d'enfants ou d'ado-
« lescents de vives séductions. Les ecclésias-
« tiques qui nous les prodiguaient s'y aban-
« donnaient les premiers eux-mêmes avec la
« sincérité et la ferveur de leur foi. J'y avais
« résisté quelque temps, sous l'impression
« des préventions et de l'antipathie que mon
« premier séjour dans le collège de Lyon
« m'avaient laissées contre mes premiers mai-
« tres. Mais la douceur, la tendresse d'âme
« et la persuasion insinuante d'un régime plus
« sain, sous mes maîtres nouveaux, ne tardè-
« rent pas à agir, avec la toute-puissance de
« leur enseignement, sur une imagination de
« quinze ans. Je retrouvai insensiblement
« auprès d'eux la piété naturelle que ma mère
« m'avait fait sucer avec son lait. En retrou-
« vant la piété, je retrouvai le calme dans mon
« esprit, l'ordre et la résignation dans mon
« âme, la règle dans ma vie, le goût de l'étude,
« le sentiment de mes devoirs, la sensation de
« la communication avec Dieu, les voluptés de
« la méditation et de la prière, l'amour du
« recueillement intérieur et ces extases de
« l'adoration, en présence de l'Eternel, aux-
« quelles rien ne peut être comparé sur la

« terre, excepté les extases d'un premier et « pur amour. Mais l'amour divin, s'il a des « ivresses et des voluptés de moins, a de plus « l'infini et l'éternité de l'Être qu'on adore ! « Il a de plus encore sa présence perpétuelle « devant les yeux et dans l'âme de l'adorateur. « Je le savourai dans toute son ardeur et dans « toute son immensité...

« Ma physionomie en fut modifiée ; la légè- « reté un peu évaporée de l'enfance y fit « place à une gravité tendre et douce, à cette « concentration méditative du regard et des « traits qui donne l'unité et le sens moral au « visage. Je ressemblais à une statue de l'ado- « lescence enlevée un moment de l'abri des « autels pour être offerte en modèle aux jeunes « hommes. Le recueillement du sanctuaire « m'enveloppait jusque dans mes jeux et dans « mes amitiés avec mes camarades. Ils m'ap- « prochaient avec une certaine déférence, ils « m'aimaient avec réserve.

« J'ai peint dans *Jocelyn*, sous le nom d'un « personnage imaginaire, ce que j'ai éprouvé « moi-même de chaleur d'âme contenue, d'en- « thousiasme saint répandu en élancements de « pensées, en épanchements et en larmes

« d'adoration devant Dieu, pendant ces brû-
« lantes années d'adolescence, dans une mai-
« son religieuse. Toutes mes passions futures
« encore en pressentiment, toutes mes facultés
« de comprendre, de sentir et d'aimer encore en
« germe, toutes les voluptés et toutes les dou-
« leurs de ma vie encore en songe, s'étaient,
« pour ainsi dire, concentrées, recueillies et
« condensées dans cette passion de Dieu,
« comme pour offrir au Créateur de mon être,
« au printemps de mes jours, les prémices, les
« flammes et les parfums d'une existence que
« rien n'avait encore profanée, éteinte ou éva-
« porée avant lui.

« Je vivrais mille ans, que je n'oublierais
« pas certaines heures du soir où, m'échap-
« pant pendant la récréation des élèves jouant
« dans la cour, j'entrais par une petite porte
« secrète dans l'église déjà assombrie par la
« nuit et à peine éclairée au fond du chœur
« par la lampe suspendue du sanctuaire ; je
« me cachais dans l'ombre plus épaisse d'un
« pilier; je m'enveloppais tout entier de mon
« manteau comme dans un linceul; j'appuyais
« mon front contre le marbre froid d'une ba-
« lustrade, et plongé, pendant des minutes que

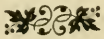
« je ne comptais plus, dans une muette mais « intarissable adoration, je ne sentais plus la « terre sous mes genoux ou sous mes pieds, « et je m'abîmais en Dieu, comme l'atôme « flottant dans la chaleur d'un jour d'été « s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère, « et, devenu transparent comme l'éther, paraît « aussi serein que l'air lui-même et aussi « lumineux que la lumière. »

« De telles extases, que je goûtai alors sans songer à les exprimer, sont la puberté de l'âme; elles sont aussi la poésie elle-même dans sa substance la plus éthérée. Du jour où je les eus savourées dans la coupe enivrante de mon mysticisme d'adolescent, je sentis en moi comme une confuse révélation de poésie nouvelle. La mythologie classique de l'Olympe ne me donnait pas de tels enivrements ; je sentais que ces fables étaient mortes et qu'on nous faisait jouer aux osselets avec les os d'une poésie sans moëlle, sans réalité et sans cœur. Je m'ennuyais de ce néant de mensonges ; le vrai m'attirait : je le pressentais dans la nature et dans son auteur... »

Les vives impressions ressenties en face de la nature par Lamartine adolescent, la manière

dont il en rend compte, expliquent le jugement que porte sur lui M. Ferdinand Brunetière. M. Brunetière déclare que Lamartine « est chez nous le poète de la nature, le seul peut-être que nous ayons, en tous cas, le plus grand. » « Il l'est, ajoute-t-il, pour n'avoir pas appris à décrire la nature, mais pour avoir commencé par la sentir. C'est la sincérité de ses impressions qui en fait non seulement la profondeur ou l'intimité, mais encore dans notre poésie la presque unique originalité. Et la sincérité de ses impressions, à son tour, il en doit la meilleure part à son éducation, cette éducation que l'on reçoit involontairement des choses et qui fait en chacun de nous le fond durable et persistant de tout ce que nous sommes. »

Autour du jeune Lamartine, tout, en effet, était beau, tout était vrai, tout était sincère : la nature avec les magnifiques spectacles que lui offrait notre Bugey, la douce et respectueuse confraternité des camarades, le recueillement et la foi des professeurs, comme le cœur de cette sainte mère qui, de Mâcon ou de Milly, suivait attentivement les diverses phases de sa vie de collège et dont l'image n'était jamais absente de son esprit.



V

Vie scolaire de Lamartine ; professeurs et camarades.

La première chose que firent ses nouveaux maîtres fut d'apprécier son degré d'instruction.

« Les Pères de la Foi m'essayaient de classe en classe, pour connaître ma vraie force; je montais, je descendais en peu de leçons; il n'était pas facile de me mesurer au juste. La raison était précoce, l'attention inégale; je décourageais les professeurs. A la fin, on me fixa en troisième, cette classe indécise où l'on peut être encore un enfant dans l'étude des langues et un homme de goût dans la rhétorique.

« Il y avait là un Père de la Foi qui contribua beaucoup à me fixer auprès de lui. C'était un prêtre de bonne compagnie et d'estimable

caractère, qui n'avait du prêtre que l'habit et la vertu, mais qui, dans tout le reste, était un homme du monde ; il s'appelait le Père Béquet. Je n'ai jamais su précisément d'où il venait, dans quelle maison et surtout dans quelle famille distinguée il avait pris cette physionomie délicate, ces manières choisies, ce regard fin et doux, ce parler gracieux, qui le faisaient remarquer, aimer et préférer à tous. Il n'avait aucun pédantisme. Son ton dans la classe était, pour les petits comme pour les grands, le ton d'un père de famille qui instruisait ses propres enfants ; il badinait même en reprenant ; il grondait, mais c'était avec un sourire; jamais nous ne le vîmes en colère. Ses corrections étaient celles d'une mère. Si elles eussent coûté ou une humiliation ou une larme à l'un de nous, il aurait rougi et pleuré lui-même. Aussi, l'heure de la classe, que l'on redoutait ailleurs, était-elle une véritable heure de plaisir chez lui; on étudiait, on s'amusait; mais on riait avec décence et modestie, pour ne pas répondre à l'aménité du maître par l'inconvenance des écoliers. Tout le monde, dans la classe du Père Béquet, prenait le ton de la meilleure compagnie. Sa piété même était

souriante ; on voyait, quand c'était son tour de nous dire la messe, qu'il se contenait pour être plus respectueux et plus édifiant. Nous n'en étions que plus édifiés nous-mêmes ; la gravité de son visage était la meilleure leçon. L'office fini, on n'en parlait plus. L'ombre de Dieu avait passé ; sa figure redevenait lumineuse et aimante comme avant. Ses meilleurs amis dans les jardins, dans les cours, dans les promenades, étaient les plus âgés, les plus distingués de ses élèves ; il causait familièrement avec eux. Il se formait ainsi un groupe choisi d'opinions au moyen duquel il communiquait à toute la classe une distinction de sentiments et une finesse de goût qui devenaient une sorte de confraternité d'élégance. Il va sans dire que je m'attachai à ce centre.

« Le Père Béquet résumait en lui tout l'enseignement du collège. Comme il devint professeur de seconde et qu'il me suivit ainsi jusqu'à la rhétorique, mes compagnons et moi, nous n'eûmes pas d'autre maître pendant trois ans, et les aimables vertus de son enseignement devinrent les grâces d'état de cette époque de notre vie. Il eut été un charmant Fénelon de l'éducation d'un prince, il resta un Fénelon de

hasard dans une école de montagne. Ses supérieurs le rappelèrent, je crois, en Belgique, quand l'ordre fut dispersé en France par Fouché...

« Un professeur de physique et de mathématiques, entré par piété chez les Pères de la Foi, ressemblait par sa douceur et ses vertus au Père Béquet. Son nom était Dumouchel. Il avait l'intelligence assez grande, assez clairvoyante pour voir quelque chose à travers la nature : c'était Dieu. Mais il le voyait sans ombre et sans superstition, comme l'effet voit sa cause, et il nous le faisait voir ainsi. Les mathématiques étaient sa langue ; il ne discutait pas, il démontrait. Il n'était point prêtre... » M. Dumouchel était sorti de l'école polytechnique où il avait été camarade de promotion d'Arago.

« Un autre jeune homme de Belgique, le Père Wrintz, était un enfant amoureux de Mirabeau. Il se nourrissait d'illusions tendres et féminines. Notre imagination l'aimait...

« Venait ensuite le Père Varlet, savant homme de la nature des anciens moines. Il était instruit, mais sévère et peu parleur ; il méditait sans cesse. On lui avait assigné, outre la classe

de rhétorique, à laquelle il était peu propre, les fonctions de confesseur habituel de cette jeunesse. Il s'en acquittait avec scrupule et rigueur, mais sa conscience tremblait autant que la nôtre; il était bon néanmoins, mais toujours silencieux... »

Il y en avait un autre, le Père XXX., qui « était certainement un brave homme, mais le plus désagréable des honnêtes gens ». On l'avait chargé de la classe de philosophie. Avec une figure rébarbative, des cheveux roux qui se dressaient en vergette sur son front, des yeux obliques, un sourire amer et dur, il ne lui avait pas été possible de se faire aimer, soit de Lamartine, soit de ses camarades.

Ils ne pouvaient l'aimer surtout en le comparant avec son collègue..., un autre professeur, qui avait été officier dans les armées de la République. « Celui-ci était un homme naïf, instruit, doux. Il avait été converti par je ne sais quel miracle qu'il ne cessait de nous raconter comme une preuve de l'intervention divine dans les destinées d'un homme de foi. Il était fort aimé, malgré sa naïveté, car cette naïveté était honnête et sincère...

« Un autre, qu'on appelait l'abbé Letour-

neur, et qui était fils d'une marchande d'oranges de la rue de Sèvres, à Paris, avait tout l'esprit qui court dans le ruisseau de cette capitale. Un miracle de démocratie l'avait fait élever par des prêtres charitables dans un séminaire de faubourg. Son intelligence alerte l'y avait fait distinguer... Les Jésuites l'avaient remarqué et convoité. Il était entré chez eux avec ardeur ; il n'avait pas tardé à leur plaire et à les éblouir. Il était propre à tout... C'était la dévotion éloquente et l'épigramme sacrée contre les plaisanteries philosophiques du monde... Il quitta l'ordre, il resta pieux et devint évêque... Je n'ai jamais rencontré un homme plus aimable...

« L'inflexibilité religieuse de l'ordre était personnifiée dans le Père Debrosse, qui en était le supérieur. Ce n'était point un homme de premier mérite, mais de première vertu. Il était d'un parfait bon sens, cela suffit pour gouverner. Il dirigeait tout ce petit monde sans violence et sans partialité. Chacun était sûr de sa justice. Sa figure calme, douce et grave, disait ce qu'il était. Un changement de directeur eut été une révolution dans la mai-

son. Tout y était l'ordre et la paix maintenus dans une liberté suffisante... »

Tels sont les professeurs dont Lamartine a gardé le plus vivant souvenir et qu'il signale dans ses *Mémoires* et ses *Souvenirs et Portraits*. Ces professeurs étaient ceux des classes de sciences et de lettres.

Mais les pères de famille trouvaient réunis au collège de Belley toutes les ressources, tout le personnel que réclame une éducation complète. Rien de ce qui pouvait former et embellir l'âme, développer et assouplir le corps, n'avait été omis. L'escrime, l'équitation et les divers exercices physiques étaient menés de front, avec les travaux intellectuels et les pratiques morales destinées à tremper les caractères.

Parmi les arts d'agrément, la musique recevait une direction spéciale d'un jeune artiste plein de talent, M. François Dupart (1775-1853). Lorsque, en 1804, il fut appelé au collège de Belley, M. François Dupart jouissait déjà d'une légitime réputation : à l'âge de quatorze ans il s'était engagé comme petite flûte dans la musique du royal Dauphiné qu'avait dirigée son père; il avait fait toutes les campagnes de la République, celle de l'Argonne (avec

Dumouriez), où il avait connu le duc de Chartres (Louis-Philippe) ; celle de Hollande (avec Pichegru), etc., etc. ; celles d'Italie (avec Bonaparte), où il était chef de musique à vingt ans ; celle de Naples (avec Championnet), etc... Il venait de quitter Tournon (Ardèche) pour habiter Thoissey (Ain), lorsque les Pères de la Foi le mandèrent auprès d'eux, à Belley.

M. Charles Dupart (fils de François) — un autre artiste et compositeur qui laissa dans notre ville de vives sympathies et de nombreux regrets — nous a raconté que son père avait donné des leçons de flûte à Lamartine. Mais rien ne le lui avait fait distinguer parmi ses camarades ; s'il ne s'était pas illustré dans la suite, M. Dupart n'en aurait peut-être jamais parlé à son fils.

Nous connaissons les professeurs de Lamartine ; il va nous faire connaître maintenant ses amis. Son choix fut bientôt fait.

« Le lendemain, j'avais déjà des amis. Je les pris d'abord à leur figure, c'est ce qui trompe le moins. Les premiers furent des Italiens de Turin, d'Alexandrie, d'Asti, Sambuy, Alfieri [1],

[1] On trouve, dans les *Poesies inédites* de Lamartine, des stances dédiées à son ami César Alfieri sur l'ombre de son oncle Victor Alfieri, le poète tragique.

Ghilini. Ils étaient de grandes maisons de leur pays..., Alfieri, grand et beau comme le poète son oncle, était fils du marquis Alfieri, attaché à la maison de Savoie, et qui fut ambassadeur, après la Restauration, auprès des Bourbons... Alfieri, avec qui je restai lié depuis, devint président du Sénat Piémontais... Il y jouit de l'influence due à son esprit et de la considération acquise par son mérite. Sambuy, de race militaire, suivit la même carrière, sous Bonaparte, et s'y distingua. Quant à Ghilini, sa destinée était écrite sur sa figure, la plus douce et la plus gracieuse qu'il fût possible d'admirer sur une statue de jeune homme. Il était difficile de ne pas l'aimer à première vue. Sa mère et ses sœurs ne pouvaient pas avoir des yeux plus bleus, un teint plus blanc et plus transparent que le sien, une physionomie plus grave et plus modeste. Il fut choisi pour page de la Cléopâtre napoléonnienne, la belle princesse Borghèse, à Turin. Je ne sais plus quand la mort le cueillit, mais c'était un rameau de la tige humaine destiné à fleurir sur le versant des Alpes françaises... »

Donner les noms des camarades de Lamartine au collège de Belley, serait citer les

familles les plus connues de Belley et de la région. M. François Dupart, le professeur de musique dont nous parlons plus haut, se souvenait d'avoir eu comme élèves, avec Lamartine, MM. de Mépieu, de Virieu, d'Arloz [1], Terme (depuis maire de Lyon et député), etc... Lamartine conserva des relations très amicales avec M. Jenin (plus tard maire et conseiller général de Virieu-le-Grand). Il correspondit avec lui et son nom revient souvent dans ses lettres ainsi que ceux de Laboré [2] (docteur Alexandre Laboré, père de deux religieux très distingués, l'un Jésuite, l'autre Dominicain), Guichard de Bienassis, Aymon de Virieu, Louis de Vignet, Revoux, Rombeau, Labbé, Revel, Galtier, Ghilini, Charles de Remondage,

[1] Comte Alexandre d'Arloz, père de M. Louis d'Arloz (dernier propriétaire du château de Grammont, près Ceyzérieu), et grand-père des MM. d'Arloz existants.

[2] Le docteur Alexandre Laboré était né à Lyon en 1789. C'est aussi à Lyon qu'il est pieusement décédé en octobre 1874, après avoir fourni dans la médecine une longue et heureuse carrière durant laquelle il demeura toujours fidèle aux principes et aux enseignements de sa jeunesse.

L'aîné de ses quatre enfants, le R. P. Francisque Laboré, entra dans la Compagnie de Jésus. L'unique survivant est le R. P. Amb. Laboré, provincial des Frères Prêcheurs à Lyon.

Saint-Pulgent [1] (père de M. de Saint-Pulgent, chanoine de la Primatiale à Lyon, et oncle de M. de Saint-Pulgent, préfet de l'Ain sous le second Empire).

Alexandre Laboré, nous écrit son fils le R. P. Amb. Laboré, « fut, en effet, le condisciple de Lamartine chez les Pères de la Foi, ainsi qu'on nommait alors les Pères de la Compagnie de Jésus. Le souvenir de ces années de collège ne s'effaça jamais de son esprit, et, jusqu'à l'âge le plus avancé, il aimait à redire quelle cordiale amitié l'avait uni à Lamartine et aussi quelle reconnaissance affectueuse il gardait à ses premiers maîtres. »

D'après la lettre qu'a bien voulu nous écrire M. le chanoine Saint-Pulgent et les souvenirs particuliers de son père, Lamartine « avait au collège quelque chose de rêveur et d'abstrait qui faisait qu'il ne se mêlait pas trop à la partie vivante et un peu tapageuse des élèves. »

En revanche, il s'était fait déjà une réputa-

[1] Jean-Baptiste-Marie Chambodue de Saint-Pulgent. Né au château de Saint-Pulgent, commune de Saint-Martin-la-Sauveté (Loire). Homme juste et bon, d'une grande fermeté, il fut maire de sa commune pendant 55 ans et décoré de la Légion d'honneur comme doyen des maires de son département.

tion de beau parleur. Le petit Alphonse avait fidèlement retenu les vieilles légendes de son pays natal, racontées en patois le soir à la veillée. M. Félix Reyssié nous apprend que, sur le verso d'un dictionnaire latin tout dépenaillé, conservé à Saint-Point, un de ses condisciples, au bas du nom de « Lamartine » a écrit « Diseur de contes ».

Les trois camarades de collège avec lesquels il contracta les liens de la plus intime amitié furent Aymon de Virieu, Prosper Guichard de Bienassis et Louis de Vignet. Leur amitié naquit de la sympathie des caractères et de la conformité des aspirations intellectuelles, mais surtout de l'affinité qui rapproche les hommes de talent ou de génie. Nous reparlerons d'eux plus loin.

Lamartine avait trouvé les maîtres, l'éducation, le milieu qui convenaient à sa nature et à son cœur. A sa grande satisfaction et à celle de ses parents, il prit très vite sa part au mouvement général de cet excellent collège ; après sa première année scolaire (1803-1804), il sortit transformé sous tous les rapports.

Aux vacances, sa mère revint le chercher

et écrivit à Belley sur son journal la note suivante :

« 14 septembre 1804.

« Je suis à Belley, d'où je dois ramener Alphonse pour ses vacances ; je l'ai vu dans la cour en arrivant, il a été aussi ému que moi : il est devenu tout-à-coup si pâle que j'ai cru qu'il allait s'évanouir. Ah ! comme nous nous sommes embrassés !

« Il doit jouer un rôle d'orateur demain, dans les exercices que les Jésuites font faire à la fin de l'année d'étude, en public, à tous les meilleurs écoliers. Cela me trouble autant que si c'était moi qui devais faire le discours. »

VI

Formation et développement de la pensée chez Lamartine ; ses vues sur l'éducation littéraire et les exercices classiques.

De la ville de Belley, où ses idées se développaient, se précisaient, prenaient un corps, Lamartine se reportait jusqu'à la terre natale, jusqu'à Milly : son cœur y recueillait les souvenirs de sa tendre enfance et son imagination s'y emplissait de figures empruntées à la vie champêtre. Là, il avait vécu au milieu des moutons et des génisses, de l'existence des bergers, ou chanté sur les coteaux avec les vignerons.

Là sa mère avait épié jour à jour sa pensée « pour la tourner, à sa première apparition, vers Dieu, comme on épie le ruisseau à sa

source pour le faire couler vers le pré où l'on veut faire reverdir l'herbe nouvelle ». Elle lui avait enseigné, une à une, ces lettres mystérieuses qui, par leur assemblage, composent les syllabes, les mots, la phrase et, ô prodige de transformation ! la pensée. Ses premiers respects pour le livre, « milieu surhumain » où s'opère ce phénomène, lui étaient venus « d'où vient toute révélation aux enfants », de sa mère.

Elle avait « la piété d'un ange dans le cœur et l'impressionnabilité d'une femme sur les traits ». Son visage, où la beauté physique et la sainteté de ses pensées « luttaient ensemble, comme pour s'accomplir l'une par l'autre », témoignait de la vie intense de son âme, quand, le soir, ayant déposé son aiguille, elle prenait sur une tablette, à côté de son lit, un volume de dévotion qu'elle tenait de Mme des Roys. « Sa physionomie, ordinairement si ouverte et si répandue sur tous ses traits, changeait tout à coup d'expression ; elle se recueillait comme la lueur d'une lampe quand on la couvre de la main contre le vent. »

« Ses lèvres articulaient à peine un léger et imperceptible mouvement ; mais ses yeux,

baissés tour à tour sur la page ou levés vers le ciel, la pâleur et la rougeur alternative de ses joues, ses mains qui se joignaient quelquefois en déposant pour un moment le livre sur ses genoux, l'émotion qui gonflait sa poitrine » et qui se révélait par une respiration plus forte qu'à l'ordinaire, tout faisait conclure à l'intelligence enfantine du futur poète qu'elle disait à ce livre des choses inentendues de lui, mais bien intéressantes.

Ce fut le premier sentiment littéraire de Lamartine. Avant d'entreprendre ses études classiques, il avait compris de la sorte à demi qu'il existait, par ces livres sans cesse feuilletés sous les mains pieuses de sa mère, « je ne sais quelle littérature sacrée », par laquelle, au moyen de certaines pages qui contenaient sans doute des secrets au-dessus de son âge, « celui qu'on nommait le bon Dieu s'entretenait avec les mères et les mères s'entretenaient avec le bon Dieu ». Alors, il n'avait d'autres maîtres que son père et sa mère : « Je les voyais lire et je voulais lire; je les voyais écrire et je leur demandais de m'aider à former mes lettres... »

De bonne heure son goût pour la lecture

devint très vif. On avait peine à lui trouver assez de livres appropriés à son âge. Ce fut encore sa mère qui le guida dans le choix de ces derniers : elle modérait en lui l'impatience de connaître et ne lui livrait les livres que peu à peu et avec discernement. La Bible abrégée, les ouvrages de Mme de Genlis, ceux de Berquin, des morceaux de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre, la *Jérusalem délivrée*, *Robinson*, quelques fragments de tragédie lus par son père à la veillée, lui fournirent les premiers sucs nourriciers de sa jeune intelligence.

Lamartine, dans la préface des *Méditations*, exprime le plaisir qu'il ressentit en entendant lire *Mérope*, de Voltaire, par son père dont la voix était « sonore, douce, grave, vibrante comme les palpitations d'une corde de harpe ». Il dit avec quelles délices il retrouvait, sur les rayons poudreux du salon de famille, la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, et le *Télémaque*, de Fénelon. Mais il réprouve, dans l'enseignement en général, les poésies froides qui ne disent rien au cœur et à l'âme. Il n'aime, ni « les pitoyables rapsodies du Père Ducerceau et de Mme Deshoulières », ni les épîtres de Boileau sur l'*Equivoque*, sur les bruits de Paris et sur

les mauvais dîners du restaurateur Mignot, ni surtout, du même auteur, les satires et les plaisanteries de sacristie. Et il se demande ce que peut être la poésie d'un peuple « qui ne donne, pour modèle du beau dans les vers, à sa jeunesse, que des poëmes burlesques et qui, au lieu de l'enthousiasme, enseigne la parodie à des cœurs et à des imaginations de quinze ans ». Ce qui le rebuta le plus dans son enfance — nous lui laissons exprimer son opinion avec toute son originalité et son indépendance, bien qu'elle ait dû s'atténuer un peu dans la suite — c'étaient les fables de La Fontaine qu'on lui faisait apprendre de mémoire, selon la coutume; fables aux vers « boîteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille, ni sur la page... ». « Ces histoires d'animaux, ajoute-t-il, qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel, ce n'est pas du lait pour

les lèvres et pour les cœurs de cet âge. Ce livre me répugnait ; je ne sais pas pourquoi. Je l'ai su depuis : c'est qu'il n'est pas bon. Comment le livre serait-il bon ? l'homme ne l'était pas. On dirait qu'on lui a donné par dérision le nom du *bon La Fontaine*. La Fontaine était un philosophe de beaucoup d'esprit, mais un philosophe cynique. Que penser d'une nation qui commence l'éducation de ses enfants par les leçons d'un cynique ? Cet homme qui ne connaissait pas son fils, qui vivait sans famille, qui écrivait des contes orduriers en cheveux blancs pour provoquer les sens de la jeunesse, qui mendiait, dans des dédicaces adulatrices, l'aumône des riches financiers du temps pour payer ses faiblesses; cet homme dont Racine, Corneille, Boileau, Fénelon, Bossuet, les poètes, les écrivains ses contemporains, ne parlent pas ou ne parlent qu'avec une espèce de pitié comme d'un vieux enfant, n'était ni un sage, ni un homme naïf. Il avait la philosophie du sans-souci et la naïveté de l'égoïsme. Douze vers sonores, sublimes, religieux d'Athalie, m'effaçaient de l'oreille toutes les cigales, tous les corbeaux et tous les renards de cette ménagerie puérile.

J'étais né sérieux et tendre, il me fallait dès lors une langue selon mon âme. Jamais je n'ai pu, depuis, revenir de mon antipathie contre les fables...

« Les beaux versets des psaumes de David, que notre mère nous récitait le dimanche en nous les traduisant pour nous remplir l'imagination de piété, me paraissaient aussi une langue bien supérieure à ces misérables puérilités de La Fontaine et je comprenais que c'était ainsi qu'on devait parler à Dieu. »

Lamartine montra tout enfant sa prédilection pour les vers. Quand son père lui avait fait, le soir, quelque lecture poétique, il se disait en lui-même : « Voilà une langue que je voudrais bien savoir, que je voudrais bien parler quand je serai grand ».

Et quand neuf heures sonnaient « à la grosse horloge de noyer de la cuisine » et qu'il avait fait sa prière et embrassé son père et sa mère, il repassait, en s'endormant, ces vers « comme un homme, qui vient d'être ballotté par les vagues, sent encore, après être descendu à terre, le roulis de la mer et croit que son lit nage sur les flots. » Il cherchait toujours, de préférence, des ouvrages qui contenaient des

vers, parmi les volumes oubliés sur la table de son père ou sur le piano de sa mère, au salon. Mais son esprit indépendant et son imagination ne se pliaient, qu'avec une certaine gène, aux dures exigences des exercices classiques. Il en fait l'aveu dans ses *Souvenirs et Portraits* et dans la préface des *Méditations :*

« Bientôt les premières études de langues commencées sans maitres dans la maison paternelle, puis les leçons plus sérieuses et plus disciplinées des maitres dans les écoles, m'apprirent qu'il existait un monde de paroles, de langues diverses : les unes qu'on appelait mortes et qu'on ressuscitait si laborieusement pour y chercher comme une moëlle éternelle, dans des os desséchés par le temps ; les autres qu'on appelait vivantes et que j'entendais vivre en effet autour de moi...

« Les enfants voudraient qu'il n'y eût pas d'autre langue que celle qu'ils balbutient, entre-coupée de baisers, sur le sein de leurs nourrices ou sur les genoux de leurs mères... »

« La peine qu'un malheureux enfant se donne à apprendre une langue morte et à chercher, dans un dictionnaire, le sens français du mot qu'il lit, en latin ou en grec, dans

Homère, dans Pindare ou dans Horace, lui enlève toute la volupté de cœur ou d'esprit que lui ferait la poésie même, s'il la lisait couramment en âge de raison. Il cherche au lieu de jouir. Il maudit le mot sans avoir le loisir de penser au sens. C'est le pionnier qui pioche la cendre ou la lave dans les fouilles de Pompéï ou d'Herculanum pour arracher du sol, à la sueur de son front, tantôt un bras, tantôt un pied, tantôt une boucle de cheveux de la statue qu'il déterre... »

Les ardents désirs de Lamartine, son enthousiasme de poète et d'artiste, sa passion du beau et du vrai, causent son antipathie pour le travail d'interprétation que l'on impose à l'élève. Il voudrait pouvoir découvrir les pensées et les images cachées sous un texte ardu, aussi aisément qu'on contemple « les divinités de l'art du Vatican ou du palais Pitti à Florence ». Mais bientôt il n'éprouve plus la même peine à traduire, de leur langue dans la nôtre, les chefs-d'œuvre des auteurs anciens. Ces exercices si propres à donner de la précision à la pensée, de la concision à la phrase, il les goûte, il les savoure et s'aperçoit qu'ils lui procurent de nobles jouissances.

« Cependant, malgré la dureté de l'apprentissage, je commençais à trouver, de temps en temps, un plaisir sévère à ces récits pathétiques, à ces belles pensées qu'on nous faisait exhumer, mot à mot, de ces langues mortes ; un souffle harmonieux et frais en sortait, de temps en temps, comme celui qui sort d'un caveau souterrain muré depuis longtemps et dont on enfonce la porte. Une image champêtre ou un sentiment pastoral de Virgile, une strophe gracieuse d'Horace ou d'Anacréon, un discours de Thucydide, une mâle réflexion de Tacite, une période intarissable et sonore de Cicéron, me ravissaient, malgré moi, vers d'autres temps, d'autres lieux, d'autres langues et me donnaient une jouissance un peu âpre, mais enfin une jouissance précoce de ce qui devait enchanter plus tard ma vie. C'était, je m'en souviens, comme une consonnance, encore lointaine et confuse, entre mon âme et ces âmes qui me parlaient ainsi à travers les siècles.

« De ce jour la littérature, jusque là maudite, me parut un plaisir un peu chèrement acheté, mais qui valait mille fois la peine qu'on nous imposait pour l'acquérir... »

« A l'époque où j'entrais dans la vie, Bonaparte était déjà consul. Ma famille m'interdisait de le servir; mes traditions paternelles m'auraient porté à la carrière des armes; il n'y fallait pas penser.

« On se borna à me faire poursuivre ces études classiques, sans but déterminé, qui sont le premier aliment de nos intelligences et l'exercice de nos jeunes facultés. Le mécanisme des langues n'eut ni attrait, ni difficulté pour moi jusqu'aux classes véritablement lettrées où l'on traduit et où l'on compose. Là ce n'est plus la mémoire seulement, c'est l'intelligence, l'imagination et le goût qui entrent en jeu. Je commençais à trouver du charme dans ces leçons parce que j'y trouvais l'exercice de ma propre imagination et de mon propre discernement. La poésie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, de J.-B. Rousseau, entrait à petite dose choisie et épurée dans ces études. Cette langue antique, toute composée de syllabes sonores et d'images rayonnantes, m'étonnait et me ravissait : il me semblait n'avoir entendu jusque là que des mots; mais ici c'était de la musique dans l'oreille, de la peinture dans les yeux,

de l'enivrement dans tous les sens. J'étais comme un musicien inné à qui l'on ferait entendre pour la première fois un instrument à vent ou à cordes où ses mélodies intérieures prennent tout à coup une voix réelle. J'étais comme un peintre encore sans palette devant qui on découvrirait lentement la *Transfiguration*, de Raphaël.

« C'était surtout la partie descriptive et pastorale de ces poésies et de ces images qui m'enivrait ; c'est tout simple : j'étais né dans les champs ; mes premiers spectacles avaient été les ombres des bois, les lits des ruisseaux, les grincements de la charrue faisant fumer les gras sillons au lever du soleil dans le brouillard d'automne, les génisses dans l'herbe, les chevreaux sur les rochers, les bergers et les bergères accroupis sur les gazons au pied des blocs de grès, à l'entrée des cavernes, autour des feux de broussailles dont la fumée bleue léchait la colline et se fondait dans le firmament. Je devais retrouver, avec délices, dans les descriptions de Théocrite, de Virgile, de Gessner, les images connues et embellies par l'imagination de ces poètes.

« Et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de vous faire observer, en passant, que l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, l'homme fait, prendraient bien plus de goût à la littérature et à la poésie, si les maîtres qui la leur enseignent proportionnaient davantage leurs leçons et leurs exemples aux différents âges de leurs disciples ; ainsi, aux enfants de dix ou douze ans chez lesquels les passions ne sont pas encore nées, des descriptions champêtres, des images pastorales, des scènes à peine animées de la nature rurale, que les enfants de cet âge sont admirablement aptes à sentir et à retenir; aux adolescents, des poésies pieuses ou sacrées qui transportent leur âme dans la contemplation rêveuse de la Divinité, et qui ajournent leurs passions précoces en occupant leur intelligence à l'innocente et religieuse passion de l'Infini ; aux jeunes gens, les scènes dramatiques, héroïques, épiques, tragiques, des nobles passions de la guerre, de la patrie, de la vertu, qui bouillonnent déjà dans leur cœur ; aux hommes faits, l'éloquence, qui fait déjà partie de l'action, l'histoire, la philosophie, la littérature froide qui pense, qui raisonne, qui juge ; la satire, jamais ! littérature de haine et de

combat, qu'il faut plaindre l'homme d'avoir inventée.

« Un enseignement littéraire, ainsi gradué sur l'âge, sur le goût, sur les forces, sur la température des années de votre vie auxquelles elle s'adapte rationnellement, donnerait à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge mûr, un attrait bien plus naturel et bien plus universel pour les belles choses de l'esprit, en harmonie avec l'âge et le sexe des disciples... »

C'est vers 1856 que Lamartine écrivait ces lignes où il expose ses vues sur l'éducation littéraire et la grande œuvre de l'enseignement. La plupart des notes que nous citons, proviennent de cette même époque, l'époque de sa laborieuse retraite. Ses travaux littéraires et ses retours vers le passé portaient naturellement son esprit vers ses années de collège et ses chères études classiques.

« Les années austères de ces études, continue-t-il, s'écoulèrent ainsi. Les premiers essais de composition littéraire, qu'on nous faisait écrire en grec, en latin, en français, ajoutèrent bientôt à ce plaisir passif le plaisir actif de produire nous-mêmes, à l'applaudissement

de nos maîtres et de nos émules, des pensées, des sentiments, des images, réminiscences plus ou moins heureuses des compositions antiques qu'on nous avait appris à admirer. Je me souviens encore du premier de ces essais descriptifs, qui me valut à mon tour l'approbation du professeur et l'enthousiasme de l'école. »

VII

Première composition littéraire

On nous avait donné, pour texte libre et vague, une description du printemps à la campagne. Le plus grand nombre de mes condisciples étaient nés et avaient été élevés dans les villes ; ils ne connaissaient le printemps que par les livres. Leur composition, un peu banale, était pleine des images des *Bucoliques :* des ruisseaux, des troupeaux, des oiseaux, des bergers assis sous des hêtres et jouant des airs champêtres sur leurs chalumeaux ; des prairies émaillées de fleurs sur lesquelles voltigeaient des nuées d'abeilles et de papillons. Tous ces printemps étaient italiens ou grecs ; ils se ressemblaient les uns les autres, comme le même visage répété par vingt miroirs différents.

« J'avais été élevé à la campagne, dans

l'âpre contrée que je viens de décrire; je n'avais vu, autour de la maison rustique et nue de mon père, ni les orangers à pommes d'or semant leurs fleurs odorantes sous mes pas, ni les clairs ruisseaux sortant à gros bouillons de l'ombre des forêts de hêtres pour aller épandre leur écume laiteuse sur les pentes fleuries des vallons, ni les gras troupeaux de génisses lombardes enfonçant jusqu'aux jarrets leurs flancs d'or ou d'albâtre dans l'épaisseur des herbes, ni les abeilles de l'Hymette bourdonnant parmi les cytises jaunes et les lauriers-roses.

« A moins d'emprunter toutes mes images à mes livres, ce qui me répugnait comme un larcin et comme un mensonge, il me fallait donc décrire d'après nature l'aride et pauvre printemps de mon pays. Je ne trouvais dans cette indigente nature aucune des couleurs poétiques que la nudité de la terre et l'éraillement de mes rochers décrépits me refusaient.

« Je résolus de me passer de la nature imaginaire et de peindre le printemps dans les impressions, dans le cœur et dans les travaux des villageois, tel que je l'avais vu pendant mes heureuses années d'enfance au

hameau où j'avais grandi. Je pensais bien que ma composition serait la plus sèche et que le maître et les condisciples auraient pitié de la pauvreté de mon pinceau. Cependant, je pris la plume avec mes rivaux et j'écrivis en toute humilité, mais avec tout l'effort de style dont j'étais capable, ma première composition. Au lieu de la fiction toujours froide, la mémoire des lieux aimés, toujours chaude, fut ma muse, comme nous disions alors; elle m'inspira...

« J'ai retrouvé, il y a peu de temps, cette composition d'enfant, écrite d'une écriture ronde et peu coulante, dans un des tiroirs du secrétaire de noyer de ma mère : mes maîtres la lui avaient adressée pour la faire jouir des progrès de son enfant. Je pourrais la copier ici tout entière; je me contente de l'abréger sans y rien changer. J'avoue que, si j'avais à l'écrire aujourd'hui, je la ferais peut-être plus magistralement, mais je ne la ferais peut-être pas avec plus de sentiment du vrai sous la plume.

« Voici mon chef-d'œuvre :

« Le coq chante sur le fumier du chemin,
« au milieu de ses poules qui grattent de

« leurs pattes la paille, pour y trouver le grain « que le fléau a oublié dans l'épi, quand on l'a « battu dans la grange. Le village s'éveille à « son chant joyeux. On voit les femmes et les « jeunes filles sortir, à demi-vêtues, des portes « des chaumières, et peigner leurs longs che- « veux avec les peignes aux dents de buis qui « les lisse comme des écheveaux de soie. « Elles se penchent sur la margelle du puits, « pour s'y laver les yeux et les joues dans le « sceau de cuivre que la corde enroulée autour « de la poulie criarde élève du fond du rocher « jusqu'à leurs mains.

« Le vent attiédi de mai souffle, semblable à « l'haleine d'un enfant qui se réveille ; il sèche, « sur leurs visages et sur leurs cous, les mè- « ches humides de leurs cheveux. On les voit « ensuite se répandre dans leurs petits jardins « bordés de sureaux, dont la fleur ressemble « à la neige qui n'a pas encore été touchée du « soleil ; elles y cueillent des giroflées qu'elles « attachent par une épingle à leurs manches, « pour les respirer tout le jour en travaillant.

« Les hirondelles qui sont revenues, depuis « peu de jours des pays inconnus, où elles ont « un second nid pour leurs hivers, n'ont pas

« encore pris leur vol ; elles sont rangées les « unes à côté des autres sur les conduits de « fer blanc qui bordent le toit, afin d'y saluer « de plus haut le soleil qui va paraître, ou d'y « tremper leur bec dans l'eau que la dernière « pluie y a laissée : on dirait une corniche « animée qui fait le tour du toit. Elles ne font « entendre qu'un imperceptible gazouillement, « semblable aux paroles qu'on balbutie en « rêve, comme si ces charmants oiseaux, qui « aiment tant la demeure de l'homme, avaient « peur de réveiller les enfants encore endor- « mis dans la chambre haute.

« Enfin le soleil écarte là-bas, du côté du « Mont-Blanc, d'épais rideaux de brouillards « ou de nuages ; l'astre s'en dégage peu à peu « comme un navire en feu qui bondit sur les « vagues en les colorant de son incendie. Ses « premières lueurs, qui le devancent, teignent « les hautes collines d'une traînée de lumière « rose ; cette lueur ressemble aux reflets que « la gueule du four, où pétillent le buis et le « sarment enflammés, jette sur les visages « des femmes qui font le pain. Elle ne brille « pas glaciale comme pendant l'hiver sur le « givre des prés ; elle chauffe la terre et elle

« essuie la rosée qui fume en s'élevant des « brins d'herbe et du calice des fleurs dans les « jardins. Le caillou que le rayon a touché est « déjà tiède à la main ; le vent lui-même sem- « ble avoir traversé l'haleine de l'aurore du « printemps ; il souffle sur les collines, comme « notre mère, quand nous étions petits et que « nous rentrions tout transis de froid, soufflait « sur nos doigts pour les dégourdir.

« Le soleil monte de plus en plus ; il atteint « déjà la cime du clocher, dont il fait briller la « plus haute pierre comme un charbon : la « cloche, ébranlée par la corde à laquelle se « suspendent les petits enfants au signal du « sonneur, répond à ce premier rayon de soleil « par un tintement de joie qui fait tressaillir « et envoler les colombes et les moineaux de « tous les toits.

« Les femmes qui tirent l'eau du puits, ou « qui la rapportent à la maison dans un seau « de bois sur leurs têtes, s'arrêtent à ce son « de la cloche ; elles courbent leurs fronts en « soutenant le vase de leurs deux mains « levées, de peur que leur mouvement ne fasse « perdre l'équilibre à l'eau ; elles adressent « une courte prière au Dieu qui fait lever un

« jour de printemps. Les murmures, les bruits,
« les voix du chemin, cessent un moment, et,
« à travers ce grand silence, on entend la
« nature muette palpiter de reconnaissance et
« de piété devant son Créateur.

« Mais déjà les chèvres et les moutons,
« impatients qu'on leur ouvre les noires éta-
« bles, où on les renferme pendant la neige,
« bêlent de plus en plus haut pour qu'on les
« ramène à leur montagne accoutumée. La
« mère de famille descend précipitamment
« l'escalier raboteux de la chaumière ; on
« entend résonner ses sabots de hêtre ou de
« noyer sur les marches. Elle lève le loquet
« de bois de l'étable ; elle compte ses agneaux
« et ses cabris à mesure qu'ils s'embarrassent
« entre ses jambes pour sortir les premiers
« de leur prison ; elle les donne à conduire
« aux enfants.

« Les petits bergers, armés d'une branche
« de houx où pendent encore les feuilles ,
« prennent, avec leurs chèvres, le sentier de
« rocher qui mène aux montagnes ; ils s'amu-
« sent, en montant, à cueillir les rameaux du
« buis, que le printemps rend odorant comme
« la vigne, et à cueillir au buisson les fruits

« verts de cet arbrisseau, qui ressemblent à « de petites marmites à trois pieds, amusement « et étonnement de leur enfance. Bientôt on « les perd de vue derrière les rochers, et ils « ne reviendront que le soir, quand les chèvres « et les brebis traîneront sur les pierres leurs « mamelles gonflées de lait.

« Pendant que les troupeaux montent ainsi « vers les cimes, on voit briller dans les chau- « mières, à travers les portes ouvertes, la « flamme de fagots allumés par les femmes « pour *tremper la soupe* du matin à leurs « maris, avant d'aller ensemble à la vigne. « Après la soupe mangée sur la table luisante « de noyer, entourée de bancs de même bois, « on voit les vieilles femmes sortir toutes « courbées par l'âge et le travail. Elles se « rassemblent et s'asseyent sur les troncs « d'arbres couchés le long des chemins, ados- « sés au mur échauffé par le soleil levant; « elles y filent leurs longues quenouilles « chargées de la laine blanche des agneaux. « Ces quenouilles sont entourées d'une tresse « rouge qui serpente autour de la laine. Elles « gardent les petits enfants en causant entre « elles des printemps d'autrefois.

« Le jeune homme et la jeune femme sortent « les derniers de la maison, en glissant la clef « par la chatière sous la porte. L'homme tient « à la main ses lourds outils de travail : le « pic, la pioche; sa hache brille sur ses épaules. « La femme porte un long berceau de bois « blanc dans lequel dort son nourrisson en « équilibre sur sa tête ; elle le soutient d'une « main et elle conduit de l'autre main un « enfant qui commence à marcher et qui « trébuche sur les pierres.

« On les suit de l'œil dans les vignes des « coteaux voisins. Ils déposent le berceau de « l'enfant endormi dans une charrière (petit « sentier creux entre deux champs de vigne), « à l'ombre des feuilles larges, étagées de « nœud en nœud, sur les sarments nouveaux « de l'année. L'homme rejette sa veste ; la « jeune femme ne garde que sa chemise de « toile épaisse et forte comme le cuir ; ils « prennent la pioche dans leurs mains hâlées, « et on entend résonner partout sur les colli- « nes, les coups de la pioche de fer luisant, sur « les cailloux qui l'ébréchent. La chemise de « la femme (haletante de peine) se colle sur sa « poitrine et sur ses épaules, comme si elle

« sortait d'un bain dans la rivière. Au moindre « cri de son nourrisson qui s'éveille, elle « court s'accroupir auprès du berceau, entr'ou- « vre sa chemise et donne son lait à l'enfant « après avoir donné sa sueur à la vigne.

« Quand le soleil est au milieu du ciel, elle « déplie un linge blanc qui préserve le pain et « le fromage du sable que le vent y jette ; elle « étend sur la tranche de pain noir le blanc « laitage à moitié durci, entouré de la feuille « de vigne et semé des grains luisants du sel « gris. Ils mangent, essoufflés, l'un à côté de « l'autre, comme deux voyageurs lassés d'une « longue marche, au bord du fossé de la route, « échangeant à peine quelques rares paroles « sur les promesses que le printemps fait à la « vendange.

« Au pied d'un cep qui l'a distillée l'automne « précédent, une bouteille rafraichie par l'om- « bre leur verse goutte à goutte la force et la « joie. Ils s'endorment après sur la terre qui « fume de chaleur, la tête appuyée sur leurs « bras recourbés, et ils repuisent leur vigueur « dans les rayons brûlants de ce soleil qui « sèche leur jeune sueur.

« Le soir, on les entend redescendre, en

« chantant, de tous les sentiers des collines;
« et les petits bergers qui redescendent, avec
« leur troupeau, de la montagne, ramènent à
« la jeune femme, pour le repas du soir, sa
« chèvre favorite, les cornes enroulées de
« guirlandes de buis. »

.....

.....

Après avoir donné cette narration, premier indice sérieux de ses aptitudes littéraires, Lamartine ajoute :

« La composition déjà trop longuement citée se terminait par un hymne au printemps qui gonfle les bourgeons de la vigne, qui promet la grappe, qui distille lentement dans les veines du pampre le vin que l'automne répandra en pourpre sous l'arbre du pressoir, cette liqueur qui réjouit le cœur de l'homme jeune et qui fait chanter le vieillard lui-même, en ranimant dans sa mémoire ses printemps passés.

« Mais je n'en copie pas davantage ; ces balbutiements d'enfant n'ont de charme que pour les mères.

« Quoi qu'il en soit, cette première composition littéraire échappée à une imagination de

douze ans parut aux maîtres et aux élèves supérieure au moins, par sa naïveté, aux redites classiques de mes condisciples : on y reconnaissait l'accent, on y entendait le cri du coteau natal sous le soleil aimé du pauvre villageois à midi.

« Ma description enfantine eut le prix, non de style mais de candeur et de sincérité descriptives. Deux maîtres tendres et vénérés dont les vicissitudes de la vie et de la fugitive opinion *(aura)* n'ont point refroidi en moi la mémoire, le Père Béquet ét le Père Varlet, professeurs des classes littéraires chez les Jésuites, me témoignèrent depuis ce jour une prédilection presque paternelle que je serais ingrat d'oublier. On peut changer d'esprit, on ne doit pas changer de cœur. Ces professeurs aimés me cultivèrent avec une grande sollicitude, comme un enfant qui promettait au moins un amour instinctif pour les lettres : ils étaient idolâtres du beau dans le style. Moi-même (je dois l'avouer ici avec toute humilité aujourd'hui), je fus si étonné, si satisfait du tableau que j'avais fait de mon hameau natal, sur mes pauvres collines calcinées, que j'en conçus je ne sais quelle estime précoce et trop

sérieuse pour moi-même. Je lus et relus vingt fois ma première composition ; je l'envoyais à ma mère par l'ordre de mes maîtres ; on la lut à la fin de l'année, à la cérémonie publique de la distribution des prix au collège des Jésuites, devant les mères et les enfants qui l'applaudirent. Elle ne sortit jamais entièrement de ma mémoire ; et je n'ouvris jamais dans un autre âge le tiroir du secrétaire de ma mère sans la relire tout entière avec une certaine satisfaction de ma précocité. Je puis même dire que, de mes trop nombreux ouvrages, c'est peut-être cet enfantillage qui m'a donné le plus de conscience anticipée de mes forces. Je sentis ce que sent un élève en peinture qui jette l'écume de la palette de son maître contre la muraille de l'atelier, et qui se trouve à son insu avoir fait de ces taches quelque chose qui ressemble à un tableau. Il se croit peintre et il s'admire lui-même, au lieu d'admirer le hasard qui a tout fait. » *(Souvenirs et Portraits).*

Quant à nous, qui nous sommes donné pour but de suivre ici la pensée de Lamartine dans ses premiers élans et de faire connaître les produits de sa vie intellectuelle au collège de

Belley, nous ne pouvions ne pas transcrire cette première composition littéraire. Elle dénote une science d'observation bien rare, mais qui s'explique chez un enfant habitué de bonne heure, par sa mère et son éducation elle-même, à réfléchir et à penser. Elle montre en outre chez le débutant de collège un amour du naturel dans le style, une saveur d'honnête et bon réalisme qui présagent le chantre inspiré de la nature.

Les bons Pères qui professaient alors à Belley se montrèrent, en l'applaudissant, supérieurs à leur époque, car la littérature en était encore généralement aux fades périphrases, aux images incolores des écrivains de la dernière période du XVIIIe siècle. La réaction contre le style impersonnel et maniéré de certains auteurs n'avait pas encore ramené le monde littéraire au langage simple et vrai du grand siècle, à ses immortels modèles.

Le mérite des Jésuites est d'avoir apprécié l'essai de Lamartine à sa juste valeur.

VIII

Premiers essais poétiques

Tout ce qu'il y a de grand dans la poésie, la peinture, la sculpture, la musique, descend du ciel et y remonte. « Il y a un Dieu! dit Lamartine, dans une de ses pages les plus tendres et les plus sentimentales, il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte. »

Cultiver dans l'enfant les inclinations religieuses de son âme, les nobles facultés qu'il découvre en lui, lui montrer les magnifiques tableaux que présente la nature, et, de la contemplation du monde moral et matériel, l'élever jusqu'à Dieu, c'est faire de cet enfant un poète. La religion, qui relie l'homme au Maître suprême, est un échange entre le premier et le second : d'un côté la prière; de l'au-

tre la grâce vivifiante. C'est le cri de l'exilé vers la patrie absente, l'appel du fils à son père; c'est le chant joyeux ou plaintif de notre âme qui, tantôt jouit par avance de l'immortalité bienheureuse et tantôt retombe impuissante sur la terre. De ce concert, moitié humain et moitié divin, la poésie est l'instrument le plus parfait.

Lamartine, si pieusement élevé par la plus pieuse des mères, connut bientôt les élans de l'enthousiasme suivis des sombres retours sur lui-même. Tout en agrandissant par l'étude la sphère d'activité de sa raison, il rêvait, il éprouvait cette douloureuse mélancolie qui naît de nos aspirations non satisfaites et apporte à la jeunesse son premier désenchantement. Mais de ces prostrations momentanées, de ces souffrances intimes de son âme résultait pour sa nature ardente une force d'ascension plus grande et un désir plus vif d'atteindre l'idéal inconnu.

Sous les chaudes effluves de la foi chrétienne ou mues par l'admiration que lui causait l'aspect de Belley et de ses alentours, les pensées du jeune poète prenaient peu à peu leur essor, se coloraient aux reflets du ciel et s'éclairaient

de mille rayons. Un langage intérieur, un rhythme mystérieux vibrait déjà en lui et, débordant de son âme, cherchait à se traduire au dehors en phrases mesurées et poétiques.

Le collège de Belley se prêtait merveilleusement à la formation d'un poète, ainsi qu'à ses premiers essais. S'il y avait encore des murs entre la nature et lui « au moins il y avait au-delà de ces murs l'horizon champêtre et pittoresque. » Son lit, dans le dortoir élevé, était, comme nous l'avons vu, « à l'angle de la vaste salle, auprès d'une fenêtre ouvrant sur le coteau et sur les prairies en pente à demi-voilées de saules et de frênes. »

« Au printemps, raconte-t-il, les senteurs des fleurs de pêchers, de vignes, d'amandiers, y montaient pour m'enivrer des suaves réminiscences de mon pays. J'y entendais le rossignol darder dans la nuit taciturne ces notes tantôt éclatantes, tantôt plaintives, qui semblent avoir, dans une seule voix, toutes les consonnances de la joie et de la tristesse de la nature. Ces notes plongent si avant dans le cœur, que l'oiseau-poète de l'amour est aussi l'oiseau-poète de l'infini. Comment un si petit cœur peut-il contenir, exprimer,

remuer de telles ondes de sensations dans l'air, qu'il remplit de ses gémissements ou de ses hymnes ?

« Les vents sonores, qui sortent des forêts et qui semblent conserver les bruissements de leurs feuilles, tintaient par bouffées contre les vitres et me faisaient frissonner de délices et de souvenirs dans ma couche. Quand la lune se répandait comme une silencieuse inondation de la lumière du ciel sur les prairies, je me soulevais sur le coude pour m'égarer en idée d'arbre en arbre et de ruisseau en ruisseau dans ces vallées ; des flots de pensées ou plutôt d'ombres de pensées, montaient de ces horizons à mon âme. Je ne pouvais plus m'endormir : je plaignais ceux qui dormaient à côté de moi, et j'écoutais avec une secrète pitié la respiration régulière de toutes ces poitrines assoupies, qui répondaient du dedans aux mélodies des oiseaux, des moissons, des feuillages, des cascades du dehors. Il y avait alors en moi des océans de choses vagues dont je ne savais ni la nature, ni le nom et qui étaient déjà poésie.

« J'ai conservé par hasard et j'ai retrouvé récemment, au fond d'une vieille malle pleine de papiers à demi-rongés par les rats, dans le

grenier de mon père, quelques vers au rossignol de ces nuits d'été à Belley, que je ne me souvenais pas d'avoir composés ; mais l'écriture à peine formée, le papier jaune et raboteux du collège, attestent bien que ces vers furent un des premiers jeux de mon imagination. Je vous demande indulgence pour les rimes et pour les césures ; mais j'y trouve déjà le germe de la mélancolie, cet infini du cœur qui, ne pouvant pas s'assouvir, s'attriste.

Que dis-tu donc à la lune,
Pauvre oiseau qui ne dors pas ?
Cesse ta plainte importune ;
Silence, ou gémis plus bas.

Tu vois bien qu'elle n'écoute
Ni la cascade, ni toi,
Et qu'elle poursuit sa route
Sans te répondre ; mais moi,

De la fenêtre où je veille
Tout pensif, à tes accords,
Pendant qu'ici tout sommeille,
Mon âme s'enfuit dehors.

Ah ! si j'avais donc tes ailes,
O mon cher petit oiseau !
Je sais bien où tu m'appelles,
Mais regarde ces barreaux !...

Je crois que mes sœurs absentes
T'ont dit là-bas leur secret,
Et que les airs que tu chantes
Sont tristes de leur regret.

Ah ! dis moi de leurs nouvelles,
Gris messager de la nuit ;
Sous l'églantier rose ont-elles,
Au printemps, trouvé ton nid ?

Ont-elles penché leur tête
Et jeté leurs cris joyeux
En voyant, toute inquiète,
Ta femelle sur ses œufs ?...

Ont-elles épié l'heure
Où tes petits sont éclos,
Tout près de notre demeure,
Pour jouir de tes sanglots ?

Dis-moi si tu les vois toutes
Folâtrer, comme jadis,
Dans l'herbe où tu bois les gouttes
Qui tombent du paradis.

Dis-moi si le sycomore
Prend ses feuilles de printemps ;
Si ma mère y vient encore
Garder ses jolis enfants ;

Si sa voix qui les appelle,
A des accents aussi doux ;
Si la plus petite épelle
Le livre sur ses genoux ;

Si sa harpe dans la salle
Fait toujours, à l'unisson,
Tinter, comme une cigale,
Les vitres de la maison ;

Si la source où tu te penches,
Pour boire avant le matin
Dans le bassin des pervenches,
Jette un sanglot argentin ;

Si ma mère qui l'écoute,
En retenant mal ses pleurs,
De ses yeux mêle une goutte
A l'eau qui pleut sur ses fleurs ;

Et si ma sœur, la plus chère,
En regardant le ruisseau,
Voit l'image de son frère
Passer en rêve avec l'eau.

« Je ne lus ces vers qu'à mes deux amis, Aymon de Virieu et Louis de Vignet. Ils se récrièrent sur mon prétendu talent ; ils copièrent mon chef-d'œuvre pour le montrer à

leurs parents; mais nous nous gardâmes bien de le laisser voir à nos maîtres, car on nous interdisait, avec raison, de composer des vers français avant d'avoir des idées ou des sentiments à exprimer dans cette langue. L'amusement oiseux de la césure et de la rime nous aurait dégoûtés des études élémentaires et sérieuses auxquelles on appliquait nos mémoires et notre intelligence. Cependant l'encouragement de mes deux amis, plus âgés que moi, suffisait pour me confirmer dans le goût prématuré des vers... »

La poésie qu'on vient de lire indique combien cet enfant pieux savait aimer et se souvenir. Un souffle pur, comme la brise de nos montagnes, inspira ses premiers essais. Il pense à sa mère, à ses petites sœurs qu'il a laissées, là-bas, à Milly, dans la demeure paternelle auprès des arbres et des ruisseaux de la terre natale. Et s'adressant au rossignol qui, lui aussi, ne dort pas, il lui demande s'il vient des rives de la Saône et s'il a vu à Milly les êtres qui lui sont chers! Quel charme dans cette poésie enfantine! Quelle récompense pour la mère qui, non seulement lui avait donné la vie, mais encore tout son cœur, toute

sa foi. Malgré les courtes révoltes du caractère indépendant de son fils, elle pouvait, en lui voyant des sentiments aussi purs, aussi délicats, se réjouir de la réalisation de cette maxime : « Fils pieux, fils aimant ».

IX

Les Vacances de Lamartine : le château de Bienassis.

Comme nous l'apprend son journal, dans sa note du 14 septembre 1804, citée plus haut et écrite à Belley, Mme de Lamartine vint chercher son fils, après sa première année de collège, pour l'emmener en vacances. Il partit tout fier d'être sorti victorieux des premières épreuves de sa vie et tout rayonnant sous ses premiers lauriers.

« J'eus beaucoup d'éclat et une quantité de prix à la fin de l'année. Vignet les partagea avec moi. Ma mère était venue pour assister à la distribution et à la solennité. On joua une comédie de collège. Vignet et moi nous avions les principaux rôles; nous fûmes très applaudis. Je me souviens toujours du transport d'admiration que j'inspirai à un vieux militaire enthousiaste qui était venu couronner un de ses

neveux. « Ah ! s'écria-t-il, en m'entendant réciter un discours que j'avais composé pour mon rôle dans la pièce, en voilà un qui sera un fameux général ! » Toute la gloire humaine se résumait pour lui dans une baïonnette. On me ramena triomphant. La voiture ne pouvait contenir mes couronnes déjà fanées et mes volumes immortels. Milly me fit bientôt oublier toutes ces vanités : j'y retrouvai dans Claude Chanut mon ami, et dans Jeannette mon amour. » Claude Chanut était le très honnête vigneron du père de Lamartine, et Jeannette, sa fille, la petite amie d'enfance du futur poète.

« Bienassis fit écrire à ma mère, par la sienne, pour m'engager à venir passer quelques jours dans son petit château des environs de Crémieu. Virieu devait, de son côté, venir du Grand-Lemps partager cette fête. On me l'accorda : j'y allai. Le jour que j'arrivai à Bienassis, où mes deux amis m'avaient précédé, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Du plus loin que je fus aperçu du haut de la tourelle du château, j'entendis partir des coups de fusil, et je vis flotter des mouchoirs de poche. Je hâtai le pas et je fus bientôt dans les bras de mes camarades. Mme de Montlevon

me reçut en mère. On voyait que son fils (Guichard de Bienassis) était roi dans la maison... »

La bienveillance avec laquelle furent accueillis Lamartine et Aymon de Virieu, les mit complètement à l'aise. Ils connurent bientôt toutes les parties de la maison, le verger, les jardins, les fontaines et même les forêts giboyeuses.

Malheureusement Bienassis avait trouvé, dans le château de sa mère, une petite chambre attenante au grenier et dont son père, M. de Montlevon, avait fait une bibliothèque. Cette bibliothèque était fermée à clef par sa mère, mais la clef était suspendue à un clou d'or dans la chambre maternelle. Une jeune fille de quinze ans, qui servait de demoiselle de compagnie et de femme de chambre à Mme de Montlevon, glissait quelquefois à Bienassis la clef fatale. Il entrait alors furtivement dans la bibliothèque et emportait, en cachette, une provision de mauvais livres, très dangereux à son âge.

Bienassis ne tarda pas à conduire en silence ses deux amis dans le grenier réservé de son père. Ils entrèrent, avec la légèreté du jeune

âge, dans ce local où les attendait le fruit défendu.

« Nous nous jetâmes sur les rayons de cette bibliothèque avec ardeur et tremblement. Nous nous plongions... dans cet océan d'eau trouble, ne sachant ce qu'il fallait admirer ou réprouver davantage ; mais nous étonnant de ce que la tête avait osé penser, de ce que la plume avait osé écrire. Nous emportâmes chacun un volume de nos livres de prédilection dans notre poche, pour amuser ou pour enchanter nos loisirs dans nos chambres ou à l'ombre des bois. Nous étions entrés innocents, nous sortions coupables : un tour de clef nous avait livré l'arbre du bien et du mal ; les fruits divers étaient dans nos mains, à nous de choisir. Le goût du bien nous éclairait encore, mais nous aurions eu besoin que des yeux exercés eussent fait pour nous le triage de cette mosaïque dangereuse, dans laquelle la seule curiosité nous introduisait, sans autre guide que le plaisir. Nous éprouvions bien un remords de ce plaisir défendu, mais ce remords s'évanouissait devant une passion nouvelle ; et nous étions comme des baigneurs en été, qui, en se jetant aux flots de la mer, éprou-

vent au premier moment le frisson des ondes, puis, bientôt ne sentent plus que la volupté de l'immense élément. Tels nous sortîmes de la bibliothèque cachée de Bienassis, où la corruption nous fut révélée par les livres... »

Après la chasse, les lectures, vinrent les grandes excursions.

« Puisque nous sommes libres en Dauphiné, nous dîmes-nous, allons voir ses merveilles. — Nous allâmes à la grotte de la Balme, merveilleuse caverne, par laquelle on entre dans le sein ténébreux de la terre. Cela ressemblait à toutes les voûtes caverneuses décrites par les poètes et dont nous étions à la fois curieux et saturés au collège. Des lacs sombres où l'eau des voûtes se distille en gouttes sonores ; des barques pour les traverser; des stalactites gigantesques qui leur servent de ciel ; des passages fangeux par où l'on se glisse sous les voûtes pour pénétrer plus avant aux lueurs des torches ; puis d'autres lacs et d'innombrables stalactites, jusqu'à ce que la monotonie du spectacle vous lasse et que les ténèbres vous fassent désirer de revoir le jour : voilà tout ce que nous en eûmes. Cela m'a suffi pour me dégoûter à jamais des

grottes et préférer le jour de Dieu au demi-jour des grenouilles. Nous conçumes néanmoins, en revenant, le projet de visiter la Grande-Chartreuse, la vallée du Graisivaudan et Grenoble. Mme de Montlevon ne nous refusa pas son cheval et sa voiture.

« Le lendemain, conduits par son domestique, nous partimes la nuit, en chantant joyeusement les cinq ou six airs de romances héroïques ou mélancoliques que nos familles nous avaient appris et que les échos des collines du Dauphiné répétaient. L'enthousiasme de la jeunesse nous faisait délirer. On eût dit une carriole d'insensés, ivres des premières ivresses de la liberté. Partout où nous nous arrêtions dans les auberges de village, nous répandions l'étonnement et la joie communicative. Nous visitâmes ainsi Voreppe, Voiron et nous entrâmes enfin dans Grenoble d'enchantement en enchantement. Notre ami Bienassis y avait un cousin célèbre, M. Comte, qui nous reçut à merveille... »

Après un séjour prolongé au château de Bienassis jusqu'à la fin des vacances, « nous revinmes par le Grand-Lemps, habitation infiniment plus austère de Mme de Virieu et de

sa fille. C'était un couvent dans une maison de proscrits. Nous en respectâmes le silence. Nous en partagions les prières. C'était la maison des premiers chrétiens. Mlle Stéphanie de Virieu rappelait, par ses talents et sa grâce, ces belles vierges qui enchantaient et sanctifiaient les demeures des martyrs dans le temps des persécutions de Rome, fleur sur un tombeau, dont le parfum embaumait les souvenirs de sa sainte mère. Cette vie ascétique nous faisait rougir des mauvais livres du grenier de Bienassis.

« Ainsi les aspects contraires du monde nous apparaissaient dès le début de la vie. Ici, les vertiges du siècle philosophique et libertin dans le grenier de Mme de Montlevon ; là, les larmes, la piété, le deuil dans le salon du Grand-Lemps. Nous rapportions ces deux impressions au retour... »

A partir de ce moment le château de Bienassis devint leur quartier général, à Virieu, à Vignet et à Lamartine. Pendant les trois années qui suivirent, ils y passèrent une partie de leurs congés et de leurs vacances.

Les vacances de 1804 passées au château de Bienassis furent le premier écueil affronté par

l'âme pure de Lamartine. Il allait entrer dans sa quinzième année. C'est pour l'enfance une heure louche et pleine de périls. Mais Lamartine était, plus que beaucoup d'autres, armé contre les séductions corruptrices et il n'en fut pas profondément atteint.

X

La deuxième année (1804-1805) : Aymon de Virieu, Louis de Vignet et Guichard de Bienassis.

Suivons Lamartine dans le récit de son départ de Bienassis après les vacances de 1804 :

« Je rentrai troublé, mais non perverti, à Milly. La piété de ma famille ne tarda pas à me ramener au repentir. Les Pères de la Foi me firent oublier la bibliothèque du Dauphiné. Les premiers jours de novembre me retrouvèrent à Belley. Cette année 1804-1805 fut une année sainte. Mon imagination, touchée des exemples de ma mère et de la sainteté de vie de mes professeurs, se tourna tout entière vers le bien. J'en eus les délices et même le fanatisme..... Jamais je ne pourrai oublier les jours d'étude, les heures de prière, les nuits de méditation, les délices d'extase que je

goûtai dans l'accomplissement de tous mes devoirs en vue de Dieu. Qui pourrait dire les enthousiasmes dont j'étais saisi en hiver au milieu des neiges, sur la glace des marais sillonnés par mes patins, volant embrassé par l'air comme par les ailes des esprits invisibles ; ou bien au printemps, assis sous les charmilles, dans la tiédeur calme d'un air immobile, lançant au ciel en silence les ardeurs pieuses de mon âme heureuse de la paix de ma conscience ; au bruit de la charrue montant sur la colline prochaine ; au pétillement de la gerbe tombant sous la faucille et que la main des enfants ramasse sur le sol brûlant. Non, rien n'égalera ces délices... »

L'amour de Dieu, l'amour de l'étude, l'amour du devoir et la paix de la conscience, la succession régulière des jeux et promenades aux heures de travail, la contemplation pieuse de la nature, jointe à l'adoration du Créateur, une intuition précoce de l'idéal et des grandes choses de l'âme : voilà ce qui faisait le bonheur de Lamartine. Parmi les jeux, il n'oublie pas de mentionner les patinages qui, de tous temps, ont été en honneur au collège de Belley, les délicieux congés de patins si attendus, si acclamés par tous.

De tout ce qu'il éprouva dans ce milieu, où les exercices de l'âme et du corps étaient ménagés avec une intelligence supérieure des besoins de l'enfant, il a gardé un tel souvenir que, plus de cinquante ans après, il écrivait que les anges seuls « ont de pareilles jouissances. »

« Mes rêves ressemblaient à ceux du ciel. J'étais sage, j'étais heureux. Excepté l'absence de ma famille, à laquelle je revenais toujours, je ne concevais rien de plus parfait... »

Mais si Lamartine manifestait de tels sentiments, ses amis Aymon de Virieu et Louis de Vignet étaient alors plutôt enclins au scepticisme, à l'incrédulité. Le contact de Lamartine, pour lequel ils avaient une vive affection, avait pour effet, étant donnée cette tendance, de redresser en eux ce qui était mauvais et de les pousser au bien.

Aymon de Virieu (1788-1841) était le fils du marquis de Virieu, membre de l'Assemblée constituante, révolutionnaire dauphinois en 1789; puis contre-révolutionnaire en 1790; puis en 1793, commandant de la cavalerie royaliste au siège de Lyon où il disparut dans la retraite, sans qu'on pût découvrir son corps;

à coup sûr, homme de cœur, de talent et de courage. « Virieu avait deux sœurs, l'une mariée à M. de Quinsonas [1], femme aimable, mère de plusieurs fils, très riches, très connus dans Paris » et aussi dans notre région. « L'autre était Mlle Stéphanie de Virieu, personne infiniment remarquable par sa figure, son esprit, ses talents, qui ne voulut jamais se marier pour ne pas quitter sa mère. » Elle est l'auteur d'un portrait de Lamartine à 22 ans.

Aymon de Virieu habitait à cette époque, au milieu du Dauphiné, la terre du Grand-Lemps qu'avait habitée son père. Quand Lamartine vint au collège de Belley, Aymon était un enfant de quatorze à quinze ans, plus âgé que lui, dit-il, de deux ou trois années. Aymon était l'idole de sa mère et de ses sœurs.

« Ses traits n'étaient pas beaux, mais remarquables; son front inégal avait de ces bosses

[1] M. de Quinsonas, père de M. le marquis de Quinsonas de Meyrieu, près Morestel (Isère) et de M. le comte Emmanuel de Quinsonas, propriétaire à Chanay (Ain); le premier ancien commandant des mobiles de l'Isère, ancien député de l'Assemblée nationale (1871), décédé le 30 septembre 1891, à Paris; le second auteur du *Guide de Lyon à Seyssel* et divers autres écrits, père d'un brillant officier, aussi remarquable par la générosité de ses sentiments que par ses qualités militaires et dont la mort a laissé les plus vifs regrets.

où les matérialistes de nos jours trouvent les origines ou les symptômes du génie. Ses cheveux blonds, bouclés, frisés autour de son front, lui donnaient l'apparence d'un buste antique d'empereur romain dans sa fleur. Ses yeux animés d'un merveilleux éclat avaient une splendeur qu'on ne pouvait contempler sans être ébloui. C'était de l'esprit à plein jet, jaillissant d'une source intarissable. Son nez irrégulier ne répondait pas à ces formes du haut du visage ; les narines trop ouvertes lui donnaient un peu d'ironie. En revanche, la bouche fine et riante, merveilleusement enchâssée dans des lèvres minces, lui rendait ce que les yeux avaient promis, une distinction fabuleuse.

« Son caractère était, comme ses traits, mixte et très difficile à fixer. Il y avait de l'énigme en lui ; mais cela même sollicitait à le regarder davantage. On ne savait si sa figure tenait plus de Rabelais que de Socrate. Ce qui était de Rabelais, dans Virieu enfant, amusait et inquiétait ; ce qui était de Socrate attirait ; le tout ensemble séduisait. Il me produisit ce double effet, car le côté rabelaisien m'a toujours déplu et le côté socratique m'a toujours

charmé. Aussi ma sensation fut toujours double en le regardant, le sel et le sucre sur les lèvres; mais je ne pouvais toutefois m'en détacher.

« Quant à moi, il était évident que je lui faisais une impression toute différente... Il était gai, j'étais triste; turbulent, j'étais calme; railleur, j'étais sérieux; sceptique, j'étais pieux. Mais il avait un cœur très tendre sous son apparente rudesse, et un esprit supérieur qui aspirait pour ainsi dire de haut toute chose... Je contribuai beaucoup à modifier sa nature dans le bon sens et à le ramener, sur la fin de ses jours, du côté des choses divines, et plus peut-être qu'il n'était conforme à la raison pratique. Il mourut ainsi, et je l'en félicite. Son esprit merveilleux avait suffi pour le ramener au Dieu de son enfance. Mais, à cette époque, il flottait encore, et cela me déplaisait. Toute sa métaphysique se terminait en plaisanterie; moi, je ne riais plus dès qu'il s'agissait des choses sérieuses. Ma mère m'avait appris à ne jamais rire de moi-même qui me sentais un peu l'œuvre de la Providence. Mon visage devenait grave et mécontent, dès que Virieu tournait à la dérision et au doute. Ce mécon-

tentement de ma physionomie l'influençait ; il cherchait comment il pouvait avoir contristé un camarade qu'il aimait sincèrement, et il se corrigeait autant que la nature se corrige... »

Louis de Vignet (baron Amé-Louis de Vignet, né à Chambéry le 16 mai 1789, mort à Naples le 15 juillet 1837), était le neveu de Joseph et de Xavier de Maistre ; sa mère, Marie-Christine de Maistre, était leur sœur aînée. C'est lui qui plus tard introduisit Lamartine dans la famille des de Maistre, et, dans leur campagne de Bissy, près de Chambéry et du lac du Bourget, le présenta au comte (Joseph), à Xavier, au colonel, à l'évêque d'Aoste, quatre frères d'intelligence remarquable et vraiment supérieure. Louis de Vignet, que Lamartine considérait comme un homme de génie, mourut ambassadeur à Naples. Le frère de Louis de Vignet épousa Césarine de Lamartine, sœur du poète, celle qu'il déclare la plus belle de ses sœurs par sa beauté italienne, sa ressemblance avec la Fornarina.

« Louis de Vignet avait aussi quelques années de plus que moi. Nos caractères n'avaient aucune ressemblance, mais nos esprits

en avaient. C'est par l'esprit que nous sympathisâmes. Il était triste et renfermé en lui-même, j'étais ouvert et communicatif. Bien qu'il n'eût pas encore l'âge des grandes passions, il avait le silence qui les couve et la physionomie taciturne de l'homme déjà accablé sous la mélancolie qui souffre. Sa figure était celle de Werther, son front était pâle, ses cheveux noirs et cernant son visage comme ceux d'un italien ; ses sourcils repliés indiquaient une pensée active et malade; ses lèvres fermées, une idée attentive et craignant de se compromettre ; sa taille svelte et élancée, une nature méditative; sa tête baissée, une forte tension de l'esprit : on ne pouvait le voir sans garder son image. Il me fit comme à tout le monde une forte impression. Je le regardai d'abord avec le respect qu'un homme inférieur porte à un homme supérieur; je cherchais à le deviner, mais je ne lui parlais pas. Lui, au contraire, ne tarda pas à me rechercher. Sa conversation m'intéressa dès le début. Il avait un esprit original, infini pour son âge, et qui paraissait dépasser et mépriser celui de nos maîtres eux-mêmes. Quand il lui fallait, dans nos examens ou dans nos compositions, justi-

fier la haute opinion qu'on avait de lui, il sortait comme la foudre du nuage, il nous dépassait tous...

« Louis de Vignet était souvent dominé par l'humeur ; notre intimité était versatile comme elle ; moi, je n'avais pas de mauvaise humeur dans ce temps-là. Quand il revenait, il me trouvait tel qu'il m'avait laissé. C'était certainement, à ces défauts près, l'homme le plus grand que j'eusse rencontré dans mes études. Je le retrouvai de même quelques années après. Il changea beaucoup et souvent à son avantage... »

Quant à Guichard de Bienassis (Nicolas-Prosper), né à Bienassis, commune de Ville-Moirieu (Isère) (1789-1855), il était le fils unique d'une bonne et aimable veuve qu'on appelait Mme de Montlevon. Elle avait reçu en héritage de son mari, le petit château de Bienassis, où les amis de son fils se donnaient rendez-vous. Ce château est situé à une demi-lieue de la petite ville de Crémieu (Isère).

Bienassis était une nature sensible. A moitié bourgeois par sa mère, à moitié noble par son père, il avait des opinions qui tenaient des deux origines, mais il préférait la bourgeoisie. Il était avant tout « homme d'humanité pure. »

Lamartine raconte ainsi comment se contractèrent ses amitiés de collège :

« Bien que nos maîtres évitassent, autant que cela se pouvait, sans nuire aux amitiés particulières, si utiles aux hommes, les intimités dangereuses entre nous et les conversations occultes ; bien qu'ils préférassent, dans les récréations et dans les promenades, le nombre *trois* au nombre *deux*, parce que trois est toujours innocent et que deux est quelquefois suspect, nous ne tardâmes pas à nous réunir ou par deux, ou par trois, ou par groupes, et à former des sociétés privées dans la grande société générale. Mes premiers camarades furent d'abord donnés par le hasard de l'âge, de la taille, du voisinage dans la classe et dans la salle d'étude ; puis, au bout de peu de jours, par le choix et par l'instinct. »

Aymon de Virieu, Louis de Vignet, Guichard de Bienassis furent ces amis de choix et d'instinct. Leur amitié se conserva sans altération, non seulement durant les quatre années que Lamartine passa au collège de Belley, mais pendant toute leur vie.

XI

Etat maladif de Lamartine : promenades avec le Père Variet.

Nous lisons dans le journal de Mme de Lamartine, à la date de l'année 1805, les notes suivantes, qui sont un mélange de satisfaction et de crainte à l'égard de son fils :

« 12 mai 1805.

« ... Mon mari me donne six cents francs par mois, et toutes les provisions en nature provenant de nos deux terres, pour tenir le ménage et pour payer la pension d'Alphonse. Cela est bien plus que suffisant. Je suis toujours dans l'admiration de toutes les providences de Dieu pour nous, et toujours dans la disposition de lui rendre, quand il voudra et comme il voudra, tout ce qu'il me donne... »

« 20 août 1805 (Mâcon).

« Cette jolie chambre où je me suis établie hier est probablement le dernier changement d'appartement que je ferai ; j'y mourrai, sans doute *(elle y mourut en effet)*. Alphonse est arrivé hier. Je vais avoir bien de la peine avec cet enfant, difficile à gouverner, et ses deux sœurs déjà grandes. Cependant, quand je me vois entourée de ces six *beaux* enfants [1], je me sens fière et contente ! Je supplie le bon Dieu de me donner les lumières et le caractère nécessaires pour accomplir ma tâche envers eux. »

A l'âge critique où était arrivé son fils, âge si pénible, au moral comme au physique, on s'explique les alarmes de Mme de Lamartine. Il traversait une période de croissance, redoutable à cause de l'état maladif qu'elle produisait en lui. Cette situation accidentelle contribua toutefois à développer davantage ses pressentiments de poète, en rendant nécessaires les soins spéciaux qui lui furent donnés au collège de Belley.

[1] Un garçon : Alphonse, et cinq filles : Cécile, Eugénie, Césarine, Suzanne et Sophie, que Royer-Collard appelait « une nichée de colombes. »

« Une croissance rapide et une imagination qui croissait en proportion plus accélérée encore que mes années m'avaient jeté dans des langueurs et des pâleurs qui alarmaient mes maîtres. Ils avaient, je dois le reconnaître, une prédilection vraiment maternelle pour leur élève favori. Le médecin du collège, consulté par eux, leur dit qu'il fallait me fortifier par quelques gouttes d'un vin généreux, de qualité supérieure à la fade boisson de mes condisciples, par un air moins enfermé que celui des cours et des salles, et par quelques heures d'un vigoureux exercice dans la campagne. Un des Pères Jésuites, professeur de belles-lettres, d'une santé délicate aussi, fut chargé par ses supérieurs de me conduire deux ou trois fois par semaine dans ces lointaines excursions à travers les montagnes du Bugey.

« Ce professeur de belles-lettres s'appelait le Père Varlet. Il était du pays de Calvin, de cette Picardie, pays âpre où la terre froide, la culture uniforme, l'horizon bas, triste et sans autre borne que l'éternel sillon succédant à un sillon semblable, semblent refouler l'imagination de l'homme en lui-même et lui faire

creuser l'infini, cet horizon intérieur de l'âme. La religion, qui est extérieure et sensuelle dans le Midi, est morne et contemplative dans ces climats. Le Père Varlet avait l'austérité de foi et de physionomie de l'homme de son pays.

« C'était un prêtre de quarante-cinq ans, d'une taille grêle et un peu courbée par l'habitude de lire en marchant, ou de rester courbé longtemps sur l'autel en adoration fervente et tremblante devant l'hostie qu'il venait de consacrer.

« Cette ferveur ascétique était le caractère dominant de son visage. Ses yeux bleus et vifs, presque toujours perdus dans des regards qui ne voyaient de l'horizon que le ciel, étaient quelquefois si invinciblement retournés en sens inverse de la vision ordinaire, qu'ils semblaient regarder en dedans plus qu'en dehors. Sa conscience, sans cesse et scrupuleusement examinée, était son seul horizon : le monde extérieur n'existait pas pour lui ; sa piété, toute littérale, n'avait ni épanchement, ni onction, ni jouissance. C'était par obéissance qu'il s'égarait avec moi, presque sans rien voir, sous les allées des bois, aux bords des

torrents et sur les montagnes de ce beau pays pendant ce printemps. On lui traçait le matin son itinéraire, ici ou là, et il allait parce qu'on lui avait dit d'aller. Il ne m'adressait pas deux paroles pendant les demi-journées que devaient durer nos promenades. Je marchais à quelque distance derrière lui, cueillant les fleurs, découvrant les nids, écoutant les merles, regardant l'écume des ruisseaux floconner sur les roches de leurs lits profonds, sans m'occuper davantage de lui que je m'occupais de l'ombre de mon corps, qui marchait devant moi quand je tournais le dos au soleil couchant.

« Il tenait toujours un livre ouvert à la main ; ce n'était pas un livre profane : c'était bien assez pour lui de les lire et de les expliquer par devoir aux élèves de sa classe à l'heure des leçons. Toute cette littérature païenne et mythologique n'avait aucun charme pour lui. Ce livre était son bréviaire, son psautier, ou l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou quelque livre latin de dévotion à l'usage de son ordre et recommandé par ses supérieurs. Il s'arrêtait de temps en temps, sans même s'en apercevoir, pour faire le signe de la Croix

après l'antienne, avec une telle componction de visage, qu'on voyait sa tête découverte, prématurément chauve, fumer de zèle, plus que de sueur, au soleil. Il ne vivait réellement pas sur la terre : sa conversation, comme disent les mystiques, était toute avec les anges ; mais c'étaient des anges sévères qui ne souriaient jamais aux charmes terrestres de la création.

« Tel était l'homme à qui ses supérieurs avaient assigné le rôle, importun sans doute, de me conduire, pour ma santé et pour la sienne, à travers les plus beaux sites de cette pittoresque contrée. Il n'y avait pas de guide plus mal choisi pour faire voir la belle nature, car lui-même ne voyait que son livre. Cette prodigieuse contention d'une pensée unique, dans un homme qui n'a certainement pas une heure de détente ou de délassement dans sa vie, ne devait cependant pas abréger ses jours, car il y a très peu de temps que j'ai reçu une lettre d'un de ses neveux qui me recommandait quelque chose ou quelqu'un en son nom. Cette lettre me disait que le saint vieillard ne m'écrivait pas lui-même, parce qu'il pensait que les opinions et les évènements avaient

élevé trop de barrières entre lui et moi. Il se trompait bien : les opinions et les évènements ne prescrivent pas contre les devoirs du cœur. Quelques mois après, son neveu m'écrivit de nouveau pour m'apprendre la mort de son oncle. Il avait vécu, ou plutôt il avait pensé et prié jusqu'au-delà de quatre-vingts ans ; pur esprit qui ne laissait pas une pensée à la terre ; elle n'avait été pour lui qu'un marchepied de son autel. La seule dépouille qu'il y laissa était son manteau de prêtre et sa pincée de cendres... »

Le Père Varlet, tout absorbé dans ses méditations sur les psaumes et dans ses prières balbutiées à demi-voix, « me gardait seulement à vue comme le chevrier garde le chevreau qu'on lui a confié et qu'il doit ramener au bercail.

« Quelquefois il s'arrêtait au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un bois ou sur un tertre de gazon, pour essuyer sa sueur et pour respirer entre deux psaumes.

« Pendant ces haltes, je m'asseyais moi-même à quelque distance de mon guide, ou bien je m'égarais dans les prés et dans les clairières pour cueillir les muguets et les

violettes qui embaumaient le printemps. Mais, le plus souvent, le long et obstiné silence de mon guide, la componction de son visage et de son attitude, le livre qu'il feuilletait, le mouvement imperceptible de ses lèvres qui prononçaient à demi-voix ses hymnes, les ténèbres de la forêt, le bruit des feuilles sous mes pieds, la fuite de l'eau gazouillant entre ses rives, le chant des oiseaux, les senteurs vives et enivrantes des simples de ces collines, me portaient aussi à la contemplation. A défaut d'autres passions que mon cœur ne pressentait pas encore, je concevais une sourde et fervente passion de la nature, et, à l'exemple de mon surveillant muet, au fond de la nature, j'adorais Dieu.

« Je me souviens que je composais des prières fleuries, toutes formées, comme d'autant de graines de chapelet, des plus jolies fleurs champêtres cueillies ça et là sur ma route, et enfilées, en alternant les couleurs, par un fil arraché à mes bas. Les violettes y représentaient les saintes tristesses du repentir; les muguets, l'encens qui s'élève de l'autel; l'aubépine, la miséricorde qui pardonne et sourit après les sévérités divines;

l'églantine, la joie pieuse qui rentre dans le cœur et qui l'enivre; l'œillet rouge de poète y représentait le cantique; les marguerites et les boutons d'or, les voluptés et les passions méprisables du monde, qu'il faut fouler aux pieds, sans les voir ou sans les compter, en marchant au ciel. Je m'amusais et je m'édifiais moi-même ainsi. En revenant vers la ville, je roulais entre mes doigts et entre mes pensées les dizaines de ce chapelet végétal, et je le jetais sur la route à moitié fané, en repassant la grande grille du collège, pour en recommencer un autre le lendemain. »

XII

Cantique sur le torrent de Thoys ; émotions littéraires de Lamartine.

Quelquefois aussi je composais en silence des psaumes enfantins, à l'imitation de ceux de David, que j'entendais sans cesse murmurer par le Père Varlet récitant son bréviaire. J'en ai conservé quelques strophes incomplètes que j'avais données à mes sœurs en revenant à la maison aux vacances, et que j'ai retrouvées, il n'y a pas longtemps, en feuilletant les modèles d'écriture et de dessin livrés aux rats dans un cabinet noir de notre maison paternelle. Les voici : on y verra la pente et la première goutte de ce ruisseau de poésie qui devint plus tard des *Harmonies*. L'enfant est le germe d'un homme.

CANTIQUE SUR LE TORRENT DE THOYS
PRÈS DE BELLEY

(Les éditeurs des œuvres de Lamartine ont, par erreur, imprimé Tuisy au lieu de Thoys.)

I

Qu'as-tu vu là-haut, torrent suant d'écume,
Pour reculer d'effroi comme un coursier rétif,
Pour te cabrer d'horreur dans le ravin qui fume,
Pour te briser hurlant de récif en récif ?
Tes bonds, tes secousses,
Les cris que tu pousses
Dans leur nid de mousses,
Font peur aux oiseaux ;
La mère qui tremble,
Aux branches du *tremble*
Appelle et rassemble
Ses petits, tout trempés de la poudre des eaux !

II

L'aigle seul, assez fort pour lutter avec l'onde,
Se précipite en bas du sommet du rocher ;
Il se rit de ta peur, il te brave, il te sonde ;
Il remonte, il descend comme un hardi nocher.
Son aile intrépide
Bat le roc humide,
Se renverse et ride

Ton flot qui s'enfuit;
L'abîme répète
Le cri qu'il te jette;
Son duvet reflète
L'éclair de son soleil, qu'il porte dans ta nuit!

III

As-tu donc vu là-haut ton Dieu dans le nuage,
Torrent épouvanté, pour te sauver ainsi?
Du Jéhovah des eaux as-tu vu le visage?
Du froid de ses frissons es-tu resté transi?
Fuis! c'est ton maître et ton juge!
Fuis! c'est le Dieu sans refuge
Qui sécha l'eau du déluge,
Qui refoula le Jourdain;
Qui, pour ouvrir une route
A son peuple ingrat qui doute,
Prit la mer, et la tint toute
Un jour au creux de sa main!

IV

Tu n'es qu'un élément; mais moi, je suis un homme!
Tu fuis, et moi j'adore, ô stupide torrent!
Quoi! tu ne sais donc pas le nom dont il se nomme?
Quoi! tu ne lis donc pas dans ton flot transparent?
Moi, je le lis sans nuages
Dans le livre à mille pages
Que la nature et les âges

Déroulent incessamment;
Dans les syllabes divines
Qui luisent sur les collines,
Majuscules cristallines
Dont l'étoile l'imprime au bleu du firmament.

V

Ah! si tu le savais, flot sans yeux et sans âme,
Tu ne t'enfuirais pas avec ces cris d'horreur,
Tu ne te fondrais pas comme l'eau sur la flamme,
Tu ne remplirais pas ces rocs de ta terreur!
Tu courrais de cime en cime,
De sa gloire grandir l'hymne;
Tu t'étendrais dans l'abîme
Comme un limpide miroir;
Et ses anges sur leur plume
Lui feraient monter ta brume
Comme l'encens qu'on allume
Monte en sentant le feu du creux de l'encensoir.

VI

Et des petits oiseaux l'harmonieuse troupe
Aux soupirs de tes bords viendrait s'unir en chœur,
Boirait ta goutte d'eau comme dans une coupe,
Et riderait ton sein d'un battement de cœur.
Ton écume vagabonde,
Le limon, la feuille immonde,
Qui roulent avec ton onde,

Ne terniraient plus tes flots ;
Las de ta fuite insensée,
Ta vague, en sa main bercée,
Serait, comme ma pensée,
Tout lumière au dehors, au dedans tout repos !

VII

Et les enfants viendraient, penchés sur tes eaux vives,
Regarder ce que Dieu sous la vague accomplit,
Et le sacré vieillard qui me guide à tes rives
S'assoirait pour prier sur les fleurs de ton lit.
Et de ses saisons passées
Les images retracées
Feraient jouer ses pensées
Autour de ses cheveux blancs,
Comme, quand l'hiver assiège
Le chaume qui les protège,
On voit dehors, sur la neige,
Au seuil de leurs maisons, jouer de blonds enfants.

VIII

Mais tu ne me réponds que par des coups de foudre ;
Tu ne fais que du vent, de l'écume et du bruit ;
Ton flot semble pressé de se réduire en poudre
Et d'échapper au vent dont l'aile te poursuit !
Cours donc où va le tonnerre,
Et le tremblement de terre,
Et l'aigle échappé de l'aire,

Et le coursier qui dit : Va !
Toutes choses insensées,
Par un vague instinct chassées,
Et qui semblent si pressées
D'échapper à Jéhovah !

IX

Mais moi, l'enfant du Père et que ce nom rassure,
Je m'y sens attiré d'un invincible aimant.
Ce nom chante pour moi dans toute la nature,
Et mon cœur, sans repos, le sait même en dormant.
Ainsi, fatigué de veille,
L'enfant de chœur qui sommeille,
Du cierge qu'ourdit l'abeille
Laisse vaciller le feu ;
Sur le parvis qu'il traverse,
En dormant sa main le berce :
La torche en vain se renverse ;
La flamme se redresse et monte encore à Dieu !

. . . . . .

. . . . . .

« Je montrai un jour, en revenant à la ville, ce petit cantique au vieux prêtre. Il ne put s'empêcher de dérider les plis toujours un peu sévères de sa bouche ; il applaudit même à deux ou trois de mes images, surtout à celles des saintes pensées des vieillards comparés à

des enfants qui jouent en hiver sur la neige sans sentir le froid, et à celle de l'enfant de chœur assoupi qui laisse pencher le cierge sans que la flamme cesse de monter à Dieu.

« Il me demanda de lui écrire plus correctement ce cantique pour le faire lire au Père Debrosse, supérieur du collège; mais il ne le lut point dans la classe, sans doute de peur de manquer à la discipline anti-poétique de nos leçons.

« Les Jésuites cependant en eurent connaissance ; ils m'en firent plusieurs fois compliment depuis, pendant les récréations, et, après leur dispersion, on dut retrouver cette ébauche, parmi les papiers du Père Debrosse, dans les balayures du collège.

« Cette ébauche ne méritait pas un autre sort. La poésie se compose de trois choses : sentiment, peinture, musique. Dans ce cantique d'enfant, il n'y avait encore que de la musique et un peu de peinture. Le rhythme m'enivrait déjà ; mais le rhythme seul ressemble à ce chef d'orchestre qui bat la mesure avec son archet pendant les silences de la mélodie... »

« Cependant les aspects tour à tour riants

ou grandioses qui se déroulaient à mes yeux d'enfant, pendant ces longues excursions de quatre ou cinq heures dans ce beau pays, avant-scène des Alpes, me remplissaient l'imagination d'images d'autant plus imprimées en moi, que le silence obstiné de men guide me permettait moins de distractions. Il me rendait contemplateur par force.

« Cette belle et pittoresque nature était comme un livre qu'on m'aurait contraint à lire pendant un certain nombre d'heures par jour, en déchiffrant tout seul le sens. Je n'étais que trop prédisposé à m'y absorber tout entier ; je m'y plongeais par tous mes sens : ciel sur ma tête, herbes et fleurs sous mes pieds ; Alpes lointaines, Rhône rapide, cascades écumantes, horizons sinistres ou gracieux sous mes regards ; bruit des eaux, des feuilles, des oiseaux, des insectes à mes oreilles, ombres des forêts sur mon front ; odeurs enivrantes des prés fauchés du matin, séchant en meules sur les revers des coteaux, bains d'air rafraîchissants ou attiédis qui rendaient à tous mes membres la première élasticité de l'enfance ; sentiment d'une telle légèreté et d'une telle volatilisation de corps, qu'il me semblait que

la brise n'avait qu'à souffler pour m'emporter, avec l'insecte ailé ou avec la feuille flottante, dans l'océan bleu de l'air des montagnes circulant autour de moi.

« Ces impressions auraient rendu le rocher poète. Je le devenais davantage chaque jour, mais je ne savais guère encore ce que c'était que la poésie.

« Une lecture que nous fit exceptionnellement dans notre salle de rhétorique un de nos maîtres les plus aimés, le Père Béquet, m'en apprit davantage que tous les vers classiques de Virgile ou d'Horace interprêtés péniblement jusque là. Je revois d'ici le lieu, la place, le jour et l'heure. Toutes les grandes lectures sont une date de l'existence ! »

On s'en souvient, « le Père Béquet n'était nullement comme le Père Varlet, un cénobite pétrifié dans sa cellule par son austère piété ou comme le limaçon fossille dans sa coquille : c'était un homme du monde. Il était entré tard dans l'ordre ; et, après une vie répandue, il avait voulu recueillir la maturité de sa vie et utiliser à l'instruction littéraire de la jeunesse ses talents et ses goûts, goûts et talents d'un lettré accompli. La littérature était pour lui la

moitié de l'existence, sa piété même était littéraire. Il croyait que l'esprit humain est comme la glace de cristal et que, plus on le polit, plus il reflète de divinité dans ses œuvres.

« Nous l'aimions tous, surtout les plus grands et les plus lettrés d'entre nous. Il était plutôt pour nous un condisciple avancé en années qu'un maître. Ses conversations familières avec nous dans les jardins, pendant les heures de délassement, étaient les meilleures et les plus charmantes de ses leçons. Son goût raffiné tenait un peu de la douce et exquise mollesse de son caractère. Ce caractère était gracieusement imprimé sur sa physionomie. Son visage était presque toujours dérídé, non par un rire bruyant et ouvert, mais par ce sourire fin et pensif qui semble relever sur les lèvres une demi-pensée et un demi-mot. On voyait que ce qu'il contemplait en lui-même était toujours bon, spirituel, agréable à lui-même et aux autres. Ses lèvres en avaient contracté un pli : c'était la réticence de la bonté qui médite un plaisir à faire ou une amabilité à dire.

« Le seul défaut littéraire de cet excellent

homme tenait à ses qualités de cœur et d'esprit : il y avait un peu d'efféminatiion dans son goût et de fleurs dans son style. Il y a un genre d'ornementation gothique qu'on appelle le gothique fleuri ; le style du Père Béquet était du français fleuri. On juge de son attrait pour M. de Châteaubriand, le grand génie de cette magnifique corruption du style.

« M. de Châteaubriand venait de faire paraître le *Génie du Christianisme*. Les Jésuites, très favorisés alors par l'Empire et par le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, saluèrent le *Génie du Christianisme* avec moins d'enthousiasme que le parti de l'Empire et le parti royaliste ne l'avaient salué ; ils ne se dissimulèrent pas que le secours apporté en apparence par ce livre à la religion était un secours dangereux, plus poétique que chrétien, et que les sensualités d'images et de cœur par lesquelles l'écrivain alléchait pour ainsi dire les âmes, étaient au fond très opposées à l'orthodoxie littéraire et à la sévérité du dogme et de l'esprit chrétien. Mais, tout en élaguant très prudemment du livre les parties romanesques ou passionnées trop propres à allumer ou à efféminer les passions précoces

de leur jeunesse, ils le laissèrent circuler à demi dose dans leurs collèges. Un abrégé en deux volumes, épuré d'Attala, de René et plusieurs autres chapitres trop remuants pour des âmes déjà émues, furent mis par eux dans les mains de leurs maîtres d'étude. A titre de professeur de belles-lettres, le Père Béquet posséda le premier exemplaire. Il était trop ravi pour renfermer en lui-même son ivresse et trop communicatif pour ne pas nous associer à son bonheur. »

XIII

Une classe et une lecture mémorables du Père Béquet ; Influence de Châteaubriand ; retour à Mâcon en 1806.

Un jour de printemps, les rayons du soleil de mai entraient, avec les senteurs des jardins et des prés, par la fenêtre ouverte de la classe, au rez-de-chaussée; la sève rajeunie de la saison circulait dans nos veines comme dans les plantes; ces lueurs, ces odeurs, ces bourdonnements d'insectes, ces parfums de la campagne apportés par les bouffées du vent tiède, appelaient toutes nos pensées au dehors.

« Je ne sais quel vague ennui, phénomène ordinaire du printemps sur les hommes sédentaires, se trahissait en nous par l'inattention, les nonchalances d'attitude, les bâillements mal contenus sur les bancs de bois de la salle.

Le Père Béquet lui-même, très indulgent de sa nature, semblait atteint comme nous de cette sorte de somnolence générale; il nous lisait et nous commentait, sans goût et sans verve, je ne sais quels vers ou quelle prose des livres classiques dont les images et les pensées étaient aussi usées, pour lui et pour nous, que le parchemin taché d'encre de nos livres d'étude.

« Un autre livre broché en papier de couleur était fermé sous son bras, entre son habit noir et son coude : on voyait qu'il y pensait malgré lui; son regard, distrait de ses textes grecs et latins ouverts sur le pupitre de sa chaire, se détournait involontairement et tombait obliquement sur le livre pressé contre son cœur.

« Nous-mêmes nous regardions avec curiosité ce livre, dont la couverture inusitée excitait notre étonnement. Nous avions comme le pressentiment ou comme l'attente de quelque chose d'extraordinaire contenu dans ce mystérieux volume.

« Tout à coup le Père Béquet ferme ses livres grecs et latins. Il nous dit que la classe était finie par exception pour cette matinée,

mais que, pour remplir plus agréablement l'heure qui nous restait avant la sortie, il allait nous faire une lecture dans un livre mondain qui venait de paraître, et dont l'auteur, inconnu jusque-là, s'appelait Châteaubriand.

« Ce petit prologue, prononcé avec l'accent d'un homme qui annonce une bonne nouvelle à son auditoire et qui fait entendre plus qu'il ne dit, réveilla tout à coup notre attention. La sérénité du jour de fête entrant par la fenêtre grillée de la classe, le chant des oiseaux sous la charmille, l'espoir d'aller bientôt nous-mêmes respirer librement dans ces allées l'air du printemps, nous prédisposaient au plaisir. Nous fermâmes donc nos livres d'étude dans nos pupitres, et, les coudes appuyés sur la table, la tête dans nos mains, nous prîmes l'attitude des disciples qui écoutent le maître dans le tableau de l'*Ecole d'Athènes* de Raphaël.

« Mes amis, nous dit alors le bon professeur,
« je vais faire une chose inusitée, peut-être
« répréhensible, je vais tenter sur vos esprits
« une épreuve de goût; je vais voir si l'im-
« pression qu'un livre tout moderne m'a faite

« ce matin, en parcourant ses pages, est une « illusion de la nouveauté, ou si c'est une admi- « ration légitime et motivée pour des images « et pour un style aussi réellement beaux que « l'antique où nous cherchons ensemble le « beau. Ecoutez avec attention les pages que je « vais vous lire, recueillez bien vos impressions « et vos jugements ; je vous interrogerai ensuite « sur vos propres sentiments et je vous donne- « rai, pour sujet de composition demain, l'ana- « lyse raisonnée de ces pages. Ceux d'entre « vous qui préfèrent, à cause de leur âge plus « tendre, les promenades et les jeux de cette « belle matinée à des délassements d'esprit, « peuvent se retirer ; les autres resteront libre- « ment avec moi pour jouir d'autres plaisirs. »

« La foule s'élança dans les jardins avec des cris de joie qui se confondirent avec les gazouillements des oiseaux libres des charmilles ; huit ou dix adolescents des plus âgés ou des plus lettrés restèrent, retenus par la confiance qu'ils avaient dans le goût délicat du maître et par leur attrait déjà prononcé pour les plaisirs de l'esprit. J'étais du nombre ; mes deux rivaux et mes deux amis, Louis de Vignet et Aymon de Virieu, se groupèrent

avec moi au pied de la chaire. Nous étions tout regards et tout oreilles pour le phénomène promis... »

« Le Père frappa sur son livre et commença :

« Il est un Dieu. L'impie seul a dit : « Il n'y « a pas de Dieu. » La grandeur des idées, la pompe des mots nous saisirent. La voix solennelle du Père, les larmes qui semblaient poindre de son cœur ou trembler dans sa poitrine, la nouveauté de ces accents, la sainteté de ces délices, enivraient nos oreilles et captivaient nos imaginations. Nous entendîmes ce que nous n'avions jamais entendu, le beau dans le vrai, le sentiment dans la grandeur, le mouvement du cœur dans l'harmonie des langues ; il n'y avait pas besoin de nous provoquer au silence. Le silence se faisait de lui-même par la peur de perdre une de ces magnifiques phrases qui nous parlaient de l'inconnu. Le mystère, traduction de l'infini dans la nature, achevait toutes ces majestés de la parole. La grâce y était aussi merveilleuse que la grandeur. La femme y tenait de l'ange. Attala était la divinité des forêts ; nos cœurs l'adoraient sans la comprendre... »

« L'heure sonna trop prompte à la lugubre

horloge de la chapelle : nous aurions voulu que le temps n'eût plus d'heures; le grand peintre d'impressions et le grand musicien de phrases nous avait enlevé le sentiment du temps écoulé. Le livre était fermé que nous lui demandions encore des pages. Nous remerciâmes le maître de nous avoir fait anticiper ainsi sur le plaisir que nous nous promettions, en sortant à la fin de l'année d'études, de lire à satiété ces volumes. Ces quelques gouttes n'avaient fait qu'irriter notre soif. Nous n'eûmes pas d'autre entretien tout le reste du jour; nous en rêvâmes la nuit; nous en recherchâmes les mélodies de pensées dans notre mémoire au réveil... »

Pendant longtemps « la promesse de nous lire encore quelques fragments de ce merveilleux ouvrage fut le plus infaillible encouragement au travail que nos professeurs pussent nous offrir. J'étais certainement un des plus touchés, parce que les trois notes, qui étaient nées avec moi, la religion, la mélancolie et la famille, étaient aussi les notes les plus neuves et les plus divines du génie de Châteaubriand... »

« De ce moment, le nom de M. de Château-

briand fut une fascination pour nous; il remplit notre esprit d'un éblouissement d'images et notre oreille d'un enivrement de musique qui nous donnait le vertige de la poésie. Il fit le même effet sur Béranger plus avancé en âge.

« Pourquoi ? parce que, indépendamment des beautés réelles de ce style, ce style était neuf, et qu'il y a, dans la nouveauté, une primeur de sensations qui est à elle seule une beauté littéraire. De même que chaque peuple, chaque civilisation et chaque siècle, portent leurs pensées, ils portent aussi leur style. M. de Châteaubriand nous révélait le style du dix-neuvième siècle : style composite, comme le genre d'architecture auquel on applique ce nom ; style qui mêle tous les genres, qui associe le raisonnement, l'éloquence, l'élégie, le lyrisme, la peinture, la poésie, et qui recouvre le tout d'un vernis magique de paroles musicales pour faire illusion souvent sur le peu de solidité du fond.

« Aussi les œuvres de M. de Châteaubriand furent-elles un des premiers livres sur lesquels nous nous précipitâmes, comme sur la proie de nos imaginations, à la fin de nos études, en rentrant dans les bibliothèques de

famille. Je dirai ailleurs, en examinant le mérite de ce grand prestidigitateur de style, ce que *René et Attala*, *Les Martyrs*, donnèrent de délire à mon imagination ; mais je dois dire aussi que, dès ces premières lectures au collège, tout en étant plus ému peut-être qu'aucun autre de mes condisciples de la peinture, de la musique et surtout de la mélancolie de ce style, je fus plus frappé que tout autre aussi du défaut de raisonnement, de naturel et de simplicité qui caractérisait malheureusement ces belles œuvres. Je me souviens qu'un jour, assis avec quatre de mes condisciples sur un tronc d'arbre au bord du Rhône, nous lûmes pendant toute la récréation quelques chapitres du *Génie du Christianisme* et que nous en fûmes émus jusqu'aux larmes d'admiration. Quand le livre fut fermé, nous nous interrogeâmes les uns les autres sur nos impressions réfléchies ; tout le monde s'écria que c'était le plus beau des livres qui fût jamais tombé sous nos yeux dans le courant de nos lectures. « Et toi ? me demandèrent mes camarades. — Moi, répondis-je, je pense comme vous ; c'est bien beau, mais ce n'est pas du vrai beau encore. — Et pourquoi ? ajoutèrent-ils. — Parce que

c'est trop beau, parce que la nature y disparait trop sous l'artifice, parce que cela enivre au lieu de toucher; et, s'il faut tout vous dire, en un mot, ajoutai-je, parce que les larmes que nous venons de verser en lisant ces pages, sont des larmes de nos nerfs et non pas des larmes de nos cœurs. »

« Mes amis se récrièrent alors sur la sévérité de ce jugement précoce, qu'ils ont ratifié depuis; ils m'ont rappelé bien souvent plus tard cette précocité de bon sens qui se laissait séduire, mais qui ne se laissait pas tromper par ce grand génie de décadence.

« Cependant, M. de Châteaubriand fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent, dès mon enfance, le grand horizon de la poésie moderne.

« C'est ainsi que, d'abord la nature, puis l'imagination, puis la piété, puis l'amour, me donnèrent les premiers instincts et les premières leçons de poésie. Je n'ai jamais eu une pensée dont je ne trouve la racine dans un sentiment; tout vient du cœur : *Nascuntur poetœ*. J'ai trouvé l'autre jour cette inscription au crayon, et signée seulement d'une initiale, sur la vieille porte vermoulue de

ma maison de village, à Milly. L'anonyme a raison... »

Dans le chapitre des *Souvenirs et Portraits*, spécialement consacré à Châteaubriand, Lamartine complète sa pensée par ces lignes :

« Quand parut le *Génie du Christianisme*, j'étais au collège des Jésuites. Je fus ébloui, mais non convaincu. Tout jeune que j'étais, cela me fit l'effet d'un beau thème de rhétorique.

« Qu'était-ce donc que ce génie inconnu qui se révélait tout à coup aux hommes ? Voici ce que nous entendîmes murmurer ça et là par nos maîtres, en rentrant, curieux, des bords escarpés du Rhône à la ville :

« C'était un gentilhomme qui ne sortait d'aucune école que de celle de la mer, des forêts vierges du nouveau monde. On le disait jeune comme les prodiges, qui n'ont point d'ancêtres, sauvage comme les prophètes qui ne ressortent que d'eux-mêmes et de Dieu, triste comme les immensités. Il avait paru tout à coup à son siècle, un livre à la main.

« Ce livre était bien plus qu'un chef-d'œuvre, c'était un mystère ; c'était bien plus encore, c'était un sentiment, une résurrection, un

passé évoqué de toutes les tombes, de tous les cœurs. On ne lui demandait pas d'où il venait, mais on pleurait en le revoyant, comme en revoyant une ombre.

« Quel ascendant un pareil livre ne devait-il pas prendre au premier pas sur un monde renversé, bouleversé, dépouillé, égorgé, qui ne savait plus que croire, que sentir, que dire, et qui attendait une voix d'en-haut pour reprendre haleine ? Jamais une pareille réaction n'avait été mieux préparée ici-bas.

« L'énigme de l'auteur se mêlait à l'énigme de l'ouvrage... »

Lamartine lui-même prenait part, d'une façon toute particulière, à cette réaction religieuse du commencement de ce siècle. Avec les grandes leçons de ses maîtres, avec les chants de la nature qui correspondaient aux chants intimes de son âme, le mouvement religieux dont les œuvres de Châteaubriand étaient l'indice autant et plus que la cause, l'éleva de suite aux plus hauts sommets et captiva son cœur. C'est l'idée religieuse qui rayonna sur son âme au début comme aux confins de sa vie.

Aussi grand poète et sous quelques rapports

plus vraiment poète que Victor Hugo, il avait, par-dessus toutes choses, beaucoup de cœur. Or, le cœur rectifie le jugement et Lamartine, malgré des faiblesses passagères, garda sa raison presque toujours intacte. Cette émotion qu'il ressentait au collège de Belley en face du vrai, du beau, du bien, il l'éprouva sans cesse. Elle fut sa sauvegarde durant sa carrière si mouvementée et si brillante ; elle le garantit contre les atteintes dégradantes du scepticisme et lui épargna de trop violents écarts. Ses aventures de jeunesse elles-mêmes, ses chutes, sans être justifiables, semblaient perdre ce que les mobiles humains ont de bas et d'avilissant. Son esprit — ce qui est un danger pour les âmes naïves et ardentes qui lisent certains de ses ouvrages — a tout poétisé, tout idéalisé. Si l'écolier de Belley, déjà si sensible aux beautés littéraires, ne devint pas le roi des poètes, il mérita de recevoir une appellation non moins flatteuse, et, on peut le redire, Lamartine c'est la poésie.

Lamartine aurait eu, s'il fût né cinquante ans plus tard, une religion plus positive et plus philosophique : il serait devenu le chef d'un centre catholique français. Comme l'a si

bien fait ressortir M. E.-M. de Vogué, il a été le prédécesseur des âmes généreuses qui fondent ce grand parti français et l'un des premiers ouvriers des grandes choses qui se préparent aujourd'hui. Mais religieux lui aussi, quoi qu'il en dise, à la mode sentimentale et fleurie de Châteaubriand, il régna par le sentiment plus encore que par la raison.

A l'époque où le Père Béquet fit à Lamartine et à ses camarades de classe la lecture du *Génie du Christianisme* et de divers fragments de Châteaubriand, le jeune poète avait achevé la plus grosse partie de ses études. Il était en rhétorique.

Cette classe de rhétorique met en relief ses aptitudes. Ses connaissances augmentent, son jugement se mûrit, son âme semble devenir plus religieuse, ses succès sont très nombreux à la fin de l'année. Sa mère s'en montre extrêmement satisfaite, comme son *Manuscrit* le constate, mais elle craint pour l'avenir :

« 25 septembre, Milly (1806).

. . . . . .

« Alphonse devait arriver de son collège ; j'allais le 17 le recevoir à Mâcon. Il arriva

seul le soir. Je l'ai trouvé beaucoup mieux que je ne l'espérais ; il est plus grand que moi d'une main, un peu maigre et un peu pâle, mais fort quoique élancé. C'est d'ailleurs un excellent enfant ; les Jésuites, ses maîtres, se louent de ses facultés ; il revient chargé de premiers prix et de couronnes, discours latin, discours français, version latine, poésie latine, et il est, malgré cela, très modeste. Ce qui me fait plus de plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété. Que Dieu le bénisse et lui conserve ces précieux dons, seuls capables de le rendre heureux ! J'ai couru, après l'avoir bien embrassé, à l'église, pour remercier Dieu avec larmes de son retour et de tant de faveurs qu'il me fait.

« J'ai présenté Alphonse à toute la famille, à Monceau [1], avec un peu d'orgueil. Seulement je ne lui trouve pas le ton aussi doux que je voudrais ; je crains de l'éloigner de moi qu'il aime tant en le grondant là dessus, et d'un autre côté je crains de le gâter par

[1] Domaine de la famille de Lamartine, lot d'une tante du poète (Marie-Anne-Charlotte-Eugénie), connue sous le nom de Mlle de Lamartine, une sainte femme, très bienfaisante. Lamartine hérita du château de Monceau en 1833.

trop de condescendance. Mon Dieu, qu'il est difficile de faire un homme ! Nous sommes, mon mari et moi, bien tourmentés de ce que nous allons en faire. Il adore l'état militaire qui est celui de son père ; mais cette guerre contre la Prusse dévore tant et tant de jeunes gens ! et puis la licence des armées est si mortelle à l'innocence ! que Dieu nous éclaire ! »

L'âme éminemment sensible de Mme de Lamartine est tout entière dans ces lignes. L'irrésolution de ses parents, qui fut si préjudiciable à son fils, y apparaît déjà. Lamartine se tracera lui-même sa voie, mais au prix de quelles difficultés et de quels périls !

A travers ces difficultés et ces périls, sa sensibilité naturelle se développera encore. Il aura de grandes crises, de grandes souffrances morales, mais ce sont elles qui lui arracheront ses gémissements les plus poétiques, ses soupirs les plus tendres.

Il le déclare lui-même, chacune de ses poésies fut véritablement sentie : témoins ses *Adieux au collège de Belley*, pressentiments des écueils et des passions du monde, plainte mélancolique et douce qui s'échappa natu-

rellement de son cœur lorsqu'il eut franchi le seuil de cette maison où il avait connu les joies les plus vives et les plus pures de son existence.

XIV

La dernière année scolaire de Lamartine (1806-1807); son départ du collège de Belley.

Selon le récit que nous avons donné plus haut, Lamartine vint au collège de Belley, quelques jours après la rentrée des classes, en l'année 1803 et c'est le 22 du mois d'octobre qu'il fut confié par sa mère aux religieux dont il se loue si vivement.

Il fit sa troisième en l'année 1803-1804, ses humanités ou seconde en l'année 1804-1805, sa rhétorique en l'année 1805-1806, sa philosophie en l'année 1806-1807. Enfin, comme on a dû le remarquer, son principal professeur fut l'excellent et distingué Père Béquet qui, de la troisième, le suivit en humanités et en rhétorique. Quant à la philosophie, on sait qu'elle lui fut enseignée par le Père Vrindts.

La succession des cours, merveilleuses étapes pour le jeune poète, lui apporta des joies intimes de plus en plus douces et de plus en plus élevées. Son année de troisième avait été son année d'acclimatation à un milieu scolaire nouveau, acclimatation d'autant plus facile que ce milieu convenait particulièrement à sa nature et aux nobles propensions de son âme. Après cette année qui fut aussi pour Lamartine une année de résurrection morale, il ne connut plus que des heures charmantes, que les enivrements de la pensée et les jouissances supérieures de l'esprit.

« Cet état de mon âme dura trois ans, interrompu seulement par des études qui n'étaient que des badinages, des excursions à la fin de l'année qui n'étaient que des triomphes, et des vacances à Milly, à Bienassis ou au Grand-Lemps, qui n'étaient que des essais dans la vie. Mais, malgré ma félicité continue, l'amour de la liberté prévalait encore sur ces délices; je ne pouvais m'arracher aux rêves encore plus pénétrants de vie indépendante. Le gouvernement de l'empereur Napoléon venait en aide à ces rêves; car, à chaque instant, le bruit se répandait au collège de

Belley que les Pères de la Foi allaient être expulsés de leur établissement et qu'une querelle existait entre le cardinal Fesch et l'Empereur à leur sujet, à la suite de laquelle ils seraient contraints d'abandonner leur excellent collège et de nous rendre à la liberté... »

D'ailleurs « je n'ai jamais pu discipliner mon âme à la servitude, quelque adoucie qu'elle fût par l'amitié, par la faveur de mes maîtres, par la popularité bienveillante dont mes condisciples m'entouraient au collège. Cette liberté des yeux, des pas, des mouvements, longtemps savourée à la campagne, me rendait les murs de l'école plus obscurs et plus étroits. J'étais un prisonnier plus heureux que les autres, mais j'étais toujours un prisonnier. Je ne m'entretenais avec mes amis, dans les heures de libre entretien, que du bonheur de sortir bientôt de cette réclusion forcée et de posséder de nouveau le ciel, les champs, les bois, les eaux, les montagnes de nos demeures paternelles. J'avais la fièvre perpétuelle de la liberté, j'avais la frénésie de la nature... »

Que de fois, dans le dortoir, il s'approchait de la haute fenêtre, la plus voisine de son lit et qui, comme il aime à le répéter, ouvrait « sur

une verte vallée du Bugey, tapissée de prairies, encadrée par des bois de hêtres et terminée par des montagnes bleuâtres sur le flanc desquelles on voyait flotter la vapeur humide et blanche de lointaines cascades ! »

« Souvent, quand tous mes camarades étaient endormis, quand la nuit était limpide et que la lune éclairait le ciel, je me levais sans bruit, je grimpais contre les barreaux d'un dossier de chaise, dont je me faisais une échelle, et je m'accoudais des heures entières sur le socle de cette fenêtre pour regarder amoureusement cet horizon de silence, de solitude et de recueillement. Mon âme se portait avec d'indicibles élans vers ces prés, vers ces bois, vers ces eaux; il me semblait que la félicité suprême était de pouvoir y égarer, à volonté, mes pas, comme j'y égarais mes regards et mes pensées; et si je pouvais saisir dans les gémissements du vent, dans les chants du rossignol, dans les bruissements des feuillages, dans le murmure lointain et répercuté des chutes d'eau, dans les tintements des clochettes des vaches sur la montagne, quelques-unes des notes agrestes, des réminiscences d'oreille de mon enfance à Milly, des larmes de souvenir, d'extase, tom-

baient de mes yeux sur la pierre de la fenêtre, et je rentrais dans mon lit pour y rouler longtemps en silence, dans mes rêves éveillés, les images éblouissantes de ces visions... »

« Cette aspiration incessante vers la famille et vers la nature était même au fond un stimulant plus puissant que l'émulation. Au terme de chaque cours d'étude accompli, je voyais en idée s'ouvrir la porte de ma prison. C'est ce qui me faisait presser le pas et devancer mes émules. Je ne devais les couronnes dont j'étais récompensé et littéralement surchargé à la fin de l'année qu'à la passion de sortir plus vite de cet exil où l'on condamne l'enfance. Quand je n'aurais plus rien à apprendre au collège, il faudrait bien me rappeler à la maison.

« Ce jour arriva enfin. Ce fut un des plus beaux de mon existence. Je fis des adieux reconnaissants aux excellents maîtres qui avaient su vivifier mon âme en formant mon intelligence et qui avaient fait, pour ainsi dire, rejaillir leur amour de Dieu en amour et en zèle pour l'âme de ses enfants. Les Pères Debrosses, Varlet, Béquet, Wrintz surtout, mes amis plus que mes professeurs, restèrent

toujours dans ma mémoire comme des modèles de sainteté, de vigilance, de paternité, de tendresse et de grâce pour leurs élèves. Leurs noms feront toujours pour moi partie de cette famille de l'âme à laquelle on ne doit pas le sang et la chair, mais l'intelligence, le goût, les mœurs et le sentiment... »

Donc, après l'année qu'on appelle de philosophie, « je sortis du collège... Je n'en sortis pas sans reconnaissance pour mes excellents maîtres; mais j'en sortis avec l'ivresse d'un captif qui aime ses geôliers sans regretter les murs de sa prison. J'allais me plonger dans l'océan de liberté auquel je n'avais pas cessé d'aspirer. Oh! comme je comptais heure par heure ces derniers jours de la dernière semaine où notre délivrance devait sonner! Je n'attendis pas qu'on m'envoyât chercher de la maison paternelle; je partis en compagnie de trois élèves de mon âge qui rentraient dans leurs familles comme moi, et dont les parents habitaient les environs de Mâcon. Nous portions notre petit bagage sur nos épaules, et nous nous arrêtions, de village en village et de ferme en ferme, dans les gorges sauvages du Bugey. Les montagnes, les tor-

rents, les cascades, les ruines sous les rochers, les chalets sous les sapins et sous les hêtres de ce pays tout alpestre, nous arrachaient nos premiers cris d'admiration pour la nature. C'étaient nos vers grecs et latins traduits par Dieu lui-même en images grandioses et vivantes, une promenade à travers la poésie de sa création. Cette route ne fut qu'une ivresse. »

Lamartine partit ainsi de Belley, en septembre 1807, après quatre années d'internat. C'est tout à la joie de vivre et aux rêves de son esprit enthousiaste, que retourna auprès de sa famille à Milly [1], petit village voisin de Mâcon, celui que la Providence destinait à devenir le plus grand poète lyrique du siècle.

Avant de s'éloigner du célèbre collège, Lamartine eut à subir, ainsi que son ami Aymon de Virieu, une thèse publique de philosophie.

De nos jours, les habitants de Belley et les étrangers se plaisent encore à remarquer dans le grand corridor du premier étage du collège, deux tableaux où apparaît le nom de Lamartine.

[1] Milly est à 14 kilomètres de Mâcon. Ce village se voit à gauche de la route conduisant de Mâcon à Cluny.

— L'un de ces deux tableaux donne les thèses de philosophie soutenues en l'année 1807. Nous allons le reproduire, moins le long exposé des thèses tirées des Prolégomènes, de la Logique, de la Métaphysique, de la Morale :

D. O. M.

« *Theses Philosophicæ.*

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Has theses, Deo duce et auspice Deiparâ, tueri, conabuntur :

Joannès Goullard, Lugdunensis,

ALPHONSIUS DE LAMARTINE, *Matisconensis,*

Martialis Pernet, ex Aqua-Sparta,

Jacobus-Maria Revel, Clusiensis,

Sylvester Rombau, ex Monte-Rotondo,

Aymont de Virieu, Parisiensis,

In aulâ Scholæ Bellicensis, die septimâ septembris, 1807, horâ nonâ matutinâ et tertiâ postmeridianâ.

Arbiter erit J. P. J. Vrindts, Philosophiæ professor.

TRADUCTION

A Dieu, très bon, très grand.
Thèses philosophiques.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Tâcheront de soutenir ces thèses, avec l'aide de Dieu et sous les auspices de la Mère de Dieu :

MM. Jean Goullard, de Lyon,
Alphonse de Lamartine, *de Mâcon*,
Martial Pernet, d'Aigueperse (P.-de-D.),
Jacques-Marie Revel, de Cluses (est-ce Cluses (Haute-Savoie), ou La Cluse près Nantua, ou *Clusium*, ville d'Etrurie, aujourd'hui *Chiusi ??)*
Sylvestre Rombau, de Mont-Rond (Loire),
Aymon de Virieu, de Paris.

Dans la salle d'exercices du collège de Belley, le 7 septembre 1807, à neuf heures du matin et à trois heures après midi.

Sera l'arbitre des réponses, J. P. J. Vrindts[1], professeur de philosophie.

[1] Nous mettons Vrindts d'après le texte du tableau cité. Cette orthographe doit être la vraie. Si, pour ce nom propre,

— L'autre tableau contient, presque tout entière, la poésie ci-après, que Lamartine plaça en tête des *Méditations poétiques* dont le succès fut si grand et la publication en 1820 si retentissante :

ADIEUX AU COLLÈGE DE BELLEY

(Poésie composée en 1809)

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

Trop tôt je t'abandonne, et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse
Guidaient mes faibles pas aux sentiers des vertus,
Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus.

Non, vous ne pourrez plus condescendre et sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocents appas ;
Sous le poids des chagrins si mon âme soupire,
Vous ne la consolerez pas !

comme pour d'autres, on trouve des variantes, c'est que, dans les citations, nous avons voulu respecté l'orthographe donnée par Lamartine.

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue un instant m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix.

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire !
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir !
Et que des passions l'ivresse téméraire,
Se calme à votre souvenir !

Et toi, douce amitié, viens, reçois mon hommage ;
Tu m'as fait dans tes bras goûter de vrais plaisirs ;
Ce dieu tendre et cruel qui m'attend au passage
Ne fait naître que des soupirs.

Ah ! trop volage enfant, ne blesse pas mon âme
De ces traits dangereux puisés dans ton carquois !
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme :
Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée
Y trouvera toujours un appui tout nouveau,
Sur l'océan du monde une route assurée,
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon âme défaillante
Bénira les mortels qui firent mon bonheur :
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur !

Cette poésie, ces adieux solennels et émus au collège de Belley, sont une preuve de plus du souvenir attachant que Lamartine en avait gardé. Mais sont-ils de l'année 1807, comme le porte le tableau dont il est ici question? Lamartine les a-t-il composés au moment de son départ? Il ne le dit pas et c'est très peu probable; car, comme on le verra, il n'avait pas fini sa philosophie dont les cours duraient deux années et pensait revenir, avec ses camarades, à la rentrée.

Dans une intéressante étude sur le séjour de Lamartine à Lyon, étude dont il a donné lecture à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville (séance publique du 23 décembre 1890), M. Henry Morin-Pons trace, en traits rapides, l'odyssée de Lamartine depuis son escapade du collège de la Croix-Rousse. Après sa tentative d'évasion, dit-il, « reconduit honteusement à Milly, le coupable, non repentant, est dirigé sur Belley, chez les Jésuites à qui revient l'honneur de son éducation. On sait que les bons Pères en ont été récompensés par les adieux à leur collège qui se trouvent dans les premières *Méditations Poétiques* et sont bien une page de la

vingtième année (1809), pleine d'ailleurs de louables sentiments, mais prévoyant déjà les orages de la vie. »

Les adieux de Lamartine au collège de Belley peuvent être attribués, comme le font les éditeurs, à l'année 1809. Mais ils ont dû être commencés, ébauchés, dès le jour où le poète vit que la porte du pieux asile ne se rouvrirait plus pour lui, car — l'émotion qu'ils expriment l'atteste — c'est là une œuvre de circonstance. Si ces vers, en ce moment, n'étaient pas encore sous sa plume, ils étaient du moins dans son cœur et dans son esprit.

La dernière année passée par Lamartine au collège de Belley ne fut pas la dernière année d'enseignement des Jésuites. Les amis de Lamartine, Aymon de Virieu et Prosper Guichard de Bienassis, ainsi que les autres élèves de sa classe, y revinrent même à la rentrée de l'année scolaire 1807-1808. La classe de philosophie comprenait deux années consacrées à des cours complets de philosophie et de mathématiques.

La raison qui semble avoir empêché Lamartine de revenir au collège, avec ses amis et camarades, pour y suivre les cours de seconde

année de la classe de philosophie, c'est son état maladif, résultat pour la grande part, d'une croissance hâtive. Sa famille l'envoya à Lyon, chez une parente, pour l'y soumettre à un traitement médical.

« Le 30 janvier 1808, écrit M. Morin-Pons, quelques jours après avoir tiré à la conscription, il est installé chez Mme Vasse-Roquemont, rue Saint-Dominique, où il s'attarde sous la direction des médecins. » Mais, d'après la correspondance publiée en 1873 par Mme Valentine de Lamartine, il appert qu'il se proposait d'aller rejoindre ses camarades. On doit regretter qu'il n'ait pu réaliser son projet : il eut certainement beaucoup gagné à compléter, par les cours de seconde année, ses études de philosophie et de mathématiques.

L'émotion produite par cet éloignement forcé du collège où l'appelait son désir, ne fit que s'accroître au milieu des redoutables écueils de sa vie oisive de Mâcon, de Milly, de Saint-Point, du Grand-Lemps, de Bienassis, de Lyon ; de là, les appréhensions et la note triste qui s'exhale de la poésie d'adieu.

La vie oisive qu'il mena à sa sortie du collège de Belley, le manque d'entente qui

existait dans sa famille sur le choix d'une carrière; tels sont les deux principaux motifs des défaillances et des écarts d'imagination qu'on lui reproche. Au milieu des contrariétés venues de sa famille, en l'absence de tout travail régulier et ayant un but pratique, on conçoit quel devait être l'énervement de ce jeune homme plein d'une ardeur fiévreuse et fait pour l'action. Cela suffit pour tout expliquer.

Mais, parmi ses parents, Mme de Lamartine n'est pas la plus responsable. On a dit qu'il reçut de sa mère une éducation trop féminine, qu'on lui enseignait à aimer, non à vouloir. Ce n'est pas complètement exact, car la mère ne peut rien donner de mieux à son fils que son cœur, que les nobles pensées qui en découlent et deviennent ensuite le guide, la base de la volonté elle-même. On a bien vu, dans de solennelles circonstances et au cours de sa vie politique, que Lamartine savait vouloir et agir.

Du reste, l'intelligente mais forte direction de ses maîtres au collège de Belley compléta, par la précision et la bonne ordonnance du règlement scolaire, et corrigea, dans ce qu'elle avait d'excessif, l'influence de la tendresse

maternelle. Ce règlement qu'on fait suivre, non à force de pensums et de retenues, mais en faisant appel à la raison de l'élève, à son esprit du devoir, donne de bonne heure à l'âme l'habitude de se dompter et de se mouvoir avec ordre. Rien n'est plus capable de faire des hommes que cette discipline qui agit sans contrainte absolue, mais comme d'elle-même, grâce à une force intime, s'exerçant sur la conscience et possédant quelque chose de divin. Lamartine y puisa le germe des vertus domestiques et civiques dont il donna, malgré tout, le grand exemple.

M. Reyssié se félicite de l'heureuse idée qu'eut Mme de Lamartine de choisir pour son fils le collège de Belley où il trouva des maîtres qui comprirent ses aptitudes et favorisèrent ses inclinations,

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse !

Dans un autre milieu, « sa personnalité qu'avait développée le nid de Milly, tout gazouillant de voix grecques, refoulée dans son essor, se serait peut-être atrophiée. Elle put, au contraire, se compléter, s'accentuer dans cette nature riante, aux moëlleux horizons,

aux ciels baignés, aux coteaux virgiliens, sous l'œil indulgent de ces bons Pères, excellents latinistes et poètes à leurs heures, adorant la campagne, aimant à la décrire...

« Remercions donc, et la mère d'avoir senti quelles affinités fécondantes existeraient entre l'esprit de son fils et l'éducation des Pères (le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas !), et ces modestes éducateurs de n'avoir pas gêné le développement naturel de leur élève et d'avoir, au contraire, par une direction éclairée, contribué à nous faire notre grand poète en le nourrissant de fortes études classiques, et en lui inspirant l'amour du vrai par les leçons de choses qui étaient la base de leur enseignement. »

XV

Correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège; valeur de ses récits contrôlés par sa correspondance et le journal de sa mère.

Nous allons donner quelques fragments de la correspondance de Lamartine telle que l'a publiée Mme Valentine de Cessiat de Lamartine, sa nièce. Les lettres que nous allons feuilleter furent ses premiers épanchements amicaux après sa sortie du collège. Le lecteur, espérons-le, n'y trouvera pas moins d'intérêt que nous.

« *A Monsieur Prosper Guichard de Bienassis, à Bienassis, par Crémieux (Isère).*

« Milly, 24 septembre 1807.

. . . . . .

« Il y a huit jours que je suis arrivé à Mâcon; j'ai fait plus de la moitié du chemin à pied, avec mon petit paquet sur mon dos...;

je m'en allais tout le long de la route, chantant comme un troubadour quelque vieille romance, j'en composais même tout en marchant ; lorsque je trouvais quelque beau site, je m'asseyais et je le contemplais à loisir. C'est vraiment une manière de voyager charmante, et ce petit essai m'a donné grande envie de me faire chevalier errant. C'est dommage que je n'aie eu personne avec qui je puisse causer. J'aurais bien voulu que nous eussions pu faire ensemble un pareil voyage.

. . . . . .

« Je ne te parle pas de mon retour parce qu'il n'y a encore rien de déterminé là-dessus, mais je serai très vraisemblement à Belley dans un mois. Je t'engage fortement à y être aussi, et en cela tu dois bien penser que c'est mon plaisir que je consulte. Je m'attends bien à m'ennuyer un peu l'année prochaine, car plus on approche du but et plus on le désire, « *quod sperat onus excidi, hoc, hoc sævius opprimet* ». Tout le monde, pour me consoler, me dit que le terme est proche et qu'un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a ; je laisse dire tout le monde et je me résigne. En attendant je fais ce que je peux

pour charmer mes loisirs et je t'écris entre Gresset et Molière.

« Adieu, mon cher ami, écris-moi le plus tôt possible. J'espère que l'année prochaine nous verra plus liés que jamais et que ta sincère amitié m'aidera à endormir mes peines présentes dans les songes d'un plus doux avenir... »

« *A Monsieur Prosper Guichard, à Bienassis.*

« Mâcon, 3 octobre 1807.

« ... Je retournerai très vraisemblement à Belley cette année et ce qui m'y consolera, je te l'ai dit, ce sont les douceurs de l'amitié et la sincérité de la nôtre...

« Je ne sais si on vit ou si on est mort à Belley; je n'ai reçu aucune lettre de personne de ce pays-là. Je pense que l'on ne s'y divertit pas beaucoup et je t'avouerai que je repousse autant que je peux toutes ces idées de collège pendant les vacances... Mande-moi cependant quand tu comptes y retourner... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Lyon, le 30 janvier 1808.

« ... Je reste ici beaucoup plus de temps que

je n'avais intention d'y demeurer, et je ne partirai que dans le courant de la semaine prochaine parce que je suis entre les mains des médecins. Le voyage ne m'a fait encore aucun bien et je souffre toujours beaucoup de mes maux de tête. Tu dois bien t'imaginer que, dans un pareil état, je ne peux guère me divertir ici ; aussi, malgré tous les soins qu'on a de moi, je m'ennuie on ne peut pas plus et je désire bien impatiemment d'être guéri pour aller vous rejoindre.

. . . . . .

« Tout le monde paraît convaincu à Lyon que la tempête excitée contre ces Messieurs ne tournera qu'à leur avantage, et j'en suis moi-même bien persuadé ; aussi, mon cher ami, nous nous reverrons probablement bientôt, si ma tête redevient un peu meilleure qu'elle n'est. Je ne peux absolument rien faire, pas même lire un peu longtemps, et j'ai fait un grand effort de t'écrire cette méchante lettre ; aussi tu me pardonneras si je ne te l'écris pas plus longue.

« Tu voudras bien présenter mes devoirs à MM. Debrosse, Génisseau, ainsi qu'à M. Dumouchel. Je te prie aussi de me rappeler

au souvenir de Guichard, Laboré, Galtier et de toute notre classe... »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, étudiant en philosophie à l'école secondaire de Belley, à Belley.*

« Mâcon, 18 février 1808.

« La voilà donc recommencée sérieusement cette correspondance à laquelle nous n'avions fait que préluder pendant les vacances dernières. Nous verrons si tu y seras aussi fidèle que tu me l'as promis et que je le suis moi-même. L'air de Belley aurait-il donc changé les résolutions que t'avait inspirées celui de ton château charmant de Bienassis, ou bien commences-tu à dédaigner un pauvre ermite au coin de son feu, qui n'a pour toute compagnie la plupart du temps que ses livres, ses souvenirs et ses espérances? Mes livres sont, comme mes amis, peu nombreux, mais bien choisis; mes souvenirs ne peuvent qu'être agréables; pour mes espérances, elles sont la partie la plus riante et la plus étendue de ma société : j'aime à me délasser avec elles de tous mes maux, je les appelle à mon secours dans mes ennuis, je ne les oublie pas dans

mes jouissances et je goûte fort ce mot d'une jolie chanson :

Si le bonheur est une rose
L'espérance en est le bouton.

« Le désir ardent que j'ai de te revoir contribue beaucoup à nourrir la mienne ; quand viendra cet heureux temps ? J'ai reçu les deux aimables lettres de Virieu et de Galtier ; j'ai répondu à l'une et un de ces jours je répondrai à celle de Virieu... Je te charge de tous les compliments du monde pour lui, pour Galtier, pour Laboré, Revoux, Rombeau, Labbé et Revel.

« Adieu, mon cher ami, philosophe bien, divertis-toi bien, porte-toi bien. Voici les jours gras qui arrivent ; vous allez vous en donner... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Mâcon, 22 février 1808.

« ... La faculté de Lyon m'a défendu de m'appliquer aux mathématiques de cinq ou six mois... »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, à Belley.*

« Mâcon, 13 mars 1808.

. . . . . .

« J'ai reçu, il y a quelques temps, une lettre de M. Debrosse, datée de Lyon. Je présume qu'il est à présent de retour à Belley et que tout y est plus calme.

. . . . . .

« J'ai passé un carnaval bien plus tranquille que vous et vous avez eu certainement plus de bruit et de plaisir que moi pendant ces jours gras.

« M. Wrintz a-t-il fait quelque beau mardi-gras et toi un testament en forme bien long et bien malin ? Virieu a-t-il chanté le roi Dagobert et Revoux joué une marche ou une bourrée et quelque nouveau Fougas n'a-t-il pas paru sur l'horizon ?

« Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur ; je te charge de mille choses pour Virieu, Laboré, Galtier, Revoux, de Saint-Pulgent, etc., etc... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Mâcon, 20 avril 1808.

J'ai appris avec plaisir que vous avez passé un carnaval très gai, et vous avez été en cela plus heureux que moi, mais le moment approche où je vais oublier mes ennuis de l'hiver. Je travaille toujours tant bien que mal, et je lis beaucoup, ce qui m'empêche de perdre mon temps, comme le fruit des lectures se retrouve toujours en son temps; et, entre nous soit dit, j'ai grand besoin de semer un peu pour moissonner ensuite...

« ... Dis mille choses affectueuses de ma part à M. Debrosse, M. Dumonchel, MM. Béquet et Wrintz et charge toi de mes compliments pour Guichard, de Saint-Pulgent, Rombeau, Labbé, Revoux, Genin, Remondange et Laboré, ainsi que pour tous les autres de notre classe... »

« *A M. Guichard de Bienassis, à Belley.*

« Mâcon, 8 juillet 1808.

« ... Ne me critique pas tant, mon cher ami,

sur ma versatilité, sur l'inconstance de mes goûts, sur mon peu d'aptitude au bonheur. Puisque Lafontaine est ton auteur, il sera le mien ; souviens-toi de la fable des deux Besaces : nous te verrons, dans quatre ou cinq mois, commencer à t'ennuyer peut-être en ta retraite de Bienassis, au milieu de tes livres, de tes bois, de tes prétendus plaisirs ; tu regretteras dans peu la société de tes amis, les occupations, et que dis-je ? peut-être même les peines du collège. Tu ris, tu te moques de moi. tu penses que je radote comme un vieillard de quatre-vingts ans. Je te laisse faire et je t'attends dans un an, pas plus tard.

« ... N'oublie pas de dire à Revoux et à Remondange combien j'ai eu de plaisir à recevoir leurs lettres. Je vais leur écrire au plus tôt. Rappelle-moi, je t'en prie, au souvenir de ces Messieurs à qui je pense tous les jours avec plus de reconnaissance : j'embrasse Laboré et mes anciens amis, tu les connais... Mande moi si M. Varlet est revenu à Belley. »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, étudiant au collège de Belley.*

« 26 juillet 1808.

....

« Tu vas, dis-tu, être tourmenté pour choisir un état de vie et tu es résolu à n'en choisir aucun. Tu te trouves précisément dans une position absolument opposée à la mienne... De l'argent!... j'en voudrais seulement pour en jouir et le dépenser noblement, pour en faire jouir mes voisins et mes amis...

« ... Où en es-tu de ta philosophie? Comment se porte M. Wrintz? Ne m'oublie pas auprès de lui... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« 26 octobre 1808.

« ... J'ai vu G. à Lyon, c'est-à-dire que je l'y ai rencontré. Il a pris l'air qu'il avait quand M. Debrosse le morigénait... Sais-tu des nouvelles de L. et de T. et du collège de Belley? On m'a dit à Lyon qu'il était entièrement détruit... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Milly, 12 novembre 1808.

« As-tu vu chez toi M. Génisseau, comme tu l'espérais ? S'il y est, dis-lui mille choses de ma part. Pour moi je n'entends pas plus parler de ces Messieurs que s'ils étaient tous morts. Je pense cependant souvent à eux. Je voudrais les voir et j'ai toujours le projet de retourner à Belley visiter notre petite salle, le dortoir où j'ai eu tant de peine à me lever à cinq heures, notre classe de rhétorique, mon banc à l'église, ma place au réfectoire, et cette tribune où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis.
. . . . . »

Que de sentiments en quelques mots ! N'est-ce pas là le cri du cœur ? Ces lignes n'indiquent-elles pas une âme pieuse et toute pénétrée de foi ? Cependant elles sont bien du Lamartine de Belley. Elles sont extraites d'une lettre datée de 1808, écrite, un an après sa sortie du collège, dans toute la franchise et tout l'abandon de l'intimité.

Ce jeune homme de 18 ans, aux prises avec les premiers écueils de la vie, ne cesse de se reporter par la pensée vers ce collège où il n'a pu rejoindre, à la rentrée de 1807, ses chers camarades et ses bons maîtres. Toutes les circonstances de sa vie de collège, tous ses souvenirs d'élève se présentent en foule à sa mémoire. Mais les souvenirs religieux restent bien vivaces dans son cœur. Il voudrait revoir son banc à l'église, cette tribune où il « allait prier Dieu trois ou quatre fois par jour ». Il aurait « tant de plaisir à s'y remettre à genoux » tout pécheur qu'il est.

Qu'est-ce que cela signifie ? si ce n'est que Lamartine était un élève pieux. Et — vous avez bien lu — il était d'une piété telle qu'il « allait prier Dieu trois ou quatre fois par jour ». Voilà ce que disait Lamartine à une époque où il ne songeait point « à poser pour la postérité ». Ce qu'il dit, il faut le croire. Ce n'est point du Lamartine encore chaud de ses poèmes, mais la vérité toute simple.

Les délicieux récits qu'il a faits plus tard de son éducation classique, de son état d'âme au collège de Belley, sont ainsi confirmés. Comme nous l'avons dit déjà, M. E.-M. de Voguë

déclare que, s'ils n'ont pas la précision mathématique du détail, ils sont d'une complète exactitude dans l'ensemble et dans l'expression des sentiments. Ils ont, il est vrai, la propriété particulière — due à l'imagination et à la sensibilité communicative du poète — de mettre en relief ce qu'il y a de beau dans chaque situation et dans chaque chose. Mais, à part quelques petites erreurs de noms et de topographie, à part quelques amplifications poétiques bien naturelles, les récits de Lamartine que nous avons donnés sont vrais et exacts.

Nous avons tenu néanmoins à éclaircir, à préciser ce qui nous vient des œuvres du poète, par tous les documents en notre pouvoir. Nous avons lu attentivement le journal où Mme de Lamartine notait jour par jour ses impressions *(Manuscrit de ma mère)*; nous avons dépouillé toute la correspondance de Lamartine avec ses amis de collège. Eh bien ! — nous devons le dire — nous avons trouvé des dates, des noms, des explications qui nous manquaient, mais nous n'avons rien découvert qui mit Lamartine en contradiction avec sa mère ou avec lui-même.

Dans une note que nous avons citée et qu'elle

date du 25 septembre 1806, Mme de Lamartine écrit : « Ce qui me fait plus plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété. » De ce mot « maintenant » et des petites révoltes de son caractère impétueux, faut-il conclure, comme on l'a fait naguère, que « cette inclination pieuse était de fraîche date », qu'elle « n'existait pas alors » ? Non, car rien ne nous y autorise et tout nous l'interdit.

Dès le 18 septembre 1801, quand Alphonse était encore à la pension Pupier, à Lyon — pension particulière disparue sans laisser de trace et que de grands critiques littéraires eux-mêmes confondent à tort avec le lycée de Lyon — Mme de Lamartine disait : « Il me paraît qu'il n'a rien perdu de la piété que j'avais tâché de lui communiquer et c'était toute ma crainte ». A la date du 11 octobre 1801, on voit qu'elle lui fait lire « tous les matins un chapitre d'un bon livre d'un prêtre allemand pour lui enseigner le sentiment religieux émané de toute la nature ». Le 2 octobre 1802, ayant laissé les *Confessions de saint Augustin*, livre qu'elle aimait beaucoup, à la portée d'Alphonse, elle a vu qu'il « l'avait

ouvert et le lisait avec intérêt. » Enfin, le 24 septembre 1806, elle parle d'une lettre qu'elle a reçue de son fils et dit : « Il paraît toujours sage ». Pour Mme de Lamartine, « sage » voulait dire « régulier dans sa conduite et pieux ». Quant au mot « toujours », il nous montre que Lamartine était déjà tout ceci avant cette fin d'année 1806.

Avec une sainte mère comme la sienne, avec les dispositions de son âme essentiellement religieuse, avec les prêtres distingués qui furent ses guides à Belley, comment Lamartine n'eût-il pas été l'adolescent qu'il nous dépeint ? Sa mère lui reproche de n'être pas assez doux, assez patient, avec ses sœurs surtout, mais elle ne néglige rien pour l'améliorer et le rendre pieux. Comme beaucoup d'enfants, et des meilleurs, il pouvait être vif, indépendant, léger même. De treize ans à dix-sept ans, c'est-à-dire de l'âge de son entrée au collège de Belley à l'âge où il le quitta, sa religion n'était pas sans doute ce qu'elle fut dans la suite (ce n'était pas encore l'âge des fortes convictions). Toutefois sa piété allait grandissant et une seule chose nous étonnerait, c'est qu'il n'ait pas eu le sentiment

et l'enthousiasme religieux qui apparaissent dans ses œuvres, dans sa correspondance et dans le journal de sa mère.

De contradiction entre les récits de Lamartine et les autres documents que nous avons invoqués, il n'en est nulle part et à aucun point de vue. Dans la lettre qu'il écrit à son ami Guichard de Bienassis, le 8 juillet 1808, on vient de voir que Lamartine parle de Lafontaine : « Puisque Lafontaine est ton auteur, dit-il, il sera le mien ; souviens-toi de la fable des deux Besaces ». Donc, en 1808, il lit Lafontaine comme autrefois, dans ses basses classes et à la maison paternelle, il en apprenait de mémoire les fables.

Est-ce à dire qu'il aime beaucoup ces fables et qu'il nous trompe quand plus tard il nous dépeint sa répugnance enfantine pour « la philosophie dure, froide et égoïste » qu'il y trouvait au lieu de « la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant » ? Est-ce à dire qu'il nous joue lorsqu'ensuite il nous fait part de l'aversion naturelle qu'il ressentait pour les vers « boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie, ni dans l'oreille, ni sur la page » ? Certainement non, et ce que Lamar-

tine exprime à ce sujet, il a dû réellement l'éprouver. Il y avait trop de belles choses dans Lafontaine pour qu'il ne le lût pas. Mais il y avait aussi dans son cœur trop de tendresse, trop de bonté généreuse pour la philosophie de l'égoïsme, et dans son oreille trop d'harmonies, trop d'amour de la cadence et du nombre pour goûter la versification libre des fables.

Il n'y a rien là qui soit le moins du monde contradictoire. C'est du Lamartine tout pur, du Lamartine identique à lui-même et pas autre chose. L'homme, dans sa nature essentielle, ne change pas. Lamartine étant ce qu'il est, nous comprenons qu'il dise des fables de Lafontaine : « C'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge ». Il était tout naturel aussi qu'il préférât, lui, le roi de l'harmonie, la poésie de Racine et que « douze vers sonores, sublimes, religieux d'Athalie » lui fissent oublier toutes les fables qu'il avait entre les mains.

Ces observations, nous devions les faire pour montrer la valeur indiscutable des récits de Lamartine, contrôlés, complétés par sa correspondance de jeune homme et le journal

de sa mère. Les lettres de Lamartine que nous citons étant, pour le plus grand nombre, de la période qui a immédiatement suivi son départ de Belley, et ses récits ayant été composés, les uns dans son âge mûr, les autres dans sa vieillesse, il s'en suit que, dans notre travail, nous nous appuyons sur Lamartine pris à toutes les époques de sa vie, sur Lamartine tout entier.

Nous allons continuer, en ce qui concerne ses souvenirs de Belley, l'exploration de sa correspondance et recueillir çà et là, parmi ses lettres si intéressantes, de nouveaux parfums d'amitié.

XVI

Suite de la correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège ; mort de Louis de Vignet, d'Aymon de Virieu et de Prosper Guichard de Bienassis.

Dans la suite de sa correspondance avec ses amis Aymon de Virieu et Prosper Guichard de Bienassis, Lamartine parle des projets de ses parents relatifs à la continuation de ses études. La maladie l'ayant empêché de revenir à Belley au commencement de l'année 1807-1808, ce fut une année perdue. Aussi, pour combler les lacunes produites par une circonstance aussi fâcheuse, ses parents voulurent-ils lui faire donner chez eux, à Mâcon, des leçons particulières de mathématiques. Mais l'enseignement de l'algèbre et de la géométrie n'était pas ce qui lui souriait le plus.

Voyant que son père et ses oncles ne s'entendaient pas sur le choix de la carrière qui lui convenait, Lamartine se fit un plan de travaux et de plaisirs littéraires qu'il s'efforça de suivre. Ses parents n'avaient voulu ni de la carrière des armes, sous Bonaparte empereur, ni de la carrière du barreau à cause de certains préjugés. Lamartine résolut de se faire lui-même sa carrière dans le monde des lettres. Il ne se soumit qu'en apparence à la volonté de ses parents et à l'étude des mathématiques.

« Plus on force mon goût et mon inclination là-dessus, écrivait-il à de Virieu, plus elle se porte vers autre chose ».

Dans la correspondance de cette époque, Lamartine parle à ses grands amis d'œuvres littéraires et poétiques, de divers concours, des jeux floraux de Toulouse, etc... Comme il travaille à former son style et, par une multitude d'essais, s'exerce avec ardeur au mécanisme des vers, il leur demande des sujets de poésie et échange avec eux des compositions. Mais on trouve peu de lettres qui ne contiennent quelque réminiscence de ses années de collège, quelque souvenir donné à ses maîtres ou à ses camarades.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Milly, 29 novembre 1808.

« Si M. Lefèvre est toujours chez toi, je te prie de lui faire mille compliments de la part d'un de ses anciens écoliers... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu. au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 12 décembre 1808.

« Il me semble que tu ne remplis pas tes engagements dans toute leur étendue. Je te demande quelques sujets de poésie, mais je veux què cela soit détaillé, que je n'aie plus que l'habit à mettre. Allons, du courage ! un peu moins de paresse et un peu plus de zèle : *Macte animo, generose puer*, comme disait le pauvre M. Varlet de touchante mémoire. Tu vois que je te vaux presque en citations.....
..... »

Bientôt il apprend que Virieu est nommé membre correspondant de l'Académie de Lyon. Il est ahuri de cette élévation subite.

« Quel pas de géant à l'ouverture de la carrière ! Je te respecte et je te jalouse presque. Comment diable as-tu fait ? Quel ou-

vrage as-tu présenté ? Fais m'en vite recevoir autant et je te ferai agréer à celles de Dijon et de Mâcon, quand j'en serai, moyennant un petit mémoire *ad libitum*. C'est un bon augure, et puis nous pourrons dire, comme disait un officier de Saint-Louis à qui on faisait compliment sur sa croix : « C'est d'autant « plus flatteur que je n'ai jamais servi ». Je me fais gloire de ta gloire devant tout le monde. Je la raconte à qui veut l'entendre. A dix-huit ans ! on n'en revient pas. »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 1er juin 1809.

« Qu'as-tu fait tous ces beaux jours-ci, mon cher ami ? Qu'as-tu lu, qu'as-tu pensé ? c'est-à-dire, car je crois que toutes nos actions et tous nos plaisirs sont purement intellectuels et, pour parler comme le bon M. Wrintz, *in futuro contingenti...* »

L'ami de Lamartine, M. Jenin des Prôts, de Virieu-le-Grand, bien qu'un peu sceptique, était l'un de ses camarades dont il aimait le mieux à citer le nom. Le scepticisme de M. Jenin n'excluait pas, chose rare, la bonhomie et les qualités du cœur. C'était du reste un

homme du monde doublé d'un fin lettré. Dans sa famille on possède plusieurs lettres qu'il reçut de Lamartine. On a même, nous assure-t-on, un cahier de philosophie où il a mis en marge des notes sur ses professeurs. Mais, à notre grand regret et malgré le bon vouloir de la famille, il ne nous a pas été possible de faire exhumer ces vieux papiers de la bibliothèque où ils sont enfouis.

Le 4 avril 1809, Lamartine, qui vient de le revoir à Mâcon et ailleurs, écrit à Aymon de Virieu au Grand-Lemps :

« Mâcon, 4 août 1809.

« ... Jenin est encore mille fois meilleur garçon qu'il n'était : il n'y a qu'une voix de louange sur lui. Il est de la grande force sur la basse, et moi j'ai débuté l'autre jour ici dans un concert public et j'ai fait des basses de symphonie à force, mais j'aurai bientôt poussé mon maître à bout... »

Toutefois son existence oisive et sans but déterminé lui pèse de plus en plus comme l'indique la lettre suivante :

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, chez M. Comte, médecin à Grenoble.*

« Mâcon, 19 août 1809.

« Il n'y a, dans ce moment-ci, qu'un peu d'espérance, votre amitié et du courage qui me fassent supporter la vie du plus sot, du plus plat, du plus ignorant *bourgeois* de petite ville. Oui, voilà sans exagération ce que je suis. O beaux rêves que nous faisions bien éveillés, à 9 heures du soir, sous les tilleuls de Belley, riches projets, riante perspective, avenir incomparable, où êtes-vous ? »

Le 1er septembre 1809, il écrit de Mâcon à M. de Virieu, au Grand-Lemps :

« J'ai repris mon vieux mal de poitrine et j'ai craché le sang pendant deux ou trois jours. Cela m'a fait une peur affreuse et je m'étais amusé à faire mon testament en vers. »

Il termine sa lettre en adressant mille respects à M. Genisseau (l'excellent Père économe qui reçut Lamartine et sa mère à son arrivée à Belley, en 1803). Lors de la dissolution des Jésuites de Belley, le Père Genisseau devait être recueilli dans la famille

de Virieu, au Grand-Lemps. Voilà pourquoi son nom revient souvent dans les lettres de Lamartine à M. de Virieu.

Dans le commencement de novembre 1809, Lamartine se disposait à se rendre au Grand-Lemps où il devait revoir ses amis de Virieu et de Bienassis. Il devait en outre, avec eux, parcourir la contrée environnante et notamment visiter Belley. Mais la veille ou l'avant-veille de son départ, son père fit une chute à la chasse et se cassa la main. Regrettable et douloureux contre-temps.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 26 novembre 1809.

. . . . . .

« Parle-moi donc un peu, dans ta première lettre, de Guichard, de vos courses qui m'ont fait pleurer de regret, de Belley, de Grenoble, de Crémieu, et que sais-je encore ?... »

Au cours de sa correspondance avec Bienassis et Virieu, il raconte qu'il a vu Ghilini, St-P., J., B., M., L., D., etc... Il cite ainsi leurs camarades de collège avec un empressement qui démontre combien il leur demeure attaché.

Le 28 mars 1810, il écrit de Lyon à Guichard, à Grenoble :

« ... Je suis de nouveau ruiné pour avoir prêté de l'argent à Dupuis, à Rivat, à mon maître d'anglais. Personne ne me rend un sol... »

Au même et à la même adresse, lettre écrite de la grotte de Rousseau (ou grotte des Etroits)[1]. Le poète y définit en vers le trio Bienassis, Virieu, Lamartine.

« Lyon, 2 mai 1810.

« ... J'y suis allé, après mon déjeûner, m'y promener tout seul, seul, tout seul, oh ! que n'étais-tu là ?...

Le Dieu qui prend soin de nous tous
Fit trois lots qu'entre nous partagea sa sagesse :
Dans ton cœur il mit la tendresse,
Ami, ton sort fut le plus doux !
Aymon des arts reçut l'heureux génie,
Et moi, moi, moins heureux que vous,
J'eus l'amour de l'étude et la mélancolie.

[1] Cette grotte est située en face de la presqu'île de Perrache, sur la rive droite de la Saône, près d'Oullins.

Grotte charmante, inspire-moi
Des vers plus doux que le murmure
De la source tranquille et pure
Qui s'échappe tout près de toi !

. . . . . .

A Aymon de Virieu, au Grand-Lemps, il rappelle leurs excursions de collégiens.

« Lyon, 4 mai 1810.

« ... J'ai vu L... ici, il y a deux jours, toujours le même, meilleur encore si c'était possible. Nous irons peut-être ensemble passer quelques jours chez lui, à la Verpillière [1]. Tu te souviens, je pense, de la Verpillière. »

A Dijon, il retrouve un de ses bons amis de collège, B., le cadet, qui fait son cours de droit. Il émet le vœu qu'un jour prochain les réunisse tous, appuyant ainsi de sa haute autorité le projet, depuis si longtemps conçu et toujours irréalisé, d'une association fraternelle d'anciens élèves du collège de Belley. Il se félicite de l'occasion qui lui est offerte de

[1] Ancien château et village de l'Isère, à 25 kilomètres nord-est de Vienne. Chef-lieu de canton (1.125 habitants). Le nom est connu et porté à Lagnieu (Ain), où réside M. le marquis de la Verpillière.

causer du passé. C'est avec joie qu'il annonce, à M. de Virieu à Paris, la rencontre qu'il a faite :

« Dijon, 26 juillet 1810.

« ... Je veux tâcher de l'emmener à trois lieues de Dijon [1], chez mon oncle où je suis plus chez moi que chez mon père même. J'aurai un plaisir infini à me rappeler avec lui *nos belles années...* »

Le 12 décembre, il écrit encore à de Virieu, à Paris. De retour d'un voyage à Bienassis qui lui a rappelé ses souvenirs de collège, il lui en rend compte :

« Milly, 12 décembre.

....

« Je viens d'avoir ici, pendant quelques jours, Charles de Remondange; c'est bien toujours le brouillon de meilleur cœur que je connaisse...

« Il a beaucoup plus travaillé depuis sa sortie

[1] Au château d'Urcy, commune d'Urcy, canton de Chevrey-Chambertin (Côte-d'Or). Le château d'Urcy appartenait à l'abbé Jean-Baptiste-François de Lamartine, oncle du poète, qu'il fit son légataire universel.

du collège qu'auparavant, il traduit joliment Homère ; il a cependant continué seul le grec. Il doit venir beaucoup à Mâcon cet hiver, et moi aller à Bourg très souvent ; c'est mon unique ressource, mais c'en est une fort bonne sous mille rapports... »

Ennuyés eux-mêmes du désœuvrement de leur fils, ses parents l'envoient en Italie. Lamartine songe qu'il va passer dans la région de Belley et qu'il pourra saluer cette ville à distance.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, à Meyrieu (Isère).*

« Mâcon, 30 mai 1811.

« La première lettre que tu recevras de moi, mon cher ami, sera datée de Florence ou de Rome ou tout au moins de Turin. Je pars, je vais parcourir cette *Saturnia tellus* si désirée. Mes parents m'ont proposé d'eux-mêmes ce voyage auquel je ne pensais plus...

« Je vais avec une jeune femme, cousine de ma mère, et son mari. Nous quittons Lyon le 15 ou le 20 juillet ; nous allons jusqu'à Turin par la diligence ; là nous trouvons une bonne berline qui les attend...

« ... J'irai voir Vignet à Chambéry, je

saluerai le Grand-Lemps et Belley d'un peu plus loin... »

Lamartine entretint, avec une régularité étonnante chez un homme aussi chargé de travail, la correspondance commencée dans sa première jeunesse avec ses amis de collège, qui furent les grands amis de sa vie.

Vers 1825, après avoir consulté un illustre praticien, il se crut condamné à mourir jeune et se consola par les fortifiants souvenirs de son éducation religieuse.

« J'étais seul, dit-il, dans une chambre d'auberge dont les fenêtres ouvraient sur la Saône, lente, terne et voilée de brumes sous la sombre colline de Fourvière au sommet de laquelle s'élèvent les premiers temples du christianisme dans les Gaules. La religion de ma mère et de mon enfance se présentait dans ces années-là avec toutes les tendresses du berceau, avec toutes les perspectives dont elle a embelli l'autre côté de la tombe. » C'est dans cette situation qu'il composa le *Poète Mourant* :

La coupe de mes jours s'est brisée encore pleine;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine;
Ni larmes, ni regrets ne peuvent l'arrêter :
. . . . . .

Ah ! qu'il pleure celui dont les mains décharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Q'enlève le souffle du soir.

.....

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme,
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.

.....

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé les ténèbres.

.....

Mais, pour employer une expression familière, les médecins heureusement ne sont pas le bon Dieu. Celui que l'illustre praticien — le docteur Véricel sans doute — effrayait par une condamnation sans appel, avait encore un demi-siècle à vivre. Ses grands amis de collège disparurent longtemps avant lui. Le premier que la mort emporta fut Louis de Vignet.

Louis de Vignet, entré en 1821 dans la carrière diplomatique, était nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sardaigne en Suisse dix ans plus tard, et, en la

même qualité, à la cour des Deux-Siciles, en 1836. Il mourut du choléra à Naples, le 15 juillet 1837. Il était chevalier, grand'croix, décoré du grand cordon de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie et commandeur de l'ordre de François Ier des Deux-Siciles.

Homme de lettres en même temps qu'homme d'Etat, il composa plusieurs pièces de vers inédites, entre autres *Les Tombeaux d'Hautecombe*, *La Fille morte*, *Au duc de Rauzan sur la naissance de son fils*, pièces très appréciées à cette époque dans les salons de Paris. Il fit paraître aussi des articles remarqués sous le nom de baron d'Eustein.

Nous empruntons aux *Recueillements poétiques* la poésie inspirée à Lamartine par la mort de Louis de Vignet[1] et adressée à Aymon de Virieu. C'est une improvisation pleine de mélancolie et de tristesse sur les groupements affectueux et les séparations inévitables, sur les joies et les deuils de la vie. C'est l'épilogue des amitiés du poète.

[1] Ce n'est pas seulement cette poésie élégiaque qui porte le nom de *Louis de Vignet*. On lit en outre dans les *Poesies inédites*, à la date de 1817 (Milly, 26 novembre), des stances intitulées *A ma Lampe* et dédiées au baron de Vignet.

« *A M. le comte de Virieu, après la mort d'un ami commun, le baron de Vignet, mort à Naples en 1838* [1].

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment ;
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement !

Aimons-nous ! notre fleuve baisse :
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié !

.....

O Naples ! sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos,
Comme au lendemain d'un voyage
Il a sa couche au bord des flots !

Son âme, harmonieux cantique,
Son âme, où les anges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

[1] D'après les renseignements précis que nous avons reçus de M. d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie et du fils de Louis de Vignet lui-même, le baron de Vignet n'est pas mort en 1838, mais le 15 juillet 1837. Lamartine et ses éditeurs ont mis à tort « 1838 ».

Comme un cygne à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel,

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide
Tant que Dieu ne l'emplissait pas !

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.

. . . . . .

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc !

. . . . . .

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé !

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre
Comme on pousse du pied le bord.

. . . . . .

Ames souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé !

Nous absens de l'adieu suprême,
Nous, qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui.

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains,
De rencontres sous nos demeures
De pas perdus sur les chemins !

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'âmes dans les âmes versées,
De recueillements à l'écart !

Que de rêves éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau !

Ainsi nous mourrons feuille à feuille
Nos rameaux jonchent le sentier ;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchainait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence
Plus faible et plus triste à noter :
Hélas ! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

. . . . . .

Adieu les voix de notre enfance,
Adieu l'ombre de nos beaux jours ;
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours.

Louis de Vignet mort, il resta le trio Lamartine, Virieu, Bienassis.

Après avoir occupé un poste dans la diplomatie, le comte, depuis le marquis Aymon de

Virieu crut devoir renoncer à toute action publique au lendemain de la Révolution de juillet. Il refusa de suivre les avis de Lamartine et d'accepter le siège de député que lui offrait la ville de Lyon. Il possédait près de cette ville sa belle propriété de Fontaine [1] et l'Académie de Lyon, nous venons de le voir, l'avait admis dans son sein presque au sortir du collège de Belley, à moins de vingt ans. Aymon de Virieu mourut en 1841. M. le marquis de Virieu, président de la Société d'Agriculture et des Courses de la Tour-du-Pin (Isère) est son neveu. Aymon de Virieu a eu trois fils : l'un d'eux, le seul survivant, M. le comte Godefroy de Virieu a cédé la jouissance du château de Sathonay à l'œuvre dite Saint-Maurice, fondée par l'abbé Faivre et le général de Coulligis pour les petites filles de soldats.

Prosper Guichard de Bienassis devint maire de sa commune, puis juge de paix de son canton. Il finit ses jours le 27 mai 1855, dans cette paisible demeure de Bienassis témoin de leurs confidences amicales et de leurs joyeux

[1] Ses propriétés de Sathonay et de Cailloux-sur-Fontaine lui étaient venues de son mariage avec Mlle de Fargues, dont la mère était une Fay de Sathonay.

ébats de quinze ans. Marié à Jeanne-Antoinette Comte, sa cousine, il n'avait pas eu d'enfant : il laissa pour héritier de son château et de ses biens son petit neveu, Prosper Guichard, actuellement avoué près la Cour d'appel de Lyon.

Au début de la seconde moitié de son existence, Lamartine eut la tristesse de se voir ainsi séparé de ses plus chers et plus intimes camarades. La perte la plus sensible fut celle d'Aymon de Virieu « l'ami de tous les temps, et, comme il l'appelle, la moitié de lui-même, *animæ dimidium*. Il avait pour ce dernier une telle affection, dit M. Reyssié, qu'il dira à sa femme, pour lui prouver son amour : « Tu es mon Virieu ! »

Mais le ciel a ses brumes et ses nuages, il a aussi son azur et ses clartés sereines. La tristesse causée, dans l'âme du poète, par tant de coups cruels, trouva sa compensation dans le dévouement sans bornes de la compagne qui fut pour lui le modèle des épouses et le meilleur des amis.

XVII

Souvenirs laissés par Lamartine ; ses retours à Belley.

Tout, ou presque tout ce que l'on sait du séjour de Lamartine dans notre ville est raconté par lui-même ou par sa mère. Ce qui fait qu'on a peu d'autres sources d'informations pour se renseigner sur ses études classiques, c'est que les Jésuites furent subitement expulsés de leur maison par ordre de Fouché, le fameux régicide et conventionnel, devenu préfet de police du premier Empire avant de l'être du gouvernement de Louis XVIII.

On rapporte qu'un général, en résidence dans la région Dauphinoise, était allé saluer Napoléon à son passage au Pont-de-Beauvoisin. L'Empereur lui demanda des nouvelles de son fils. Le général répondit : « J'ai trouvé pour mon fils un excellent collège : c'est le collège

dirigé à Belley par les Jésuites. J'ai beaucoup à me louer de ces religieux et de l'éducation qu'ils donnent. »

C'est ainsi, dit-on, que l'attention de Fouché fut appelée sur l'existence, au collège de Belley, d'un groupe de Jésuites réunis sous le nom de Pères de la Foi. De là, dans l'année qui suivit le départ de Lamartine (c'est-à-dire en 1808), une dispersion précipitée des professeurs et des papiers du collège qui auraient pu fournir de nombreux détails inédits sur la jeunesse du poète. Nous ignorons si ces papiers, comme on le croit, sont allés en Angleterre avec ceux des Jésuites qui s'y rendirent. Nous n'avons pu les retrouver : les recherches accomplies sur notre demande, soit à Lyon, soit ailleurs, n'ont pas eu de résultat.

Ce que nous pouvons dire, c'est que le départ des Pères de la Foi fut vivement ressenti par la ville de Belley et la contrée environnante [1]. Leur collège était fréquenté, comme on sait,

[1] Les Pères de la Foi partis, on eut mille peines à sauver l'existence du collège de Belley. Après divers essais infructueux de réorganisation, ce collège, fondé en 1745 par un évêque de Belley Mgr du Dousset, fut enfin complètement reconstitué en 1824 par un autre évêque de Belley Mgr Devie. Il devint petit-séminaire diocésain et, par l'excellente compo-

COLLÈGE DE BELLEY

par des jeunes gens appartenant aux plus notables et aux plus anciennes familles, non seulement de la région, mais des pays voisins. C'était une véritable bonne fortune qu'un collège de ce genre en un temps où l'effort des générations nouvelles n'avait pas encore réédifié sur les ruines des vieilles organisations scolaires et où les écoles manquaient. « Il grandissait de renommée, dit Lamartine, au milieu de tous les débris d'institutions enseignantes dispersées par la Révolution. Il contrastait heureusement avec cette éducation au tambour des lycées impériaux où Bonaparte, empereur, voulait mettre la pensée de toute la France en uniforme et faire un peuple de soldats au lieu d'un peuple de citoyens. » Lamartine qualifie l'éducation qu'on y recevait, à la fois de « pieuse » et de « libérale ».

sition de son corps professoral et ses succès, a maintenu jusqu'à nos jours son ancienne réputation.

Nous sommes heureux d'annoncer que notre très modeste travail a, par les recherches qu'il a rendues nécessaires, été la cause occasionnelle d'une œuvre importante sur les origines et l'historique du collège de Belley. Cette monographie, exécutée par une main habile, ne peut manquer d'offrir le plus grand intérêt.

On se représente sans peine le mouvement que devait produire, dans une petite ville comme Belley, la présence de trois cents jeunes gens, presque tous riches. C'était, à cette époque où les voyages ne s'accomplissaient que lentement et en voiture, une source énorme de revenus pour les hôtels et le commerce de la localité. Par suite, rien d'étonnant que la destruction de ce magnifique collège ait causé le plus grand émoi dans le public. D'après la correspondance de Lamartine, on a pu voir que le bruit de cet évènement avait retenti jusque dans la cité lyonnaise où l'institution des Jésuites de Belley était fort appréciée.

Mais si la dispersion de ces religieux fit perdre à notre ville les avantages moraux et matériels d'un foyer d'enseignement renommé, douze ans plus tard elle apprit avec joie qu'un grand poète s'était formé sur son sol. A la vue du nom de Belley figurant à la tête de son premier volume de vers, comme le nom de son berceau poétique, tous les souvenirs se réveillèrent. De nombreuses relations furent renouées. Jusqu'au soir de sa vie, plusieurs personnes de Belley, des anciens élèves du

collège notamment, entretinrent avec Lamartine les meilleurs rapports. On nous signale un de nos concitoyens qui, dans les heures critiques de sa détresse financière, lui prêta des sommes d'argent importantes.

Bien que le collège de Belley ait, à plusieurs reprises, changé de maîtres et de direction, le souvenir de Lamartine n'y est pas éteint. Longtemps le regard des élèves s'arrêta sur une vieille porte que des restaurations successives ont fait disparaître et où chacun pouvait lire, tracé en gros caractères dans le bois à coups de canif, le mot « Lamartine ». De nos jours encore on y cause de tout ce qui peut rappeler le poète. On se montre non seulement les tableaux qui contiennent l'exposé de la thèse philosophique qu'il soutint en 1807 et les *Adieux*, mais aussi la place que, d'après ses ouvrages, il devait occuper à l'angle du vaste dortoir élevé, d'où la vue s'étend au loin sur les verts coteaux et la campagne.

Quant à Lamartine, inutile de répéter que pour la ville et le collège de Belley il eut toujours un véritable culte. Ce qu'il en dit dans ses *Confidences*, dans ses *Souvenirs et Portraits*, dans ses *Mémoires* et dans sa

Correspondance, témoigne de l'impression profonde qu'il en avait conservée. Bien des fois, dans sa première jeunesse, il traversa la région de Belley et dut revoir Belley lui-même, soit en se rendant à Aix-les-Bains, soit en allant à Bissy, chez les de Maistre, à Chambéry et à Servolex, chez sa sœur Césarine, mariée, comme on se le rappelle, au frère de son ami Louis de Vignet.

Il traversa notre pays, une fois entre autres, dans une circonstance mémorable pour lui. C'était dans la seconde quinzaine du mois d'août de l'année 1817. Il venait de faire à Paris l'essai infructueux de son premier volume de poésies. Le libraire Didot n'avait pas voulu se charger de l'imprimer à ses frais.

Lamartine était malade et il gardait au cœur le souvenir de la douce et sympathique femme dont l'année précédente, à Aix-les-Bains, il avait été l'intime confident. Il restait étrangement épris de cette Elvire, tant de fois nommée dans ses poésies et qui lui inspira les strophes, si mélodieuses, si sentimentales du *Lac*, ainsi que ses religieuses stances sur le *Crucifix* et son hymne superbe à l'*Immorta-*

lité, tout entier résumé dans ce cri, véritable syllogisme : « J'aime, il faut que j'espère ! »

Il tenait à revoir la pauvre malade dont la situation était si conforme à la sienne, dont les pensées répondaient si bien à ses propres pensées. Son médecin de Paris lui avait d'autre part prescrit une saison d'eaux à Aix. Mais l'argent lui manquait et ce voyage n'aurait pu s'accomplir sans l'initiative hardie et spontanée de sa mère. Voyant l'état de son fils, elle n'hésita pas une minute à faire couper, à son insu, dans le jardin de Milly, un « bouquet d'arbres composé de deux ou trois tilleuls, d'un chêne vert, de sept ou huit tortueuses charmilles. » La vente terminée, elle entraîna son fils dans la maison, ouvrit son secrétaire, et en tirant un sac d'écus à demi rempli : « Tiens, dit-elle, et pars ! Les arbres me seront assez payés si tu reviens guéri et heureux ! »

Pour prendre la route d'Aix-les-Baïns, où nous l'accompagnerons à cause de la contrée qu'il va parcourir, Lamartine ne prit que cent francs sur les six cents que contenait le sac. Il laissa le reste, pour le rendre à son retour « à celle qui se l'était si héroïquement arraché du cœur. » Il partit à pied, des guêtres

de cuir aux jambes, son fusil sur l'épaule comme un chasseur.

Il mangeait et couchait dans les plus humbles cabarets de village. Il suivit de la sorte les longues et pittoresques gorges du Bugey, franchit la vallée du Séran et s'avança jusqu'à Seyssel. Puis, voulant se trouver à Hautecombe le jour même où il avait donné ses soins un an auparavant à la malheureuse naufragée, il se mit en route dans la direction de Belley. Il traversa le Rhône au pied du rocher de Pierre-Châtel et gravit lentement le mont du Chat.

Parvenu au sommet, il aperçut dans le lointain la vallée d'Annecy, à ses pieds celles d'Aix et de Chambéry, le lac du Bourget taché « de teintes roses par les rayons flottants du soleil du soir. » Il lui sembla qu'une seule figure remplissait l'espace immense. Elle s'élevait : des chalets placés en vedette aux flancs des montagnes ; « du jardin du vieux médecin » dont il « reconnaissait le toit pointu d'ardoises par-dessus les fumées de la ville ; des figuiers du petit donjon de Bon-Port au fond d'une anse opposée ; des châtaigniers de la colline de Tresserves ; des bois de Saint-

Innocent; de l'île de Châtillon; des barques qui rentraient dans les rades; de toute cette terre, de tout cet éther, de tous ces flots. »

Il tomba à genoux « devant cet horizon plein d'une ombre », et s'assit ensuite « derrière un rocher couvert de buis ». Il resta là « en contemplation et en souvenirs » jusqu'à ce que les derniers rayons du soleil eussent doré la cîme du Nivolet.

Il descendit alors vers l'abbaye d'Hautecombe les yeux éblouis et l'âme dans le ravissement. Arrivé « au bord de la fontaine qui coule et qui s'arrête alternativement, comme une respiration intermittente de la montagne, sur un plateau vert, au-dessus des ruines de l'abbaye », il tira « de son havre-sac un morceau de pain et un peu de fromage de chèvre » qu'il avait acheté à Seyssel. Avec ces simples aliments il soupa le cœur bercé de mille rêves, admirant le spectacle merveilleux qui se déroulait devant lui !

Mais ce voyage devait s'achever dans la tristesse... Quelques minutes plus tard un bateau abordait à Hautecombe. Le batelier apportait à Lamartine un paquet de lettres transmis de Chambéry par son ami Louis de Vignet. L'une

du docteur Allain, de Paris, contenait ces mots : « Elle m'a chargé de vous envoyer ses dernières pensées ; elle a écrit jusqu'à la minute où sa main s'est glacée sur votre nom... Aimez-la dans ce Christ qui nous a aimés jusqu'à la mort et vivez pour votre mère !... »

Elle n'était pas à sa dernière heure l'Elvire tant aimée. Elle ne s'éteignit à Paris qu'à la fin de l'année 1817 ; mais, entre le 16 et le 23 septembre, la pensée de sa mort arrache déjà au poète le cri du *Lac*. Du jour où il sait que les médecins lui ont absolument interdit le voyage, il tombe dans une douleur infinie. Il erre quelque temps à Aix et dans les environs, visite son ami Louis de Vignet, passe plusieurs jours au milieu des de Maistre. Mais son cœur est insensible à tout ce qui l'entoure... Un être manquera désormais pour Lamartine à ce panorama unique, superbe, qui commence par les prairies, les collines et les montagnes bugistes, se continuant par le lac du Bourget, pour se terminer au loin par les blanches et gigantesques découpures des Alpes !

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

La voix enchanteresse ne retentira plus sur « les flots harmonieux » !...

Toutefois ce ne fut pas le dernier voyage de Lamartine à Aix-les-Bains. Ses projets de mariage avec miss Marie-Anne-Elisa Birch, qu'il avait rencontrée à Pugnet au château de Caramagne, chez Mme de la Pierre — une proscrite de la Terreur — les déplacements nombreux que nécessita ce mariage toujours retardé, par Mme Birch, à cause de ses préjugés de protestante et célébré enfin, le 6 juin 1820, par l'abbé d'Etiola, dans la chapelle du gouverneur de Chambéry (chapelle du château des ducs de Savoie, dite sainte-chapelle), les fonctions d'attaché d'ambassade et de chargé d'affaires, que Lamartine remplit à Naples, à à Lucques, à Parme, à Florence, etc..., de 1820 à 1830, lui ont, bien des fois, fourni l'occasion de traverser notre pays et de saluer tout au moins la ville de Belley.

En 1830, Lamartine devait, en revenant d'Aix-les-Bains, visiter le collège et assister à l'examen des élèves de rhétorique qui s'y étaient préparés par l'analyse des *Méditations* et des *Harmonies*. Son âme n'était pas remise

du coup que lui porta la mort tragique et prématurée de sa mère (1829).

On connait ce douloureux événement. Après son élection à l'Académie, Lamartine se préparait à quitter Paris pour rentrer à Mâcon. Sa chambre était encombrée de présents destinés à sa mère, à ses sœurs, à sa femme qui l'avait devancé dans sa famille, lorsqu'il apprit, de la bouche d'Aymon de Virieu, la funèbre nouvelle. Mme de Lamartine, encore pleine de santé et de cette grâce qui la faisait comparer à Mme Récamier, venait d'être victime d'un accident survenu pendant son bain à l'hospice de la Charité (27 novembre). Voulant réchauffer le bain, elle avait ouvert le conduit d'eau chaude et le « rejaillissement brûlant du liquide ayant frappé sa poitrine, sa main n'avait eu ni la force, ni le temps de refermer le cou de cygne » *(Manuscrit de ma mère)*, Elle mourut le lendemain en prononçant ces mots : « Mon mari..., mes enfants, Alphonse, Marianne, Cécile, Eugénie, Sophie, que Dieu les bénisse!... Mon Alphonse ! oh ! qu'il aura du chagrin de n'avoir pas été près de moi à cette grande heure !... Dites-lui, oh ! dites-lui que je ne souffre plus !... Oh ! que je suis heu-

reuse ! Mon Dieu, vous ne m'avez pas trompée, je suis heureuse !... »

La réception de Lamartine à l'Académie eut lieu trois mois après la mort de sa mère, le 3 avril 1830. Avant de lire, de sa voix de basse sonore, l'éloge du comte Daru, il eut un souvenir pour la pauvre femme qui avait tant désiré ce jour : ses premières paroles furent pour elle. Qu'elle aurait éprouvé de bonheur à entendre le grand savant, Cuvier, louer son fils, le grand poète !

La perdre ainsi fut un coup bien rude pour ce fils qu'elle aimait tant. Mais il n'avait, autre part, que succès et triomphes. Il était dans tout son éclat littéraire. Il venait d'avoir l'avantage inouï d'être élu sans présentation à l'Académie française. Par surcroît d'honneur, Charles X l'avait nommé ministre plénipotentiaire en Grèce. Pendant qu'il jouissait, à Aix, avec sa femme et sa fille, de ces sourires de la fortune, au moment même où il se proposait de se rendre à Belley, pour y accomplir la visite attendue, la nouvelle de la Révolution de juillet, qu'il avait prédite, lui arriva. Cet évènement le contraignit à renvoyer à plus tard le plaisir de revoir ce cher collège de Belley

auquel il pensait toujours. Bien que le poste de ministre à Athènes fut des plus flatteurs pour un poète, il se disposa de suite à partir pour la capitale et à porter sa démission à M. Molé, ministre des affaires étrangères.

« J'irai à Paris, écrivait-il, donner mon adhésion d'une main et ma démission de l'autre; adhésion comme citoyen politique qui préfère tout à l'anarchie, et démission comme honneur qui ne permet guère de servir le lendemain un régime né des ruines d'une dynastie qu'on servait la veille. » Louis-Philippe dit en conseil : « Voici enfin une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate », et bientôt il lui offrit le poste d'ambassadeur à Londres. Mais Lamartine refusa obstinément et ne songea plus qu'au grand voyage que, depuis de longues années, il méditait d'entreprendre en Orient.

C'est avant ce voyage en Orient, et au printemps de l'année 1832, que, d'après nos informations, Lamartine fit sa visite annoncée au collège de Belley. L'année s'était ouverte dans la tristesse, pour lui et pour son admirable femme. Le choléra qui sévissait alors à Mâcon avait absorbé leurs heures et leur

dévouement. Leur fille Julia d'ailleurs les inquiétait : sa poitrine était si délicate, elle crachait le sang. On les rencontrait dans les rues, tous deux, promenant leur enfant aux beaux et premiers rayons de soleil (Ch. Alexandre) [1].

Voilà dans quelles circonstances Lamartine revint au collège de Belley. La réception fut très solennelle ; le poète fut complimenté par un élève de rhétorique, et passa en revue toutes les divisions réunies sur la grande cour. Il avait avec lui sa Julia bien aimée, alors sur ses douze ans [2] et une levrette, son inséparable levrette. Il tentait l'impossible pour sauver son enfant dont « les yeux brillaient de l'éclat trompeur des poitrinaires », qui devenait plus belle, plus tendre, plus adorable, à mesure qu'elle approchait de sa

[1] Dans son ouvrage sur Mme Alphonse de Lamartine, M. Ch. Alexandre nous dépeint sa vie intime et celle de son mari, vies données toutes au travail, à la bienfaisance, au devoir. Rien n'est plus admirable et intéressant que cet intérieur formé par ces deux grandes âmes, ce ménage où la femme forte et chrétienne, comme un ange véritable, soutient le poète-orateur dans le dur accomplissement de sa tâche. Voir le *Correspondant*, année 1886.

[2] Née à Mâcon le 14 mai 1822 (Etat civil).

fin, que la chaleur bienfaisante d'Orient ne put guérir et qui mourut là-bas à Bayreuth, le 6 décembre de la même année, « prodiguant sans le savoir ses derniers sourires, ses dernières caresses, échangeant avec son père et sa mère ses derniers baisers. »

XVIII

Lamartine et Belley; vie publique du grand homme; manifestations en son honneur.

Quelque temps avant la Révolution de juillet, Lamartine écrivit la lettre suivante où il se compare à son ami de collège Jenin :

« *A Monsieur le comte de Virieu.*

« Monteulot près Dijon, 22 septembre 1829.

. . . . . .

« Je n'ai pas voulu aller à Paris. Le prince de Polignac vient de m'écrire avant-hier encore, *propriâ manu*, mais en termes vagues, insignifiants, que je connais de longue main. Je persiste dans mon abstinence. De tout ceci je suis ennuyé, dégoûté, honteux : à mon âge, des troisièmes rôles ! Toutes les faveurs de ce

bas monde sont pour les imbéciles ou les flagorneurs. La cause des honnêtes gens repousse avec soin ce qui est honnête et habile. *Je suis, comme notre ami Jenin, misanthrope;* mais je le serais en riant, si la chose ne touchait que moi. Malheureusement, je vois en noir et en très noir tout ceci et je sais pourquoi, mais c'est trop long à écrire. Espérons dans la Providence, premier ministre de toutes nos fourmilières, et remercions-la, toi et moi, d'être indépendants et sans ambition... »

Six mois après la Révolution de juillet, très intéressante lettre qu'il commence en citant son professeur de philosophie de Belley, le Père Vrindts :

« *A Monsieur le comte de Virieu, à Lyon.*

« Monteulot, 7 février 1831.

« *Non liquet,* disait M. Wrintz. C'est ce que je dis en lisant ta lettre... » (Suit une longue épitre pour combattre l'inaction et la neutralité politiques, les bons citoyens devant lutter pour les intérêts supérieurs et sacrés de la patrie quel que soit le gouvernement.)

En 1835, il écrit à son ami Guichard qu'il a reçu M. Timon (Louis-Marie de la Haye, vicomte de Cormenin dit Timon, 1788-1868, ancien député de Belley) [1].

« *A Monsieur Guichard de Bienassis.*

« 1835 (Paris).

. . . . . .

« J'ai vu et reçu en ton honneur M. Timon. Je lui ai donné à dîner, et puis je ne sais ce qu'il est devenu. Je l'aimais pour parler de toi, de ta retraite, de ton bonheur paisible, des charmantes tourelles de Bienassis que je vois d'ici briller dans ma mémoire aux rayons du soleil, avec les treilles de la terrasse et les bois de la montagne. Hélas ! tout cela ne se verra plus des mêmes yeux. La vie du cœur

[1] M. de Cormenin avait été élu député de Belley en 1830. Candidat à Bourg et à Belley, il avait obtenu à Bourg 162 voix contre 313 à M. Puvis, et dans l'arrondissement de Belley 180 voix contre 154 à M. de Montluisant. Réélu en 1831 à Joigny, Montargis, Pont-de-Vaux, Belley, il opta pour Belley. Venu dans cette ville, le 25 juillet de cette année 1831, il y trouvait un accueil enthousiaste... Voici le résultat du scrutin pour sa réélection à Belley, en 1831 (3 juillet) :

Amédée Girod	40	voix.
Vte de Cormenin	90	—
Divers	2	—

est finie ou bien avancée pour nous : tu sais mon malheur *(la mort de sa fille Julia)*.

« Je vis triste, mais si occupé, ou plutôt si ennuyé, qu'une heure ne me reste pas pour penser à moi. »

. . . . . .

En 1837, il écrit à M. de Cormenin lui-même (député de Belley 1830-1834).

« *A Monsieur de Cormenin.*

« ... Je suis donc tout à fait de votre avis sur l'utilité morale, intellectuelle, politique, de cette université des masses. Il faut tourner en bas le miroir de la civilisation, c'est l'œuvre de ces temps-ci... »

S'il aimait Cormenin et partageait son avis relativement à l'instruction morale, intellectuelle et politique des masses populaires, il n'en était pas moins aimé et admiré de lui.

C'est notre ancien député Cormenin qui disait de Lamartine :

« Il chante lorsqu'il parle, il chante lorsqu'il écrit, il chante lorsqu'il médite, il chante lorsque la nuit tombe, il chante lorsque le jour se lève, il chante lorsque le vent gémit, il

chante lorsque l'oiseau gazouille, il chante lorsqu'il chante, il chante toujours. »

Cormenin, lui, le caustique Timon, d'ordinaire si peu indulgent pour ses contemporains, écrivait :

« C'est un esprit vaste, divers, universel, mouvant comme la nature qu'il peint. » *(Portraits parlementaires.)*

Et encore :

« D'autres font jaillir des éclairs de l'esprit de leur glaive oratoire ; d'autres se retranchent dans la défense de leurs traitements qu'ils n'abandonnent qu'avec la vie ; d'autres plaident la cause de l'agiotage, des houilles et du tabac. Mais les causes que Lamartine préfère sont les causes de la justice et de l'humanité. J'affirme que Lamartine est le plus fleuri, le plus lyrique, le plus humanitaire de nos orateurs, le plus mélodieux de nos poètes, sans excepter Racine lui-même, le premier de nos improvisateurs, un prosateur éminent, un vaste esprit, un noble cœur... »

Un littérateur bressan bien connu, M. Philibert Le Duc, ex-inspecteur des forêts à Belley, a célébré, en 1839, le poète-orateur, dont les succès et la gloire attiraient de plus

en plus l'attention publique. De la pièce de vers adressée à Lamartine par M. Le Duc et datée de Mâcon (6 décembre 1839) *(Journal de la Société d'Emulation de l'Ain)*, voici quelques fragments :

. . . . . .
La vierge craintive,
Aux bosquets déserts,
Ecoute, attentive,
Vos chastes concerts ;
. . . . . .
Les chrétiens austères
Bénissent vos chants ;
Leurs pas solitaires,
Aux soleils couchants.
Montent la colline
Où la Croix s'incline
Aux vents des hivers ,
Et souvent près d'elle
Leur bouche fidèle
Prie avec vos vers.
. . . . . .
Oh ! dans ces années,
Avant que les fleurs
Ne vissent fanées
Leurs belles couleurs.
Que de fois le livre,
Où votre âme livre

Ses ravissements,
Suivit ma paresse
Aux sentiers de Bresse
Ombreux et charmants !

. . . . . .

Jocelyn, Laurence,
Daï-dha, Cédar !
Anges de souffrance
Peints avec tant d'art,
Tant de fantaisie
Et de poésie !
Quand donc, doux portraits,
Pourrai-je connaître
Celui qui fit naître
Vos suaves traits.

. . . . . .

Vers 1847, l'une des personnalités les plus vénérables et les plus distinguées de la ville de Belley, eut l'occasion, pendant son séjour à Paris, de rendre visite à Lamartine. L'éminent visiteur n'eut pas la bonne fortune de le rencontrer. En revanche, il éprouva la satisfaction d'être reçu par Mme de Lamartine, cette femme « à l'âme si pieuse, à l'intelligence si haute, au si profond amour, douée de tous les dons de l'imagination, de l'esprit et du cœur » (Ch. Alexandre). Extrêmement éprise du poète,

de son génie, confidente de toutes ses pensées, sa collaboratrice dans les travaux de sa vie littéraire et même politique, Mme de Lamartine parla de ses œuvres avec enthousiasme.

Elle dit combien il demeurait fidèle à ceux qu'une fois il avait aimés, avec quel soin il avait entretenu ses relations d'enfance et de collège, quel pieux souvenir il gardait à cette maison de Belley où il avait passé des heures si douces et respiré, avec l'air des montagnes, le souffle de la poésie. Elle loua son dévouement à toutes les nobles causes, sa générosité, besoin perpétuel de son cœur. Mais, en traversant son salon, elle fit une réflexion amère sur le laisser-aller que comporte le génie. Mme de Lamartine ne visait pas, dans l'expression de ses regrets, la charité sans bornes qu'il pratiquait sans cesse et qui était sa vie à elle-même : elle songeait que l'amour du beau, les goûts artistiques, l'idéal se payent. Et montrant d'un air mélancolique une statuette égyptienne : « Voyez ce bronze !... Il lui a coûté... dix mille francs ! Cependant ses satisfactions artistiques ne sont pas les plus désastreuses, mais les terres ! les terres !... Si vous saviez comme il est bon ! Il a voulu

racheter des siens, pour améliorer leur situation, tous les domaines qui venaient de sa famille. Il plane au dessus des petites choses de ce monde : c'est là sa gloire et son mérite. J'en peux souffrir avec lui, mais je peux certifier que dans ses actes tout est noble et grand, tout est parfaitement pur et honnête. Dieu seul saura le bien qu'il fait !... »

Mme de Lamartine se plaisait à faire l'éloge de son mari dont elle était la Providence en même temps que la coopératrice infatigable dans une foule d'œuvres sociales et philanthropiques.

En septembre 1846, Lamartine vint à Mâcon rehausser de sa présence la fête des fleurs et des fruits. Il avait mené, durant cette année, sa plus belle campagne de tribune. Son nom devenait de plus en plus populaire. De nombreux habitants du département de l'Ain et de Belley même, amis connus ou inconnus, se rendirent à Mâcon pour le voir et l'entendre. Ils gardèrent de cette fête un souvenir ineffaçable ; car il ravit son auditoire lorsque, l'élevant jusqu'à Dieu, il s'écria dans un superbe mouvement : « ... Est-il possible d'assister à ces merveilles de la végétation et de les pro-

duire soi-même par la culture, sans soulever, pour ainsi dire, le rideau du mystère de la création, sans toucher de l'œil et de la main les miracles perpétuels de la nature, qui ne cessent de nous étonner que parce qu'ils se font tous les jours et pour lesquels nous ne sommes ingrats que parce qu'elle est trop prodigue! Est-il possible à ces jardiniers de ne pas se sentir en perpétuelle communication et en intelligence avec cette Providence nulle part plus visible que sous la terre, qui travaille incessamment avec eux, pour eux !... »

Après les mémorables journées de 1848, pendant lesquelles il sauva la patrie par son éloquence et son attitude héroïque au milieu des balles et des baïonnettes, le nom de Lamartine était dans toutes les bouches. Succès électoraux, ovations populaires incomparables, rien ne lui manquait de ce qui peut flatter la vanité d'un homme. Mais quoi de plus éphémère qu'un triomphe! L'oubli des services rendus, l'injustice des partis et la coalition des médiocrités jalouses changent bientôt la couronne de fleurs en couronne d'épines.

Les suppôts de la démagogie, en détournant

la vie démocratique de son cours régulier, ne tardèrent pas d'effrayer les masses. Les voix qui acclamaient l'honnête, le chevaleresque Lamartine, se turent. Le pays s'en remit, pour la garantie de l'ordre, à une main de fer et applaudit à un coup de force.

Lamartine se retira de la vie publique pauvre et digne. Délaissé, rejeté par ceux-là mêmes qui s'étaient le plus servis du prestige de son nom et de la puissance de sa parole, le grand poète, le grand tribun trouva néanmoins à Belley des amis qui se souvenaient de lui. Un grand banquet fut organisé en 1855 par les anciens élèves du collège. Lamartine y fut invité, mais ne put y venir. Il répondit par la lettre suivante dont l'original est conservé pieusement :

« Messieurs et chers Condisciples,

« Je reçois l'invitation un peu trop tard ; ce « jour m'aurait rajeuni de quarante ans. J'en « aurais fait un entretien littéraire rendu plus « cordial par votre présence et par les souve- « nirs de nos belles années. Mais d'impé- « rieuses nécessités me retiennent à Paris « jusqu'au mois de septembre. Croyez à mes

« regrets bien sincères et à mes vœux bien
« affectueux pour des condisciples dont aucun
« nom ne s'est effacé de mon cœur, et pour
« une ville qui fut ma patrie classique.

« Elle fut aussi la patrie de mes premières
« amitiés et je les reporte à son nom.

« Vous verrez, du reste, dans un de mes
« prochains Entretiens intitulé *Comment on*
« *devient poète* que c'est à vos belles vallées
« que j'ai emprunté mes faibles couleurs.

« Mille expressions de reconnaissance pour
« votre bonne et heureuse pensée.

« LAMARTINE.

« Paris, 10 juillet 1855. »

Dans cette lettre, Lamartine annonce les pages attachantes dont nous avons fait de nombreuses citations. Malgré les gros bénéfices produits par ses ouvrages dont le succès avait été immense, malgré la haute situation politique qu'il avait occupée, les riches domaines qu'il avait possédés, le grand homme déchu était réduit à la plus grande torture morale qu'il soit possible d'imaginer. Harcelé par les créanciers, épuisé de fatigue, il était contraint de composer sans relâche, au jour le

jour, aidé de son admirable compagne et de gaspiller ainsi son talent. Il écrivait à cette époque son *Cours familier de littérature*, recueil périodique où paraissaient les entretiens littéraires qui furent rassemblés depuis, pour une part, sous le nom de *Souvenirs et Portraits*. De ce besoin inéluctable de produire sans cesse sont nés la plupart de ses ouvrages en prose. La preuve qu'il attribuait une grande valeur à l'éducation qu'il avait reçue au collège de Belley ne réside pas seulement dans ses œuvres où il y revient avec insistance ; elle apparait éclatante dans la réponse aux organisateurs du banquet de 1855 et dans ces mots « *pour une ville qui fut ma patrie classique* ».

Ce banquet de 1855 eut lieu vers la fin de juillet, dans la grande salle du collège, sous la présidence de Mgr Chalandon, évêque de Belley (mort archevêque d'Aix). De nombreux anciens élèves avaient répondu à l'appel qui leur avait été adressé. Deux élèves, l'un de philosophie, l'autre de rhétorique, s'assirent au rang des invités. Lamartine fut représenté par le premier élève de rhétorique, M. Anthelme Charvieux (de la maîtrise de la cathédrale dirigée alors par M. l'abbé Brachet). On

donna lecture de la lettre de Lamartine qui fut vivement applaudie.

D'autres lettres d'excuses furent communiquées, par exemple celle de M. de Neyro qui occupa plus tard un poste supérieur dans l'Assistance publique. Quelques-unes, notamment la lettre de M. de Neyro et, dit-on, la lettre de Lamartine contenaient la somme de dix francs, prix de la cotisation. Parmi les convives on remarquait : M. Durand, conseiller à la cour d'appel de Lyon ; M. Bricod, avocat à Lyon (né à Aranc, canton d'Hauteville, candidat à la députation dans l'Ain en 1848) [1]. Plusieurs prirent

[1] Quelques mots sur le candidat Bricod seront peut-être bien accueillis. Parmi ses concurrents, nous remarquons MM. de Cormenin, Ebrard, Maissiat, Chenel, Chenal, l'abbé Baumès, Nicod, Liochon. Il y avait 82 candidats. La proclamation de Bricod a quatre pages in-folio. L'élection eut lieu le 26 avril 1843 à la même date où Lamartine était élu en Saône-et-Loire par 129.870 suffrages, maximum des voix données à un candidat dans ce département.

Furent élus alors dans l'Ain :

Bochard, avocat à Bourg	71.418
Regembal, tailleur de pierres, à Bourg	68.995
Charassin, maire de Bourg	55.750
Ed. Quinet	54.340
Tendret, maire de Belley	48.714
Bouvet	49.291
Champvans	39.927

la parole. M. Benjamin Jujat, avoué à Belley, lut un intéressant mémoire, M. Ph. Delastre (d'Aignoz près Ceyzérieu), une pièce de vers. M. le docteur Francisque Cyvoct (père du docteur Fernand et du juge Franck), prononça un discours dont M. Léon Dallemagne, le peintre distingué, notre compatriote, a retenu ce passage typique: « Nous nous rajeunirons au contact de cette jeunesse, le temps, ce vieux hibou reculera devant l'ardeur de nos âmes et nous nous couronnerons d'insouciance et de fleurs ! » Un avoué de Lyon, M. Rongier, dit une très amusante chanson. Mais on remarqua surtout le

Bodin	39.000
Jacques Maissiat	36.691
Viennent ensuite :	
Favre-Gilly	24.666
A. Petetin	21.211

Bricod arrive dix-septième avec 9.411 voix. Bricod était un avocat de talent, connu comme tel et en outre comme le héros d'une curieuse aventure dont il fut un jour l'objet. C'était au début de la télégraphie électrique. Bricod avait envoyé un télégramme à un aubergiste d'Arane pour le prier de venir le prendre à Tenay avec une voiture. Il avait libellé son télégramme à peu près comme suit : « Midi 30, voiture Tenay ». L'aubergiste avait cru, comme Bricod était devenu un personnage, qu'il s'agissait de 30 voitures. Il les avait recrutées avec peine dans la région et les avait conduites à Tenay pour attendre Bricod. On juge de la stupéfaction de l'avocat et du public.

toast éloquent du supérieur, M. l'abbé Collet, toast non moins beau par l'élévation des idées que par la pureté de la forme et la diction oratoire.

La chorale du collège exécuta une cantate composée par un jeune ancien élève, présent au banquet, M. Joseph Vachon, aujourd'hui juge de paix à Virieu-le-Grand. L'harmonie de l'établissement, sous l'habile direction de M. Charles Dupart [1], l'excellent professeur de musique, se fit entendre aussi et applaudir.

Le banquet fut très animé, très cordial, mais, Lamartine présent, le succès eut été plus grand encore et la fête plus complète. On

[1] Charles Dupart (fils de François), né à Belley en 1825, organiste de la cathédrale de 1843 à 1862, fondateur et directeur de la maîtrise où on a gardé le souvenir des belles exécutions musicales qu'il obtint... A l'âge de 34 ans, il inventa la *méthode polyphonique* pour l'enseignement simultané des instruments à vent (harmonies militaires et fanfares), ouvrage qui a été approuvé et recommandé par l'Institut, par H. Berlioz, Scudo et les grands critiques musicaux de l'époque. Par son talent, par le développement qu'il donna aux sociétés musicales du collège et de la ville, M. Dupart s'est fait vivement apprécier de la population de Belley.

Nous avons dit dans un des premiers chapitres de ce volume qu'au collège de Belley, Lamartine eut pour professeur de musique et de flûte le père de M. Charles Dupart. Mais — qu'on nous permette de faire connaître ce petit détail — bien qu'aimant beaucoup la musique, il ne sut pas profiter des

s'apercevait qu'il manquait quelqu'un, le meilleur de tous. Il manquait Lamartine avec le charme de sa personne, les rayons de sa gloire et l'éclat de son génie. Comme il le dit dans sa lettre « d'impérieuses nécessités » ne lui permettaient pas de prendre part à cette belle réunion et de céder à la joie de revoir, après une vie de travail et de luttes, son cher collège et ses chers camarades.

Le grand travailleur de la pensée n'a pas un instant de loisir. Il a refusé les offres qui lui ont été faites par le gouvernement impérial. Il n'a pas voulu combler ses déficits avec la cassette du souverain. Il vit loin du bruit et

leçons qui lui furent données. Un soir, en juin 1850, alors que, pour la seconde fois, il voguait vers l'Orient, avec sa femme et ses amis de Chamborant et de Champeaux, il se mit à reproduire « d'un timbre vibrant, large, harmonieux, sonore, les plus beaux passages de Rossini. Il les rendit avec tant d'expression et de goût, qu'il fût impossible à M. de Chamborant de contenir sa surprise et son admiration.

« — Ne soyez pas si prompt à me louer, répliqua Lamartine. Je ne sais pas une note, je ne connais pas un instrument et, quoique je me sois essayé sérieusement à jouer de la flûte, je n'ai pu parvenir à en tirer un son. » *(Lamartine inconnu par M. de Chamborant.)*

Cette anecdote confirme ce que nous savions par M. Charles Dupart ; elle explique pourquoi son père n'a pas distingué Lamartine parmi les autres élèves de son cours.

des honneurs, n'ayant qu'une lourde chaîne : ses embarras financiers qui vont grandissant. Il partage son existence entre Paris où l'attire le souci de ses publications, ainsi que celui de ses créanciers, et Saint-Point où il va se recueillir pour se donner avec une énergie plus âpre encore à la rude tâche qu'il s'est imposée.

Pendant ce temps-là, des adresses et des visiteurs continuent à lui venir de notre pays; ils lui apportent, avec la fraicheur des souvenirs du premier âge et de précieuses sympathies, un peu de ce souffle des montagnes qui le ranimait et lui faisait tant de bien dans sa pénible adolescence.

XIX

Les dernières relations de Lamartine avec notre pays; la nouvelle de sa mort; abandon et réparation.

En cette année 1855 où eut lieu à Belley le banquet d'anciens élèves, auquel fut invité Lamartine, M. Joseph Marion, de Coupy-Bellegarde (aujourd'hui conseiller général de l'Ain pour le canton de Collonges), célébra dans un poème, où se trouvent d'excellents vers, le grand charmeur du siècle. C'est son histoire depuis l'heure solennelle où retentirent ses premiers accents :

. . . . . .

On croit ouïr un ange, à la harpe sacrée,
Apportant à la terre une langue ignorée

. . . . . .

Rien ne peut t'épuiser, rien ne peut te tarir.
Au pays d'où tu viens, s'il est tant d'harmonie,
Pourquoi donc descends-tu parmi nous, ô génie ?
En ce monde imparfait pourquoi viens-tu souffrir ?

Hélas ! c'est que le ciel te devait à la terre
Dans un temps où les cœurs doutent ou n'aiment rien,
Où les fronts sont courbés vers l'inerte matière,
Où l'on cherche de l'or comme un souverain bien ;
C'est qu'on avait besoin de tes strophes brillantes
Comme le ciel des nuits d'étoiles scintillantes,
Ou comme la prairie a besoin de ses fleurs ;
C'est qu'il faut à tout siècle un phare qui l'éclaire,
Et que ton cœur pour tous est un aimant polaire,
Et que ta voix qui chante apaise les douleurs.

Ta muse a la douceur de l'haleine des brises,
De l'onde qui murmure au golfe de Baïa ;
C'est comme dans la nuit des notes indécises
Ou des soupirs d'amour aux bosquets d'Ischia.

. . . . . .

M. Marion suit le poète du golfe de Naples et des Alpes, jusqu'en Orient, où il nous le montre méditant « notre histoire divine », près du Sinaï, du Carmel, du Jourdain, à cette grotte de Gethsémani, à ce jardin des Oliviers qui reçut aussi ses pleurs. Puis il s'adresse à lui comme à l'universel inspirateur des âmes :

Oui, de tes sentiments la terre est inondée ;
N'es-tu pas l'atmosphère où puisent les esprits ?
Oui, tu bois le premier aux sources de l'idée ;
Ce que tu dis au siècle en Dieu seul tu l'appris.

. . . . . .

Ce poème valut à M. Marion une lettre autographe de Lamartine, lettre dont voici le commencement et la fin :

« MONSIEUR,

« Ces strophes sont un poème tout entier dont mon existence, toujours modeste, aujourd'hui obscure, est le sujet et dont vous êtes le poète, inspiré par la seule bienveillance. Nous avons lu ces beaux vers en famille avec des sentiments que vous comprenez aisément...

« Je vis comme vous, au fond d'une vallée isolée du monde, mais l'on regrette peu le monde, quand le vent qui souffle de vos Alpes apporte d'aussi aimables retentissements.

« LAMARTINE.

« Saint-Point, 12 octobre 1855. »

Un autre de nos compatriotes, élève au collège de Belley à l'époque du banquet de 1855 et resté fidèle à tous les cultes de sa jeunesse [1], nous a fait le récit d'une visite à Lamartine, le 1er janvier 1862.

« Il était alors étudiant en droit à Paris.

[1] M. G. d'Orgeval-Dubouchet, avocat, ancien magistrat.

Un de ses amis voulut souscrire à l'édition des œuvres complètes. Il eut l'heureuse idée de l'accompagner et de choisir, pour ce pèlerinage, le jour où les hommages de la foule vont le plus bruyamment à la fortune.

« Ils furent reçus dans le modeste rez-de-chaussée de la rue de la Ville-L'Evêque par une dame occupant, à un angle du vestibule, un bureau semblable aux bibliothèques des gares, et remplissant les fonctions de secrétaire ou de comptable. A peine avaient-ils indiqué l'objet de leur demande, qu'un vieillard de grande taille, portant sous son bras des épreuves d'imprimerie, sortit d'une pièce voisine. C'était *lui*. Quel contraste entre l'éclat de ce génie merveilleux et la situation où l'ingratitude humaine et sa générosité encore plus que son insouciance l'avaient réduit ! Mais, Lamartine eut-il été contraint de prendre la besace et le bâton d'Homère, ceux qui le voyaient en ce moment étaient incapables de leur préférer la pourpre et le sceptre des Césars. — Cette minute fut pour eux inoubliable. — « Nous ve-
« nons, lui dirent-ils — autant que l'émotion
« leur permit de parler — de traverser Paris
« en fête et de voir le Carrousel rempli des

« voitures de gala des ambassadeurs et de tous « les corps de l'Etat qui vont offrir leurs vœux « au maître du jour, nous avons voulu apporter les nôtres au roi *en exil*, au roi des poètes « et des penseurs. »

« Il leur tendit la main. Au nom de Belley, sa noble tête que l'âge et tant de tourments accablaient se releva. « Ce fut pour moi, dit-« il — avec cette voix faite pour enchanter — « le berceau de la muse. De mes collines du « Mâconnais je contemplais le Mont-Blanc. Il a « eu mes premières aspirations et c'est à ses « pieds, en Bugey et en Savoie, que j'ai cueilli « mes premières fleurs. C'est encore aujourd'hui vers le *Lac* et les *Alpes*, comme à la patrie de mes yeux et de mon âme, que va mon « esprit en quête d'ombre et de paix. Vous « habitez ce beau pays. Parlez-moi des environs de Belley, de tous ces lieux charmants « si chers à ma mémoire. Le site le plus grandiose est bien le château de Gramont. « L'excellente famille [1] que j'y ai connue a été,

[1] La famille d'Arloz. On a vu que le comte Alexandre d'Arloz a été le camarade de collège de Lamartine. Le comte Alexandre d'Arloz eut pour fils M. Louis d'Arloz, le dernier propriétaire de Gramont.

« autant que moi, atteinte par la destinée. « C'est une raison de plus pour que ma pen- « sée ne s'en détache pas... » L'entretien se prolongea encore et lorsque ces humbles visiteurs se retirèrent, ils se sentaient des ailes. Ils n'auraient pas échangé leur sort contre celui des courtisans chamarrés qu'ils rencontraient dans de pompeux équipages sortant des Tuileries. Il leur semblait qu'ils avaient apporté au poète quelque soulagement à ses peines et que, grâce à eux, Belley, illustré pour l'avoir élevé dans son collège, s'acquittait de sa dette, en consolant ses derniers jours. »

Il est très regrettable que Lamartine n'ait pu assister au banquet de 1855, car l'occasion ne se retrouva pas. Absorbé par ses incessants travaux et réduit à l'isolement par sa situation misérable, il ne put revenir à Belley. Et quand on reparla de lui publiquement au collège, ce fut pour le pleurer, car il venait de s'éteindre à Paris, dans son logement de la rue de la Ville-L'Evêque (27 février 1869).

Le grand homme venait de rendre son âme à ce Dieu dont il avait voulu faire son guide et sa lumière dans toutes ses œuvres, non seule-

ment dans son œuvre littéraire, mais dans son œuvre politique ; à ce Dieu qu'il allait prier à genoux dans une église de faubourg, lui, le chef effectif du gouvernement, le jour de Pâques 1848, qui fut aussi le jour des élections générales et que, perdu dans la foule, il priait en le remerciant de lui avoir donné la force de sauver la France (voir *Lamartine inconnu*, par M. de Chamborant) ; à ce Dieu devant lequel il s'était constamment incliné dans la plus admirable humilité et, depuis plus d'un an, avait voulu faire une confession générale.

Il venait de s'éteindre, sous la bénédiction d'un saint prêtre qui deux ans plus tard mourut victime de ces guerres fratricides que l'éloquence et le courage avaient, pour un instant, éloignées de sa patrie (M. Deguerry [1], curé de la Madeleine, tombé sous les balles des communards le 24 mai 1871 à la Roquette en compagnie de Mgr Darboy, archevêque de Paris). Lamartine était mort en baisant le Crucifix qu'il avait chanté et en réalisant la pensée de ce beau vers qui résume, dans une concision

[1] Dont la famille est originaire de Lantenay dans la Combe-du-Val, canton de Brénod (Ain).

sublime, son existence et notre destinée à tous :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!

Et l'un de ses amis, un grand poète aussi, Victor de Laprade, a pu dire : « Lamartine est mort, Lamartine a été enseveli dans le Christ. »

Il ne pouvait quitter ce monde autrement, lui qui écrivait dans le premier entretien de son *Cours familier de littérature :*

« ... Je serais mort déjà mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Caton : mais je n'en suis pas ; j'adore Dieu dans ses desseins ; je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée! Mourir, c'est fuir ! On ne fuit pas !

« Caton se révolte, le mendiant obéit : obéir à Dieu, voilà la vraie gloire !... »

Lamartine avait obéi. Durant ses dernières années, au milieu de ses souffrances physiques et d'un travail presque surhumain, il s'était rapproché plus près de son Dieu qui lui donnait le courage et la soumission nécessaires. Depuis quelques années, écrivait le

Monde au lendemain de sa mort, le souvenir de son éducation, qu'il garda toujours, s'était ravivé en lui. Nous en avons pour garant la lettre que nous fait l'honneur de nous écrire sa nièce, Mme Valentine de Cessiat de Lamartine, celui qui chanta si magnifiquement *Dieu*, la *Providence*, le *Crucifix*, resta fidèle, jusqu'à son dernier souffle, aux grands enseignements de ses professeurs de Belley. Grâce à la foi sucée avec le lait des muses, à l'ombre des autels et des bosquets du collège, il put, malgré toutes les tempêtes, avoir

Sur l'océan du monde une route assurée
Et son espérance au tombeau.

Il accomplit enfin, dans ses élans suprêmes de foi, l'acte de reconnaissance et d'amour indiqué par la dernière strophe des *Adieux* :

A son dernier soupir, mon âme défaillante
Bénira les mortels qui firent mon bonheur,
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur !

Mais le trépas du grand poète et du grand citoyen empruntait aux circonstances je ne sais quoi de particulièrement douloureux, d'accablant. C'était comme un deuil national. Nous

n'oublierons jamais la sensation que nous éprouvâmes pendant une séance littéraire donnée en cette année 1869 par l'Académie du collège de Belley sous la paternelle et intelligente direction de M. le supérieur Dulliand (aujourd'hui chanoine de la cathédrale). Mgr de Langalerie, alors évêque de Belley (mort archevêque d'Auch), se leva et, d'une voix émue, annonça la mort de Lamartine qu'il venait d'apprendre. Les larmes du prélat, son émotion communicative, la pensée du grand homme décédé dans l'indigence, après avoir connu toutes les splendeurs de la richesse et de la gloire, produisirent une impression profonde sur l'assistance. Un frisson passa dans le cœur de toutes les personnes présentes et de tous les élèves grands et petits, qui connaissaient au moins de Lamartine les délicieux morceaux récités en classe comme modèles de poésie.

En 1874, Mgr Mermillod, le proscrit de Genève, avait reçu de Mgr Richard l'hospitalité à l'évêché de Belley. Les deux futurs cardinaux présidaient un jour, au collège, une séance littéraire de l'Académie, semblable à celle dont nous venons de parler. Après Mgr Richard,

Mgr Mermillod voulut bien prendre la parole. Nous avons retenu de sa brillante improvisation ces quelques mots qui en donnent le sens sinon le texte exact : « Messieurs, la vue de ces Académiciens reporte ma pensée vers une autre Académie dont fit partie l'un des élèves les plus illustres de cette maison, Lamartine. Lamartine fut un grand génie. Comme poète, comme orateur, comme homme politique, il éblouit, il séduisit la foule et fut pendant quelques jours l'idole de ses contemporains.

« Il gouverna la France, il la sauva par la force de son éloquence et le prestige de sa personne. Il fut grand surtout par la foi que lui transmit la plus pieuse des mères et par la part qu'il prit à la rénovation religieuse de son époque.

« Il naquit à la poésie dans vos belles campagnes, en face des vertes collines et des Alpes blanches, sous les vastes forêts où les vents exécutent leurs sauvages harmonies, à l'ombre de vos bosquets de charmille où gazouille le rossignol. Sa voix retentit mélodieuse et douce au milieu des autres voix du siècle. Mais cet homme qui, dans certaines circonstances, montra le courage d'un héros, ne fut pas toujours exempt de faiblesse. Plus

d'une fois on put craindre qu'il ne se perdît dans les égarements d'un vague et aventureux sentimentalisme.

« Cependant, si l'on songe aux préjugés dont fut imbu le commencement de ce siècle, on doit reconnaître que Lamartine y sacrifia moins que d'autres. Il aima d'un amour sincère son Dieu et le peuple. Son cœur, plein de tendresse, ami de toutes les grandes choses, connut tous les enivrements et toutes les amertumes. Oublions ses courtes défaillances : saluons le poète qui chanta l'immortalité de son âme et dont la lyre exprima presque toujours une prière, un soupir, un élan de la créature vers le Créateur... »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Les années se sont écoulées. L'ingratitude, l'injustice, le dédain dont la vieillesse de Lamartine fut abreuvée et qui le poursuivirent jusque dans la tombe, se sont enfin évanouis. L'heure des légitimes réparations a sonné pour le poète et le citoyen.

A Mâcon, les 18, 19, 20 et 21 octobre 1890, de magnifiques solennités ont eu lieu en son

honneur sous les auspices de l'Académie française et de M. le Ministre de l'Instruction publique. Il ne nous appartient pas de donner un compte-rendu complet des discours, des poésies, des démonstrations populaires qui firent de ces solennités les fêtes du spiritualisme chrétien et du sentiment national. Disons seulement qu'un professeur du lycée de Bourg, M. L. Bertrand, a, dans une conférence alerte et pleine d'une fine critique, signalé ce que le mouvement romantique et le renouveau littéraire du commencement de ce siècle devaient à Lamartine.

D'autres ont rappelé ce que fut l'homme en général : « Ame profondément lyrique, âme religieuse, épique même par certains côtés ; orateur d'une séduction sans pareille, avec tous les dons antiques : l'abondance du verbe, la grâce, l'harmonie, la beauté austère du visage et la noblesse du geste ; homme d'Etat aussi, parfois d'une sûreté de vues et d'une profondeur singulière. » *(Compte-rendu des fêtes du centenaire)*. Lui ne veut parler que « de ce petit livre des *Méditations* qui parut sans nom d'auteur au commencement de l'année 1820. » Et il démontre que si les *Médi-*

tations n'ont pas créé ce qui existait déjà dans les œuvres de Mme de Staël et de Châteaubriand, ou plutôt ce qui était dans l'air bien avant 1820, elles l'ont du moins « exprimé pour la première fois avec puissance et avec une contagion incomparable d'émotion. » On ne pouvait mieux louer Lamartine qu'en exposant cette vérité historique : M. Bertrand l'a fait avec talent et avec grâce.

Ce n'est pas le lieu de dépeindre l'aspect offert par la ville de Mâcon en ces mémorables journées. Nous n'en dirons qu'un mot emprunté au discours de clôture de M. Jules Simon : « J'ai admiré vos belles rues dans lesquelles on passait littéralement sous les fleurs, s'écria l'élégant et sympathique Académicien ; je suis allé dans vos faubourgs et jusque dans des villages éloignés de plusieurs kilomètres. Tout le monde avait fait un jardin sur le bord de la rue, arboré un drapeau. Les plus pauvres avaient sur leur unique fenêtre un bouquet. J'en étais attendri. Je me disais : quels beaux vers aurait faits Lamartine sur une pareille fête, lui qui sentait le cœur du peuple.

« Mâcon a effacé la tache de l'ingratitude de la France. » On pourrait ajouter, Mâcon était

alors toute la France, car toute la France était là, entassée sous le hall immense, où retentissaient les éloges du grand homme, où d'admirables artistes faisaient acclamer ses poésies. Toutefois si de nombreuses délégations de Paris et des départements étaient présentes, si, comme noms de villes où résida Lamartine, on voyait, parmi les mâts tricolores, les sapins verts, les guirlandes : Mâcon, Milly, Saint-Point, Montceau, Ischia, Balbeck, Paris, le nom de Belley n'apparaissait nulle part. On avait oublié cette ville si chère à l'auteur des *Méditations*.

Heureusement, un poète Bugiste assistait à ces belles fêtes. Le matin de la troisième journée, il partit pour Saint-Point avec les plus distingués admirateurs du grand lyrique et, là, du milieu de la foule, il se leva pour porter la parole au nom de la ville de Belley. Son improvisation poétique a suppléé de la sorte, aux hommages officiels, à l'adresse collective que devaient à Lamartine les habitants de Belley, les élèves et les anciens élèves de son collège.

XX

La ville de Belley et les fêtes du premier centenaire de Lamartine ; le dernier hommage.

Le compte-rendu des fêtes du centenaire publié par l'Académie de Mâcon commence ainsi :

« *Ah ! quel peuple. On peut le maudire dans ses inconstances, mais il faut l'adorer pour ses fidélités et ses retours ! Qu'on dise ce qu'on voudra, l'âme de cette terre est mobile, mais c'est une belle âme parmi toutes les âmes populaires de l'antiquité et du temps présent.* »

« Lorsqu'il écrivait ces lignes, Lamartine semblait avoir pressenti et décrit par avance les émotions des trois glorieuses journées du centenaire, où nous eûmes la joie de voir notre pays se lever avec tout son cœur national et tout son esprit public pour dire à ceux

qui l'accusent de somnolence ou d'oubli : Détrompez-vous ! je suis toujours la nation des grands sentiments, le peuple des grands réveils, la terre des grands sursauts de l'humanité ! »

C'est pour l'Académie de Mâcon, disons-le à notre tour, un suprême honneur que d'avoir provoqué ce magnifique mouvement. Mais la partie du programme qui, pour nous, offrait le plus d'intérêt s'est accomplie en dehors de la ville natale de Lamartine, en dehors des grandes réjouissances populaires officielles.

Rien de plus solennel, rien de plus touchant que le pèlerinage qui eut lieu à Saint-Point, le lundi 20 octobre 1890, troisième journée des fêtes de Mâcon. Cette excursion rappelait le voyage funèbre que fit le poète en 1829, au milieu de la nuit et à la lueur des cierges, pour y conduire les restes vénérés de sa mère. Elle rappelait aussi le transport du petit cercueil arrivé d'Orient et contenant le corps de sa fille Julia, les funérailles de sa femme [1], de Lamartine lui-même. Que de souvenirs en quelques heures !

[1] Morte à Paris le 21 mai 1863 et ensevelie à Saint-Point.

Saint-Point avait été choisi, comme lieu de sépulture, par la mère de Lamartine dont c'était la résidence favorite. Ce fut pour se conformer au vœu exprimé par elle que Lamartine fit édifier le tombeau de sa mère au point de contact du cimetière paroissial et du parc attenant. C'est ce tombeau qui devint aussi le sien.

Quand un voyageur gravit le chemin creux et bordé de murs, qui monte au château de Saint-Point, son regard est attiré par la vue d'un monument qu'entoure un cloître aux arcades gothiques, aux chapiteaux ornés d'emblèmes et d'oiseaux funèbres, une chapelle à l'arceau ogival, où brille, en caractères de bronze, cette inscription radieuse :

Speravit anima mea.

Dans le clair obscur de la chapelle, un autel de pierre blanche rayonne paré de couronnes d'immortelles suspendues aux murs et de vases de fleurs. Sur cet autel, le buste de Lamartine, au-dessus, un tableau de la Vierge et de l'Enfant Jésus. A côté s'élance une palme d'Orient en l'honneur de ceux qui dorment là. Sous la pierre du sépulcre, au fond du caveau, reposent cinq cercueils : une

mère, une enfant, une femme, un grand homme, une servante, dans l'égalité fraternelle du tombeau.

Sur un lit de pierre, au pied de l'autel, une statue de femme couchée (statue de Mme Alphonse de Lamartine, par Adam Salomon), apparaît la tête serrée dans les plis d'un voile, le corps amaigri sous une robe aux plis de linceuil (Ch. Alexandre).

Nous sommes au lundi 20 octobre. C'est à ce monument funéraire, au vieux château gothique de Saint-Point, à ses ombrages chéris, que veulent se rendre les amis d'élite et les plus fervents admirateurs du poète. En dehors des fêtes de Mâcon où, pendant quatre jours, l'éloquence sacrée et l'éloquence profane ont tressé, en l'honneur de Lamartine, leurs plus brillantes couronnes, cette troisième journée doit être consacrée au recueillement, à l'admiration intime, aux souvenirs particuliers et personnels.

Le train spécial, destiné à transporter les pèlerins à la station la plus proche du célèbre château, part à 7 heures de Mâcon. La pluie, qui tombe persistante et menue, en a retenu plusieurs, l'heure matinale en a effrayé quel-

ques autres. Mais ils sont là une centaine d'hommes d'élite qui considèrent comme un devoir d'aller porter leurs hommages jusque sur cette terre illustrée par tant de veilles laborieuses et de tristesses.

On distingue M. le baron Lombard de Buffières, président de l'Académie de Mâcon (frère de feu M. Lombard de Buffières, sous-préfet de Belley) ; M. Francisque Bouillier et M. Georges Picot, membres de l'Institut; MM. Marignan, premier président, et Maillet, procureur général à la Cour d'appel de Dijon ; MM. Paul et Victor de Laprade, fils du grand poète, si chéri de celui qu'ils viennent saluer dans sa tombe; M. Morin-Pons, président de l'Académie de Lyon ; M. Bulliot, président de la Société Eduenne ; M. le comte de Galbert, délégué de l'Académie delphinale ; M. le marquis d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie ; M. Villard, avocat, maître ès-jeux floraux; M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon ; M. Mossot, président, et les délégués de l'Académie Lamartine, dont le siège est à Menou (Nièvre) ; M. Chevalier, président du Tribunal civil de Mâcon ; M. le baron Legoux, de nombreux représentants de

la presse et enfin notre compatriote M. Gabriel La Bâtie, qui, pour tirer d'un étrange oubli le nom de la ville que le poète appelait sa *patrie classique*, s'était présenté spontanément, dès le premier jour des fêtes, comme délégué de Belley.

Mais laissons M. La Bâtie faire lui-même le récit de son voyage à Saint-Point. Nous sommes heureux que ce récit nous ait été communiqué par celui de nos compatriotes auquel son talent et une chaleureuse inspiration permirent, si à propos, de représenter la ville de Belley aux fêtes de ce premier centenaire.

LE PÈLERINAGE DE SAINT-POINT

« Talissieu, 1er septembre 1891.

« Je me souviendrai toujours du 20 octobre 1890... Il était sept heures et faisait encore nuit quand nous quittions Mâcon, par une pluie fine, accompagnée d'une brume glacée qui nous fouettait le visage... A huit heures, le train dépasse Cluny et s'arrête à la petite gare de Sainte-Cécile-de-Valouze où des voitures nous attendent.

« La pluie cesse bientôt, mais la brume continue et fait présager une de ces grises journées d'automne tout imprégnée de mélancolie. C'est la nature mise elle-même en harmonie avec la circonstance et le caractère du pieux pèlerinage. Les lourds nuages qui enveloppent les cimes des collines semblent les voiles de deuil de nos pensées... Le chemin passe au milieu de ces collines couvertes de bois. Çà et là quelques hameaux, Bourgvilain, Laroche ; enfin surgit une colline plantée de beaux arbres : sapins verts, maronniers au feuillage rouillé par l'automne. Un tournant de route nous découvre le château roman de Saint-Point.

« A Saint-Point, nous descendons devant une auberge et sommes reçus par M. du Mesnil, délégué de la Société de publication des œuvres de Lamartine... Tout le village est en fête, les maisons sont décorées avec goût, des guirlandes de verdure et de fleurs courent le long des murs, se croisent au-dessus de nos têtes. C'est gracieux et attendrissant. Les habitants ont rivalisé de zéle et de dévouement pour célébrer de leur mieux le centenaire de leur immortel compatriote. « Nous

avons bien fait tout ce que nous avons pu », nous dit un bon paysan.

« Après avoir traversé le village, nous gravissons un petit chemin couvert de pierres brisées. Nous marchons les yeux levés vers le but de notre pèlerinage et arrivons au château. A l'entrée du parc, une émotion profonde s'empare de nous, nos cœurs battent comme à l'entrée d'un temple, toutes nos pensées sont pour l'hôte illustre qui dort à l'ombre de la devise réconfortante qu'il s'est donnée, devise dont le flamboiement éclaire toute sa vie. Dans ce cœur épris d'idéal et de Dieu, l'espérance était inséparable de l'amour.

« Nous sommes introduits dans l'habitation même du poète ! Tout y a été religieusement respecté. Voici la petite chambre, vrai sanctuaire de la poésie, où sont tombés du ciel tant de flots de lumière, tant de mélodieux accords ! Voici la table, le fauteuil, le lit de repos, la place même où les a laissés Lamartine. Dans ce cabinet de travail aux étagères chargées de livres, un pastel et une peinture de Mme de Lamartine représentant leur fille Julia et là haut, contre la muraille, un grand crucifix de buis. Ailleurs une charmante miniature de

femme, portrait de la mère adorable et adorée du poète.

« Voici la chambre à coucher tenturée d'un pompeux cuir de Cordoue neuf, avec une cheminée sur les faïences de laquelle Mme de Lamartine a peint en médaillons les grands poètes du monde. De chaque côté un portrait du père du poète et un crayon de sa fille enfant, deux adorations et deux regrets toujours présents. Trois lits de repos dans les angles, une couchette de pensionnaire, deux tables en acajou et les planchettes où, levé de grand matin, Lamartine écrivait sur ses genoux. Au-dessus d'une des tables encore un Christ, car on le retrouve partout au foyer de cet homme qui, lui aussi, a eu ses calvaires.

« Mme la comtesse Valentine de Cessiat de Lamartine, nièce du poète, nous reçoit avec une grâce charmante. La ressemblance de son visage, un grand air de dignité rappellent absolument l'accueil de son oncle, au dire de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

« M. Dubois (juge de paix de Cluny et exécuteur testamentaire de Lamartine), le fidèle, le courageux, le dévoué M. Dubois est là, vert encore sous ses 89 ans et c'est avec la plus

profonde émotion qu'il nous est donné de serrer la main de ce vieil et excellent ami du grand homme. Nous sommes heureux d'entendre de sa bouche le récit de quelques anecdotes où éclatent la délicatesse de cœur, l'élévation de l'âme, la sensibilité exquise de Lamartine.

« Mais le temps presse, les pèlerins voudraient prolonger leur séjour dans cette chère demeure du poète, il faut aller s'incliner et prier sur son tombeau. Quelques marches y accèdent du côté du cimetière ; une grille en ferme l'entrée, tandis que. au-dessus, a été construit, grâce à l'exhaussement naturel du terrain, la petite chapelle gothique, où semble enseveli, dans le repos des morts, avec une famille de poètes, tout un siècle de poésie. Cette chapelle est très rapprochée de la porte du château, dans l'avenue même qui y aboutit. C'est un mausolée, à la fois simple et imposant.

« Arrivé à la grille de fer, on y suspend des couronnes : une en perles noires, de l'Académie de Mâcon; une autre, fort belle, en violettes et églantines, avec une croix de violettes au milieu et cette inscription :

« L'Académie Lamartine au poète chrétien. — Dieu, patrie, humanité » ; une troisième, en fleurs naturelles, apportée par la Société d'horticulture de Mâcon ; enfin, une large palme d'or, offerte par la rédaction de l'*Avant-Garde de Provence*. Tout le monde est découvert et se recueille. Après quelques minutes d'attente, je m'avance et, dominant avec peine mon émotion, je lis, comme délégué de Belley, la pièce de vers que la presse a bien voulu signaler ou reproduire... Puis nous entrons dans la rustique église de Saint-Point, plusieurs fois décrite et chantée par Lamartine, vieille et modeste église « où il venait souvent, « dans la solitude et le silence, s'agenouiller, « méditer et prier. »

« Cette église, ce château rempli de souvenirs, ce monument funéraire, cette vallée de Saint-Point où l'âme du poète parle encore et parlera toujours à ceux qui l'aiment, tout répand une mélancolie profonde et d'une tristesse douce. Il est vrai de le dire, la poésie paraît avoir voulu survivre près de la tombe de son chantre préféré.

« Ce sentiment, je l'éprouve davantage encore, lorsque, réunis sous une tente pour

une collation gracieusement offerte par l'Académie de Mâcon, nous échangeons quelques-unes de nos pensées. Je l'éprouve surtout lorsque la grande voix de Jacquier évoque, dans une magnifique improvisation, le souvenir de Lamartine et de Berryer, lorsqu'il nous montre l'illustre poète qui fut un grand orateur et l'immortel orateur qui fut un grand poète, lorsqu'il rapproche les inscriptions chrétiennes que tous deux ont réclamées pour leur tombeau : *Speravit anima mea.* — *Credidi propter quod locutus sum.* — J'ai espéré. — J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.

« Alors je me suis souvenu que cette espérance invincible, sœur inséparable de la foi, Lamartine l'avait prise dans le cœur de sa mère et dans l'enseignement que lui avaient donné ses professeurs au collège de Belley. Alors je me suis justifié moi-même d'être venu, comme habitant de cette ville et de cette région de Belley, si chers à Lamartine, comme ancien élève du collège qui fut aussi le sien, comme admirateur passionné du grand poète, prendre part aux fêtes célébrées en son honneur les 18, 19, 20 et 21 octobre 1890, sur l'initiative de l'Académie de Mâcon. Et aujour-

d'hui, si téméraire qu'ait été mon intervention, je me félicite d'avoir répondu au désir de mes compatriotes, en tenant à ce qu'une pensée tombât de Belley sur les restes du grand homme qui repose sous les arbres de Saint-Point... »

POÉSIE DE M. GABRIEL LA BATIE

Ces vers ont été dits d'une voix émue et vibrante. Ils ont été écoutés et lus avec plaisir, même après ceux de M. François Coppée. Leur rythme musical et l'accent du cœur qui les animent rappellent ceux du poète qu'ils célèbrent. Ils répondaient du reste aux sentiments intimes des pélerins et de la foule des paysans qui s'étaient joints à eux pour apporter leurs hommages et leurs prières à Celui qui les a tant aimés.

A LAMARTINE

Après Coppée, après une muse divine
Formée à tes leçons et docile à ta voix,
Oserai-je, à mon tour, immortel Lamartine,
T'apporter le tribut de nos champs, de nos bois,
De nos agrestes monts, des riants paysages
Qu'enfant tu parcourus et qui gardent ton nom!
Je ne suis que l'écho du foyer des villages,
Du pâtre cheminant le soir dans le vallon...

Poète harmonieux, peintre de la nature,
Tu lui donnas la vie en lui prêtant ton cœur
Et d'en bas jusqu'à Toi s'élève un doux murmure,
Mystérieux concert de l'oiseau, de la fleur,
De la source, du lac bordé d'algues sauvages,
Des ruisseaux et du fleuve aux flots d'azur et d'or.
Ils s'unissent à nous pour t'offrir leurs hommages
Et, pleurant leur Orphée, ils le chantent encor!
Chaque fois que le soir, de sa voix argentine,
La cloche dans les airs lance ses sons pieux,
Elle semble évoquer tes beaux vers, Lamartine,
Et sur ses doux accords les porter jusqu'aux cieux.
Tout chantait dans ton âme et jamais l'harmonie
N'exerça sur nos sens plus souverain pouvoir;
Vers le beau, l'idéal, élevant ton génie,
Tu sus rester partout l'apôtre du devoir.
Si ta parole ardente un jour sauva la France
En sauvant son drapeau, ta muse tour à tour
Fit palpiter nos cœurs au doux nom de Laurence,
Sous le souffle enflammé de l'éternel amour,
Sous l'indignation que les erreurs du monde
Faisaient jaillir d'un cœur tout imprégné de foi,
Réclamant un flambeau dans notre nuit profonde...
Et ce flambeau divin Dieu l'allumait en Toi!...
Dors, Lamartine, dors à l'ombre des grands arbres
Et des grands souvenirs qui bercèrent ton cœur,
La mort n'est point l'oubli, tu revis dans les marbres,
Toute la France enfin s'incline en ton honneur.

Et si jusques à Toi ma faible voix s'élève,
Pardonne mon audace, écoute mes accents,
C'est un fils du Bugey, devant Toi, qui se lève,
C'est Belley, par mes mains, qui t'offre son encens.

Gabriel La Batie.

Tel fut le dernier hommage rendu par la ville de Belley au plus harmonieux des poètes de ce siècle. Mais cet hommage qui n'a rien eu d'officiel et n'était dû qu'au généreux mouvement d'un de nos compatriotes, ne sera-t-il suivi d'aucun autre ? Ne nous reste-t-il pas une dette à acquitter envers Lamartine qui, lui du moins, s'est toujours souvenu du collège, de la ville, du pays où ont eu lieu la formation de son âme et l'éclosion de son génie ? Ce collège, cette ville, ce pays ne doivent-ils pas un témoignage perpétuel de reconnaissance à celui qui les a chantés dans des vers admirables et dépeints dans des pages enthousiastes ?

XXI

Un souvenir nécessaire.

Le poète, dont nous venons d'étudier la jeunesse classique et de suivre les traces à travers notre pays, mérite bien notre admiration, notre culte. Nous ne l'avons pas grandi plus que de droit, par attachement excessif à notre belle patrie Bugiste, à notre cher Belley. Ses pensées seront dignes toujours de la faveur populaire.

Ce n'est pas seulement l'ancien député de Belley, le spirituel et pondéré Cormenin, qui fait son éloge.

Sous la Restauration, Royer-Collard le présentait comme « le seul homme public et honnête de l'avenir » ; Thiers vantait sa « profusion d'images, d'idées de génie » ;

Arago lui décernait le titre de « premier orateur révolutionnaire qui ait paru en France. »

« Lamartine, disait M. Sainte-Beuve, agissait avec cette divination de la pensée publique qu'ont les poètes et que n'eurent jamais les doctrinaires. » Et M. E.-M. de Voguë, appréciant son rôle dans les affaires de l'Etat, ajoutait récemment (*Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1892) : « Si l'on prenait la peine de relire ses écrits politiques, ses manifestes et ses discours, on serait stupéfait d'y trouver tout l'esprit du temps présent, avec plus de largeur, avec un appui plus solide sur l'idée de Dieu comme fondement de toute justice ».

Il est de fait que, souverainement indépendant comme homme politique, il siégeait au plafond selon son mot célèbre et sut parfois soulever les acclamations de tous les partis; il est certain aussi que nul poète ne fit entendre un langage plus merveilleux et plus neuf, ne trouva mieux le chemin des cœurs et ne fut doué d'une plus irrésistible puissance.

C'est de ce poète que Théophile Gauthier a dépeint l'entrée sur la scène du monde avec les *Méditations*, et c'est à propos de ce livre, dont les premières pages portent le

nom de Belley, qu'il a dit : « Ce fut comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes. Les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes s'enthousiasmèrent jusqu'à l'adoration. Le nom de Lamartine était sur toutes les bouches, et les Parisiens, qui pourtant ne sont pas gens poétiques, frappés de folie, comme les Abdéritains qui répétaient sans cesse le chœur d'Euripide : « O amour ! puissant amour ! » s'abordaient en récitant quelques stances du *Lac*. Jamais succès n'eut de proportions pareilles...

« Quel accent profond et nouveau ! quelles aspirations éthérées, quels élancements vers l'idéal, quelles pures effusions d'amour, quelles notes tendres et mélancoliques, quels soupirs et quelles postulations de l'âme que nul poète n'avait encore fait vibrer... »

C'est ce poète qu'Emile Faguet définit en l'appelant « la poésie dans ce qu'elle a de plus pur comme essence : l'amour chaste, la religion, la philosophie, le rêve du beau, les sensations suaves et fines » ; et M. Brunetière en disant qu'il est « le plus sincère et le plus

universellement vrai des grands poètes de ce siècle ».

C'est ce poète, qu'au mois d'octobre 1890, pendant les fêtes de Mâcon, le ministre Bourgeois a cité comme le modèle du bon citoyen, du républicain patriote et indépendant, comme le précurseur des jeunes générations et dont il rappela le toast célèbre « à l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie française. »

C'est de ce poète que Tony Révillon a dit qu'il avait l'amour éclairé de la patrie, qu'il était éloquent, courageux, qu'il possédait les larges vues de l'homme d'Etat, qu'il a ouvert son esprit, comme on ouvre les voiles au vent du large, aux idées du siècle et qu'il comprenait la démocratie, qu'il abolit l'esclavage et sût opposer, à la menace de la coalition des rois contre la jeune République, l'alliance des peuples, qu'enfin il est entré riche dans la politique pour en sortir pauvre.

C'est ce poète qui, d'après le discours de M. Jules Simon, pensait que l'action est un devoir; qu'il faut faire aux hommes tout le bien qu'on est capable de leur faire; et c'est de lui qu'il a dit : « L'amour des déshérités

lui emplissait le cœur et c'est ce qui le poussa vers la démocratie. Il était de ceux qui veulent sans violence, mais avec hardiesse et avec foi, tenter enfin de réaliser le beau rêve de l'égalité et de la fraternité... Il avait gouverné la France, il l'avait sauvée, il l'avait très grandement illustrée; et cependant il travaillait comme le plus humble d'entre nous... »

Et c'est lui qui mérita d'être appelé le juste, d'être comparé à Aristide et salué en ces termes par François Coppée :

Mais la France a besoin de toi pour son service.
Plein de l'amour du peuple et prêt au sacrifice,
Te voici, fier tribun, sur les rostres monté.
La houle des partis en bas s'agite et gronde;
Le poète ne sert que deux causes au monde :
La Justice et la Liberté.

(Compte-rendu des fêtes du Centenaire.)

Voilà ce que devint l'enfant rêveur, insoumis, indiscipliné, qu'une mère anxieuse avait amené au collège de Belley, en octobre 1803, à l'âge de treize ans. Le grand poète, le démocrate fidèle et désintéressé, le modèle des républicains, le patriote tant vanté par le

ministre Bourgeois, le député Tony Révillon et le sénateur Jules Simon, avait, comme tant d'autres hommes éminents, reçu des Jésuites la forte et religieuse éducation qui trempe les caractères et enfante les existences vraiment utiles. Il déclare à plusieurs reprises qu'il doit tout à ses maîtres affectionnés et il appelle Belley « sa patrie classique », ce qui n'est pas un médiocre honneur pour elle et son collège.

Après la nature — redisons-le pour exprimer la pensée générale de tout ce qu'on a lu — c'est la religion, source intarissable de poésie, qui vint jeter dans l'esprit de Lamartine ses clartés sublimes et embraser son cœur.

Qu'ils s'en souviennent ceux qui, pour faire la lumière — épouvantable inconséquence — veulent voiler le ciel aux yeux du peuple et, dans l'enseignement, se passer de Dieu ! C'est la religion *(religare)* qui lui donna ses ailes, ses harmonies célestes. C'est la religion qui l'a rendu poète. En cela se réduit la conclusion dernière de tous ses écrits et en particulier du portrait qu'il a tracé lui-même du grand poète tel qu'il le comprenait, portrait qu'il

appliquait à un autre génie, mais qui s'adapte parfaitement au sien :

« Le grand poète, dit-il, ne doit pas être doué seulement d'une mémoire vaste, d'une imagination riche, d'une sensibilité vive, d'un jugement sûr, d'une expression forte, d'un sens musical aussi harmonieux que cadencé ; il faut qu'il soit un suprême philosophe... ; il faut qu'il soit législateur... ; il doit avoir le cœur d'un héros... ; il doit être historien... ; il doit être éloquent... ; il doit avoir l'âme naïve comme celle des enfants, tendre, compatissante... comme celle des femmes, ferme et impassible comme celle des vieillards... Enfin, il doit être un homme pieux et rempli de la présence et du culte de la Providence, car il parle du ciel autant que de la terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose même muette, et de remplir toutes les émotions, qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur, de je ne sais quel pressentiment immortel et infini, qui est l'atmosphère et comme l'élément invisible de la Divinité. »

Tel est le poète parfait d'après Lamartine.

C'est avant tout un homme pieux, un homme qui converse d'un côté avec la nature, avec l'humanité, de l'autre avec Dieu, un homme qui regarde en haut, un homme qui dit à son âme : « Va, parcours les mondes, élève-toi toujours plus haut ». Or, c'est à Belley que s'opéra, pour l'auteur des *Méditations* et le chantre des *Harmonies*, l'ascension divine accomplie par l'éducation religieuse dans l'âme de l'enfant et qui le porte à l'Infini. Son âme poétique s'est formée presque tout entière sur le sol de notre cité. Mâcon peut se glorifier d'avoir produit l'une des plus généreuses natures qui fut jamais et de l'avoir fait naître à la vie physique, Belley a le droit d'être fier de lui avoir donné la vie intellectuelle et morale.

Mâcon s'est distinguée par des fêtes auxquelles la France entière a pris part. Lamartine avait l'esprit supérieur d'un Washington ou d'un Franklin et il a eu le privilège de grouper tous les partis autour de sa statue et de son tombeau, durant ces magnifiques journées, comme à la Chambre, quand il parlait, autour de sa personne. Le *Journal des Débats* l'a dit au lendemain de la grande manifesta-

tion réparatrice : « La fusion des partis et des classes était complète ».

Puisse la France entière s'unir de même un jour pour faire graver sur un monument national au bas de sa Constitution ces paroles qu'il prononça le 19 décembre 1848, à Mâcon, devant une immense assemblée populaire réunie sur la Place d'Armes :

« Peuple, Dieu seul est souverain, parce que seul il est infaillible, seul juste, seul bon, seul parfait..... .....

....

« Elevons nos pensées aussi haut que Dieu lui-même pour qu'il inspire de plus en plus ce peuple ; pour qu'il donne l'ordre spirituel à la terre comme il a donné l'ordre matériel aux astres là-haut.

« Qu'il bénisse la Constitution !

« Qu'elle commence et qu'elle finisse par son nom !

« Quelle soit pleine de lui !

« Quelle multiplie, qu'elle pacifie, qu'elle sanctifie le peuple français. »

Mais si Mâcon, si la France entière doit célébrer la gloire de Lamartine, nous aussi nous avons, habitants de Belley, à le fêter par

un souvenir spécial. On a parlé de faire l'achat d'un buste. On a émis le projet de donner son nom à la plus belle rue de la ville. Tout ceci, c'est parfait et pourrait, grâce à de favorables circonstances, recevoir une exécution prochaine.

Bientôt s'élèvera, sur la cour d'honneur du collège, la statue d'un autre ancien élève qui paya de sa vie son zèle à porter au loin la civilisation chrétienne avec le nom de la France. Le buste de Lamartine et celui du bon et savant docteur Récamier — tous deux issus du même foyer scolaire — seraient bien placés auprès du héros en soutane, de l'humble et sublime Chanel [1]. Parmi les intrépides missionnaires qui s'élancent chaque jour à la conquête pacifique du monde, Chanel a le premier teint de son sang les terres d'Océanie. Chanel, Lamartine, Récamier, ce furent, en des genres différents, trois illustrations nationales, trois apôtres infatigables, trois grands serviteurs de l'humanité.

La statue de Chanel au milieu de la cour,

[1] L'un des premiers membres de la Société de Marie, fondée à Belley en 1818. Massacré à Futuna le 28 avril 1841 et proclamé Bienheureux le 17 novembre 1889.

les bustes de Lamartine et de Récamier de chaque côté de la grande porte qui conduit au jardin et aux bosquets de charmilles, quel tableau que ce groupement : au milieu un prêtre, un saint, un martyr qui représente Dieu lui-même, la vérité immuable, le sacrifice ; à sa droite, le poète-orateur personnifiant l'action politique d'un peuple et répandant sur lui, comme une rosée bienfaisante, les paroles de vie, de justice et d'amour qu'il a reçues du prêtre ; à sa gauche le docte praticien puisant, au feu sacré de sa foi, la force de secourir ses semblables, en premier lieu les pauvres et donnant à tous la guérison souvent, l'espérance toujours ! Verra-t-on se réaliser, sur la cour d'honneur du collège illustré par Lamartine, cette trilogie de la statuaire et de l'idéal ? Oui, nous en avons la certitude. Le culte des vrais grands hommes vit toujours dans l'âme du peuple et nos compatriotes tiendront, tôt ou tard, à faire œuvre de gratitude, de justice et de goût.

Mais pourquoi n'inscrirait-on pas de suite, sur une plaque de marbre, à l'entrée de la chapelle du collège (entrée intérieure) et près de la porte où passent les élèves, la strophe

suivante qui serait d'un haut enseignement pour les générations successives, et s'applique tout aussi bien à cette chapelle qu'à l'église de Milly :

Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi... temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris.

(Hymne au Christ.)

En attendant, émerveillé des rencontres délicieuses que nous avons faites, le long de la route où nous avons suivi le généreux élève des Pères de la Foi, nous demandons la permission d'emprunter, pour finir, le langage de Mgr Perraud (Oraison funèbre prononcée à Mâcon le 21 octobre 1890). C'est l'illustre évêque d'Autun et Académicien qui terminera ce volume en s'écriant, de sa voix autorisée, au nom de tous ceux que font agir les mêmes angoisses et les mêmes espérances :

« Grand poète ! dans ce cachot où ils se vantent d'avoir enfermé l'âme d'une nation spiritualiste et chrétienne, faites rentrer l'air et la lumière !

« Redites-nous, pour que à notre tour nous puissions les répéter à cette chère France pour laquelle nous partageons vos patriotiques désirs, redites-nous quelques-unes des paroles que vous adressiez aux foules dans les circonstances solennelles où vous saviez si bien leur apprendre à quelles conditions un peuple se montre digne de la liberté politique et capable du progrès social. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages

QUELQUES MOTS D'AVERTISSEMENT V

CHAPITRES

I Première enfance du Poète ; il est envoyé au collège de Belley 1

II De Mâcon à Belley ; pittoresque et intéressant voyage ; arrivée à Belley 15

III Physionomie de Lamartine enfant ; historique du collège de Belley ; les premiers jours dans cette maison 27

IV La Nature et la Religion, sources de la poésie. 39

V Vie scolaire de Lamartine ; professeurs et camarades 51

VI Formation et développement de la pensée chez Lamartine ; ses vues sur l'éducation littéraire et les exercices classiques 65

VII Première composition littéraire 81

VIII Premiers essais poétiques 95

IX Les vacances de Lamartine : le château de Bienassis 105

X La deuxième année (1804-1805) : Aymon de Virieu, Louis de Vignet et Guichard de Bienassis 113

CHAPITRES Pages

XI Etat maladif de Lamartine : promenades avec le Père Varlet. 123

XII Cantique sur le torrent de Thoys : émotions littéraires de Lamartine..... 133

XIII Une classe et une lecture mémorables du Père Béquet ; influence de Châteaubriand ; retour à Mâcon en 1806..... 145

XIV La dernière année scolaire de Lamartine (1806-1807) ; son départ du collège de Belley..... 161

XV Correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège ; valeur de ses récits contrôlés par sa correspondance et le journal de sa mère..... 179

XVI Suite de la correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège ; mort de Louis de Vignet, d'Aymon de Virieu et de Prosper Guichard de Bienassis..... 197

XVII Souvenirs laissés par Lamartine ; ses retours à Belley..... 217

XVIII Lamartine et Belley ; vie publique du grand homme ; manifestations en son honneur..... 233

XIX Les dernières relations de Lamartine avec notre pays ; la nouvelle de sa mort ; abandon et réparation..... 251

XX La ville de Belley et les fêtes du premier centenaire de Lamartine ; le dernier hommage. 267

XXI Un souvenir nécessaire..... 283

VENTE

L'exemplaire : 2 fr.

Dans le but de favoriser la diffusion de ce volume, plein des pensées généreuses et élevées de Lamartine, intéressant aussi par les descriptions qu'il rassemble sous les yeux du lecteur et qui en font, pour une partie du Bugey, un véritable guide pittoresque composé par le grand poète et peintre de la nature, des avantages ont été consentis pour toutes les commandes d'au moins dix exemplaires.

Ces avantages, remises exceptionnelles, seront accordés à toutes les personnes qui s'adresseront directement à M. l'Econome du collège de Belley. Un exemplaire sera ajouté par commande de dix ; trois exemplaires par commande de vingt.

Le port est en sus.

Poids du volume : 350 grammes.

VERITE
PROBITE
1676